This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

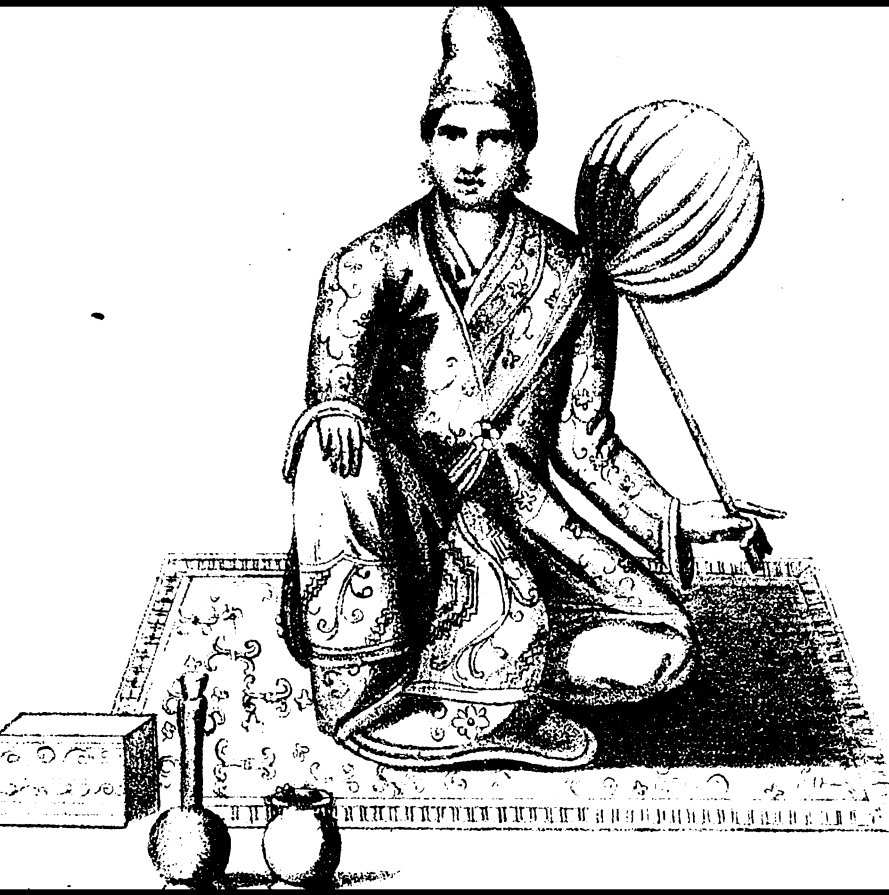
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Voyage du capitaine Hiram Cox dans l'empire des Birmans

Hiram Cox, Auguste Philbert Chaalons d'Argé

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DU CAPITAINE HIRAM COX

DANS L'EMPIRE

DES BIRMANS.

Digitized by Google

On trouve chez le même Libraire.

RELATION DE L'AMBASSADE ANGLAISE envoyée dans le royaume d'Ava, ou l'empire des Birmans; par le major Michel Symes, chargé de cette ambassade;

suivie d'un

VOYAGE FAIT A COLOMBO, dans l'île de Ceylan, et à la baie de DA LAGOA, sur la côte orientale de l'Afrique; de la description de l'île de CARNICOBAR et des ruines de MAVALIFOURAM; traduits de l'anglais avec des notes, par J. Castéra. Trois vol. in-8, avec une collection de 30 planches in-4 gravées en taille-douce par J.-B.-P. Tardieu, dessinées sur les lieux, sous les yeux de l'ambassadeur. Prix, 24 fr.

Ce voyage, avec celui que nous publions aujourd'hui, donne l'histoire complète de ces pays peu connus, et dont l'industrie anglaise exploite seule et à son profit le commerce et les riches et nombreuses productions.

IMPRIMERIE BOUCHARD-HUZARD,
7, rue de l'Éperon.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHIEF SEREEDOGHEE.

d'après un dessin original.

Lith. de Denanne, Rue d'Enghien, N°3

Digitized by Google

VOYAGE

DU

CAPITAINE HIRAM COX

DANS L'EMPIRE

DES BIRMANS,

AVEC DES NOTES ET UN ESSAI HISTORIQUE SUR CET EMPIRE

LES PEUPLES QUI OCCUPENT LA PRESQU'ILE AU DELA DU GANGE,
ET SUR LA COMPAGNIE ANGLAISE DES INDES ORIENTALES.

PAR A.-P. CHALONS D'ARGÉ.

DEUXIÈME ÉDITION,

ornée de cartes, figures et costumes coloriés.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1841

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
688699 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

Digitized by Google

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE DES BIRMANS.

CHAPITRE Ier.

Présens de l'empereur. — Le capitaine Cox se décide à envoyer quelques cadeaux aux épouses de Sa Majesté. — Sa fermeté vis-à-vis du rayhoun. — Il écrit au vice-roi. — Réponse polie de ce dernier. — Mensonges de Moncourtuse. — Visite de trois parens du second whoungée. — Fête des Birmans. — Feux d'artifice. — On construit un pavillon pour que le capitaine Cox puisse les voir. — Description de ces pièces d'artifice. — Maladresse des ouvriers birmans. — Singulier usage. — Maladie du capitaine. — Triste fin de la fête. — Température du pays. — Convalescence du capitaine. — Bruits de cour. — Ils ne produisent aucun effet. — Discussions au sujet des roupies frappées par ordre de l'empereur. — Le capitaine Cox refuse de les reprendre. — Motifs de son refus. — Arrivée du trésorier de l'empereur. — Nouveau refus. — Crainte du vice-roi et de Moncourtuse. — Les caisses de roupies sont déposées à la porte du capitaine.

J'AI souvent plaisanté sur l'avidité des Birmans, sur cette habitude de faire payer d'avance le moindre service qu'ils peuvent rendre; mais je ne dois pas passer sous silence qu'ils

Guillemin 29 août 1933 (T. 1-2)

Digitized by Google

m'adressaient aussi quelquefois des présens : il est vrai qu'ils me coûtaient toujours quelque chose. L'empereur m'ayant fait porter une fois dix paniers de noix, un de châtaignes, un de figues de la Chine, il me fallut donner au maître d'hôtel une pièce de cachedas, et aux vingt porteurs qui faisaient partie de la garde, deux pièces de choppa-romaul, ce qui leur fit à chacun un mouchoir. Sa Majesté fut très-satisfaite de la manière dont j'avais traité ses domestiques.

Voyant que l'intérêt seul pouvait me faire des partisans, je me déterminai à envoyer quelques présens aux femmes de l'empereur, et je chargeai M. Rowland de les présenter. Sa Majesté qui était présente à cette réception, ainsi que plusieurs princes du sang, ayant aperçu une bouteille d'eau de luce, dit à l'impératrice de la lui donner, parce qu'elle en connaissait l'usage mieux qu'elle. Elle s'amusa à en faire respirer aux princes, et rit beaucoup de leur désappointement. En échange de mes présens, que l'on avait fort bien accueillis, on m'envoya des melons d'eau et beaucoup d'autres fruits.

Le rayhoun aimait assez notre cuisine; je me rappelle même qu'une fois il fut très-con-

Digitized by Google

trarié d'arriver à la fin de mon dîner. Pendant un de ces repas auxquels je l'invitais souvent, je lui demandai, m'apercevant qu'il ne me touchait rien de tout ce dont il m'avait parlé précédemment, si l'empereur avait pris une résolution définitive, relativement au mode de mes rapports avec les whoungées. Je vis à sa manière de répondre qu'il fallait recommencer à batailler. Il me parla du ballon, me dit que l'empereur était très-impatient de voir l'expérience que je lui avais promise.... Je lui répondis, qu'avant de me parler du ballon, il fallait que nous fussions d'accord sur le point en litige; que je n'avais pas été envoyé par la compagnie des Indes pour amuser Sa Majesté avec des expériences aérostatiques, mais bien pour établir des rapports d'amitié entre sa nation et la mienne. Il me raconta aussi qu'un parent de l'ancien rajah d'Arakan qui avait été appelé à la cour, s'était, sans que j'aie pu savoir pour quel motif, enfui et réfugié à Chittagong; que le vice-roi d'Arakan avait écrit au gouverneur de Chittagong, pour obtenir l'extradition de cet homme, mais qu'il n'avait reçu aucune réponse. Il termina en me disant que l'empereur désirait que j'écrivisse au gouverneur général de la compagnie des Indes,

Digitized by Google

pour qu'il ordonnât la translation du fugitif. Je répondis de nouveau que je ne satisferais Sa Majesté qu'après avoir été reçu en audience solennelle par les whoungées. Enfin, gêné sans doute par mes réponses au sujet de toutes ces affaires, il ajouta qu'il vaudrait mieux que je m'entendisse avec le vice-roi.

Ce conseil me parut le meilleur, et j'écrivis en effet une lettre à Son Excellence, pour lui rappeler qu'à l'issue de la séance royale, elle m'avait promis que tout s'arrangerait à mon entière satisfaction. J'envoyai cette lettre par Moncourtuse. J'appris ensuite du rayhoun, que l'empereur avait ordonné aux whoungées et aux woundocks de me joindre dans un pavillon, de l'autre côté du fleuve, parce que j'avais montré quelque répugnance à aller les trouver au louto; que, lorsqu'ils seraient assemblés, il m'en serait donné avis; que l'on me procurerait des embarcations pour traverser la rivière, et que, si je voulais alors faire connaître mes intentions au conseil, on en ferait un rapport qui serait soumis à Sa Majesté. Je répliquai que j'étais très-sensible à cette marque de bienveillance, mais qu'il n'était pas en mon pouvoir de me rendre auprès des whoungées, sans avoir préalablement connaissance des pré-

Digitized by Google

liminaires de mon entrevue; que j'avais écrit à ce sujet au mayhoun, et que j'attendais sa réponse.

La délicatesse étant une chose inconnue aux grands de ce pays, je pris le parti d'émettre mon opinion sous la forme d'un mémoire adressé à l'empereur. J'en envoyai un aperçu au vice-roi, pour sa satisfaction particulière. Lorsque Moncourtuse que j'en avais chargé, arriva, Son Excellence était couchée, mais elle se leva aussitôt, se fit donner connaissance du contenu de ma lettre, et m'adressa ensuite, pour la première fois, une réponse par écrit dans laquelle je remarquai principalement ce passage..... « Que, comme il avait cherché à me » convaincre de son amitié, il espérait que » j'écouterais son avis, et que j'acquiescerais » aux vœux de Sa Majesté..... qu'il aurait soin » d'envoyer des bâtimens convenables pour me » transporter de l'autre côté de la rivière; qu'on » m'y recevrait d'une manière conforme à mon » rang, etc., etc. »

Je fis à ce message une réponse polie dans laquelle j'exprimai mon regret de ne pouvoir être pour le moment de l'avis de Son Excellence, mais que j'aurais l'honneur de lui envoyer le résultat de ma détermination par

Digitized by Google

écrit, afin qu'on pût la soumettre à l'approbation de Sa Majesté. On me dit que la note écrite de la main du vice-roi était une grande preuve de sa condescendance, et que le style obligeant dont il s'était servi était entièrement inusité. Cette observation me fit espérer que les courtisans finiraient par connaître la politesse.

Le surlendemain de cette conversation, et de bonne heure, j'envoyai Moncourtuse chez le mayhoun, avec les propositions que je souhaitais voir mettre sous les yeux de l'empereur. Moncourtuse me rapporta que le vice-roi les avait trouvées justes et raisonnables, mais qu'il désirait fortement que je renonçasse à la prétention que j'avais manifestée de recevoir la visite des whoungées, parce qu'il craignait beaucoup que cette clause ne me fût point accordée. Je ne laissai point entrevoir à Moncourtuse que j'avais l'intention de changer d'idée à cet égard; je l'engageai, au contraire, à ne flatter personne de l'espoir que je pouvais prendre une autre résolution.

Le vice-roi lui avait ordonné de venir au palais pour donner la traduction de mes propositions; il s'y rendit, y resta près de trois heures, mais, quand il revint, il soutint n'avoir

Digitized by Google

point traduit le message. Je suis certain qu'il manqua de franchise envers moi dans cette circonstance, et la suite me prouva que je ne m'étais point trompé. Malgré mes discussions au sujet de mon entrevue avec les whoungées, le second de ces ministres, qui portait le titre de généralissime, m'envoya un présent de fruits, que m'apportèrent son neveu et deux autres de ses parens. J'accueillis ces nouvelles connaissances avec égard, et leur offris quelques présens; au neveu des verres à bétel, aux deux autres parens une pièce de mouchoirs de Baudanna. Je fis distribuer aux porteurs quatre pièces de choppa-romaul.

J'eus encore de longues conversations avec le rayhoun, au sujet de mon entrevue avec les whoungées, mais je restai ferme dans ma première détermination. Le shabunder Jhansey m'apporta à son tour une lettre du vice-roi pour m'engager à me montrer moins exigeant. Il chercha par mille raisonnemens à donner plus de poids à ce message; mais ce fut en vain. Je répondis de suite au vice-roi, en lui envoyant la traduction de ma réponse en langue birmane.

Plusieurs événemens imprévus vinrent encore s'opposer à ce que l'on mît un terme à

Digitized by Google

ces différentes altercations, et entre autres une fête; car, empêcher le peuple de penser, n'occuper son attention que de frivoles amusemens, semble être le principal mobile de la politique birmane. Dans cette fête, la famille impériale et les principaux courtisans ont l'habitude de faire voir à l'empereur des pièces d'artifice préparées long-temps d'avance. Cette parade dure quatre jours, après lesquels on tire ces différentes pièces les unes après les autres.

Le jour fixé pour la fête, sur le midi, un sandoghan vint me dire que le woundock l'avait envoyé avec des embarcations afin de me transporter moi et ma suite de l'autre côté de la rivière. On m'avait envoyé, comme auparavant, un grand bateau de plaisance remorqué par deux embarcations de guerre. En débarquant, il nous fallut traverser un espace de près de quatre cents verges pour arriver au pavillon qui nous était destiné. Il était situé à une portée de fusil environ au nord-ouest du palais, et construit avec des bambous et des nattes. Pour notre commodité on y avait établi deux veranda, l'un élevé de deux pieds au-dessus de la principale plate-forme du bâtiment, l'autre au niveau de la plaine. Les pièces d'artifice faisaient face au côté est du palais,

Digitized by Google

et étaient rangées le long d'une des principales digues de la rivière. Je trouvai au second veranda le shabunder et le rayhoun qui m'attendaient pour me recevoir. M. Burnet et moi nous montâmes au veranda supérieur, et nous assîmes sur des chaises. Le rayhoun s'assit aussi, mais à ma gauche et à quelque distance sur une natte. Le shabunder resta au-dessous et se fit apporter une chaise. Plusieurs officiers de sa suite et de la mienne l'entourèrent. On exécuta devant nous des danses, quelques morceaux de musique, puis le shabunder fit apporter du thé, des sucreries et des confitures.

Les pièces d'artifice se composaient en grande partie de forts pétards faits avec des morceaux de bambous, et d'espèce de girandoles, qui, lorsqu'elles sont bien faites, s'enlèvent perpendiculairement, et par la seule force impulsive de la poudre, à une hauteur considérable, en tournant rapidement et en faisant un grand bruit. Mais sur une qui réussit, douze manquent, à cause de la mauvaise qualité de la poudre et du peu d'expérience qu'ont les ouvriers birmans pour composer ces pièces d'artifice. On m'a dit que quelques-unes de ces girandoles contenaient jusqu'à deux mille wis ou

Digitized by Google

sept mille livres de poudre, mais je crois cette estimation fort exagérée. Autant que je pus en juger, de l'endroit où j'étais placé, la plus grande de ces roues me parut avoir environ trente pieds de diamètre et six pieds de hauteur; en s'élevant elles ne produisaient qu'une immense colonne de fumée.

Chaque personne de la cour a sa pièce d'artifice placée séparément. Les hommes qui l'accompagnent portent des petits drapeaux, au moyen desquels l'empereur peut savoir à qui appartient celle qui réussit le mieux. On commença la fête par mettre le feu aux pièces des personnes de la classe la moins élevée, et, quand elles furent tirées, ceux qui les avaient apportées ramassèrent les débris des enveloppes, et, précédés de musiciens, agitant leurs drapeaux, ils allèrent danser devant l'empereur, qui leur fait, m'a-t-on dit, dans ces occasions, des présens de peu de valeur, seulement comme une marque de sa faveur. Ces divertissemens ont toujours lieu le jour, dans la crainte d'accidens; mais, malgré cette précaution, ils ne se terminent pas sans qu'il y ait plusieurs individus blessés ou brûlés par la chute de débris enflammés, ou par des explosions subites. Au reste, ce spectacle est fort peu amusant, au-

Digitized by Google

dessous de la critique d'un Européen, et digne de véritables barbares. On y perd beaucoup de temps, de matériaux, sans produire le moindre résultat agréable[1].

[1] Ces fêtes sont fort suivies chez les Birmans; mais dans les provinces elles ont un tout autre aspect que dans la capitale. Ici, les grands seuls ont le privilége de faire brûler leur poudre en présence de l'empereur et de tout le peuple assemblé; là, au contraire. C'est le peuple qui se donne la fête à lui-même, et qui y joue les principaux rôles. Tous les districts ou les *mious* sont en rumeur à l'approche des jours consacrés. C'est à qui préparera les fusées les plus brillantes, les pétards, les girandoles les plus extraordinaires; à qui se fera le plus remarquer par l'élégance et l'éclat de son costume.

Lorsque le jour de la fête est arrivé, les personnages les plus élevés en dignité se rendent dans une vaste plaine hors des murs de la ville; une foule immense les suit, les entoure. Chacun prend place sans tumulte, et bientôt le son des instrumens, les cris de joie annoncent l'arrivée des habitans des différens districts. Les uns portent leurs pièces d'artifice dans leurs mains, les autres les placent sur des chars traînés par des buffles, et ornés de queues de vaches du Thibet. Une troupe choisie entoure chacune de ces pièces, portant de petits drapeaux que l'air agite dans tous les sens. Des groupes de jeunes filles semblables à ces théories qui parcouraient les riches campagnes de la Grèce pour assister à des fêtes éloignées, donnent le spectacle de danses voluptueuses

Digitized by Google

Pour ne pas blesser la vanité de mes hôtes, je restai spectateur attentif de cet amusement bizarre jusqu'au coucher du soleil; mais cette politesse me coûta cher, car, au moment où je montai dans mon embarcation, je ressentis un malaise général qui me força à me mettre au lit en arrivant chez moi. Cette incommodité me fournit un prétexte suffisant pour ne point voir la suite de cette triste fête, quoiqu'on m'en eût prié instamment. A dire vrai, j'avais pris intérieurement la résolution de n'y point retourner. Aucune personne de rang ne m'avait ni visité, ni parlé. Je ne vis que le prince de Thongoo, qui passa à cheval, mais comme aucun des naturels ne fit attention à lui, et

et bizarres. Aucune de ces danseuses n'a les traits délicats des filles de l'Indostan, ni la grâce des Circassiennes, ni, dans leurs exercices, l'abandon, la vivacité des Bayadères; mais leur joie bruyante, leur marche cadencée font plaisir à voir, et ce spectacle nouveau ne peut que charmer les yeux des Européens.

Une journée tout entière est consacrée à cette espèce de représentation. Tous les districts promènent leurs pièces d'artifice, et passent devant les autorités de la province. Le lendemain on les tire, et lorsqu'elles réussissent, c'est un grand honneur pour ceux qui les ont préparées.

Digitized by Google

que c'est l'usage du pays, je suivis l'exemple que l'on me donnait. Pendant ma convalescence, on tira les pièces d'artifice du mayhoun de Hunzawaddy qui toutes manquèrent, puis celles des princes du sang, et enfin de l'empereur que l'on avait gardées pour les dernières. Pour terminer dignement cette solennité, on brûla, ou l'on dût brûler sur les girandoles, quarante déserteurs de l'armée du nord, et dix-sept voleurs.

Tout concourait à augmenter mon malaise, à rendre mon séjour à Mheghoun insupportable. Le thermomètre, pendant que j'étais dans mon lit, marquait le matin 70°, à midi 84°, le soir 93°, et cette extrême chaleur m'incommodait. Je ne pouvais sortir, et la situation de mes affaires augmentait encore mon inquiétude. Cependant avec de la patience, des ménagemens, les seuls remèdes qui étaient en mon pouvoir, je vins à bout de me guérir[1].

Après ces puérils divertissemens, que l'on regarde comme une affaire importante, les nouvelles reprirent leur cours. On me disait

[1] Je dois faire observer que dans ces appréciations de température, le capitaine Cox a fait usage du thermomètre de Fareinheit.

Digitized by Google

de tous côtés que l'empereur allait rejoindre l'armée qui se rendait dans le pays de Wezaddy; que son fils aîné devait gouverner pendant son absence, et, comme si le hasard eût voulu fournir une preuve que je ne pusse récuser, je vis passer près de ma maison le pahoun de la famille du prince de Bassin, suivi de plusieurs bateaux dorés et d'embarcations de guerre. Tous se dirigeaient vers le nord-ouest, et partaient, me disait-on toujours, pour rétablir le roi fugitif de Wezaddy sur son trône. Mais toutes les peines que l'on se donnait pour me faire croire à ce départ, décélaient trop l'objet que l'on avait en vue, et tendaient infailliblement à faire sur moi un effet tout contraire à celui que l'on voulait produire.

Le rayhoun, pendant ou après la fête, s'était blessé. Ne pouvant me voir, il m'envoya demander quel jour je voudrais visiter les princes du sang. Je lui fis répondre que j'étais prêt à leur présenter mes hommages aussitôt qu'il conviendrait au mayhoun de m'y conduire. Lorsqu'il put sortir, ce fut lui-même qui m'annonça que le départ de Son Excellence rendait cette visite impossible pour le moment. Il ajouta en même temps qu'il se rendait au palais pour mettre en ordre l'argent que j'avais

Digitized by Google

apporté à son maître. Il emmena Moncourtuse avec lui. Quelques heures après il revint, et me dit que Sa Majesté ayant ordonné que l'on vérifiât les roupies que j'avais fait remettre au trésorier, on avait trouvé des pièces dont le titre était à quinze et d'autres à dix pour cent au-dessous de l'argent pur, et que, comme son intention était qu'il n'y eût que de l'argent pur en circulation dans ses états, il avait ordonné qu'on me remît les vingt mille roupies qui complétaient la fourniture demandée précédemment au capitaine Symes's.

Cette objection prouve que ces peuples sont excellens métallurgistes. Mais cette garantie de leurs talens en ce genre devait peu me satisfaire, et j'exprimai en termes non équivoques combien j'étais étonné de la détermination que l'on avait l'intention de prendre. Je dis au rayhoun que Sa Majesté était fort mal conseillée en adoptant de pareilles mesures. Que les roupies que l'on voulait refuser avaient été frappées à la requête de ses ministres, et qu'elles étaient exactement de la qualité et du modèle de celles qu'avait envoyées le major Symes's à Calcutta; que l'on n'avait rien exigé pour la fabrication de ces pièces; que les frais accidentels joints à la valeur de l'alliage ne s'éle-

Digitized by Google

vaient pas à trois cent cinquante tacals, de sorte que, si Sa Majesté avait l'intention de les faire jeter de nouveau à la fonte, elle n'éprouverait qu'une perte de quatre cents tacals.

J'ajoutai que le gouverneur général de la compagnie des Indes n'avait fait monnoyer ces pièces que pour obliger l'empereur, et sans tirer le moindre profit de cette opération; qu'en les envoyant il s'était exposé aux risques de guerre et de mer; qu'il avait fourni à Sa Majesté l'occasion d'employer des objets qui lui étaient inutiles, sans s'exposer aux caprices de marchands avides. Je déclarai enfin, pour ma part, qu'en consentant à remporter cet argent monnoyé avec moi, ce serait me prêter à faire une grossière offense au gouverneur général, et que de plus, par cette action, j'outre-passerais mes pouvoirs.

Dans ce moment une embarcation de guerre, remarquable par la quantité de dorures dont elle était surchargée, amena un des bâtards de l'empereur. Ce nouveau venu apportait avec lui quatre caisses de roupies. et d'autres monnaies pour payer le cuivre qui avait servi d'alliage. Je le fis asseoir, mais je ne permis pas qu'il me remît les caisses de roupies et encore moins la valeur de l'alliage. Ce fut même

Digitized by Google

malgré moi que les caisses furent déposées à la barrière de la cloison qui entourait mon habitation.

Je fis répéter au trésorier ce que j'avais déjà dit au vice-roi, et il promit d'informer Sa Majesté de mes dispositions. Je ne le laissai pourtant partir qu'après l'avoir régalé de thé, de confitures, et lui avoir fait accepter deux pièces d'étoffe.

En apprenant la conduite ferme que je venais de tenir, le vice-roi et l'interprète laissèrent apercevoir quelques signes de crainte et d'étonnement; cependant le rayhoun, qui vint dîner avec moi après cette scène, ne m'en parla plus. Nous ne causâmes que de notre entrevue avec les whoungées et du peu d'accord qui existait entre eux et moi. Il me dit que le vice-roi viendrait me voir et nous concilierait sans doute ensemble. Je lui répondis que j'aimais beaucoup le vice-roi, que j'étais très-disposé à faire ce qui pourrait lui être agréable; mais que les seules volontés de l'empereur étaient capables d'influencer ma conduite. Je lui demandai s'il croyait pouvoir me garantir qu'une visite au vice-roi ne serait pas un motif d'empêchement pour ce que je voulais faire: il eut l'air de réfléchir quelques instans, et me

Digitized by Google

dit qu'il ne pouvait me donner de solution à cette question; il m'engagea seulement à envoyer M. Burnet chez le vice-roi pour avoir une réponse à la note que j'avais fait remettre précédemment à Son Excellence. Il se retira ensuite après avoir posté plusieurs de ses gens pour la garde des roupies.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Les pluies font augmenter la rivière. — M. Burnet et M. Rowland se rendent chez le vice-roi. — Questions pressantes de M. Burnet. — Réponse de Son Excellence au sujet du refus de reprendre les roupies. — Demande d'embarcations. — Nouveaux présens à l'empereur. — Lettre du vice-roi. — Réponse ferme du capitaine Cox. — Réflexions au sujet des ambassadeurs du pays de Wezaddy. — Nouvelle visite chez le mayhoun. — Son affabilité. — Singulière conduite du gouvernement et de Moncourtuse. — Visite de la femme du rayhoun. — Sérieuse explication. — Présens des épouses de l'empereur. — Départ de Sa Majesté. — Son cortége. — Soldats birmans en marche. — Nouvelles de la cour. — On annonce au résident que le cérémonial de son entrevue avec les whoungées est réglé. — Marque de bienveillance de l'empereur. — Cruauté du gouvernement birman envers les Français. — Égoïsme des Anglais. — Demande de la dent de Gaudma. — Entrevue avec les whoungées. — Description de l'intérieur du pavillon de l'entrevue. — Complimens que s'adressent le capitaine et le premier whoungée. — Leur conversation. — Sortie du capitaine. — Cortége du premier whoungée. — Son portrait.

Vers le milieu du mois de mars, les pluies commencèrent à tomber à Amarapoorah et dans les environs; mais de notre côté il n'y eut que de faibles ondées, accompagnées de quelques

Digitized by Google

coups de tonnerre, et de petites bourrasques qui rafraîchirent beaucoup l'air. Peu à peu cependant la rivière augmenta, au point qu'il ne s'en fallait que de deux pieds qu'elle n'atteignît les piliers sur lesquels reposait mon habitation. J'envoyai aussitôt M. Burnet et mon interprète chez le vice-roi, qu'ils trouvèrent occupé d'actes religieux. Il recevait aussi en ce moment plusieurs personnes, au milieu desquelles ils reconnurent la mère de l'impératrice.

Après une heure d'attente, M. Burnet fut introduit et lui demanda aussitôt s'il avait présenté ma note à l'empereur. Son Excellence répondit avec quelque embarras que non, et qu'il eût été bon de faire cette démarche depuis long-temps. M. Burnet la pria alors de lui dire si elle refusait de la présenter. La question était pressante : après avoir hésité de nouveau quelques instans, le vice-roi fit entendre qu'il aurait été heureux de me complaire en toutes choses, mais qu'il n'était plus en son pouvoir de s'occuper de ma note. M. Burnet le pria de me la rendre, afin que je cherchasse une autre voie pour faire connaître mes sentimens à l'empereur. Par un hasard bien singulier, au moment où mes deux messagers partaient pour exécuter mes ordres, les gens du rayhoun ve-

Digitized by Google

naient enlever les caisses de roupies qui étaient toujours restées à la barrière de mon habitation. Ils se retrouvèrent chez le vice-roi. Lorsqu'on remit les monnaies à ce dernier, et qu'on lui eut rapporté ce qui s'était passé chez moi à leur occasion, il me donna raison. « J'écri-
» rai au gouverneur général, dit-il, car c'est
» pour m'obliger qu'on les a envoyées, et je
» dois répondre de leur montant. » Son frère qui était présent avoua qu'il serait bien aise d'avoir cinq mille de ces roupies. « Non, re-
» prit le vice-roi, personne n'en aura, et je
» n'en suis point embarrassé. » En se retirant, M. Burnet le pria de demander à l'empereur, les embarcations nécessaires pour que je pusse effectuer mon retour à Rangoun, et de faire cette démarche le plus tôt possible, parce que la crue considérable de la rivière me faisait craindre que mon habitation ne fût emportée par les eaux. Il engagea M. Burnet à me conseiller de mettre mes plus gros bagages sur les canots qui étaient à ma disposition, en attendant qu'on me répondît. Il lui dit aussi qu'il était inutile que je pensasse à visiter les princes, parce que tous faisaient leurs préparatifs de départ pour le pays de Wezaddy, mais que, si j'avais des présens à leur faire, il fallait les leur envoyer promptement

Digitized by Google

Le vice-roi ayant prétendu ne pouvoir plus se charger de la note que j'avais destinée à l'empereur, le rayhoun me proposa de la porter; mais, comme il eût été impossible, sans doute, qu'une affaire aussi simple se fît sans présens, il me demanda pour Sa Majesté une soucoupe en argent, et une cassette en cristal avec des garnitures du même métal que la soucoupe. J'y consentis, afin de prouver que j'avais toujours le désir d'être agréable à Sa Majesté. Quelques heures après le rayhoun revint; comme j'étais alors retiré dans ma chambre, je ne pus le recevoir. Il s'adressa à M. Burnet et lui dit qu'un conseil avait été tenu; que l'on avait cherché dans les archives un antécédent propre à me satisfaire, mais que l'on n'avait rien trouvé.

Le lendemain, malgré cet avis, j'envoyai encore un message au vice-roi par M. Rowland, qui avait ordre de ne le remettre, qu'autant qu'on lui accorderait une audience particulière. Au moment où mon envoyé arriva, il y avait beaucoup de monde chez Son Excellence, ce qui parut la contrarier vivement. Elle pria M. Rowland de revenir dans la soirée prendre une lettre qui m'était adressée, et qui me fut effectivement remise.

Digitized by Google

On m'y prévenait que des ordres avaient été donnés au gouvernement de Rangoun, pour que la valeur de la monnaie, tant en cuivre qu'en argent, me fût remboursée; que l'empereur s'occupait de mon affaire; qu'il y avait eu conseil au louto, et que le vice-roi se chargerait volontiers d'y porter les communications que je croirais nécessaire de lui faire.

Toutes ces offres ne me faisaient point entrevoir de solution définitive : je répondis aussitôt que j'étais au moment de manquer d'argent pour défrayer ma dépense; que l'on ne m'avait point traité avec les égards qui m'étaient dus; que j'avais adressé aux whoungées des lettres officielles qui étaient restées sans réponse, et que je n'en voulais plus écrire d'autres jusqu'à nouvel ordre. J'ajoutai à ces plaintes quelques réflexions sur les ambassadeurs du pays de Wezaddy, que je soupçonnais fort de chercher à tromper l'empereur. Je rappelai aussi tous les motifs qui me portaient à croire que la ville de Wezaddy n'était autre que Ghugong, la capitale du royaume d'Assan, et que le royaume d'Assan, tributaire de la nation anglaise, était placé sous sa protection immédiate.

Je profitai de l'occasion pour faire entendre

Digitized by Google

au vice-roi que la présence des troupes de Sa Majesté sur le territoire d'Assan était susceptible de faire éclater la mésintelligence entre les Anglais et les Birmans, et qu'il était nécessaire de prévenir son souverain des suites dangereuses que pouvait avoir cette expédition. Je terminai en faisant vivement sentir qu'on avait eu tort de ne pas faire plus attention à ma mission; qu'il m'était facile d'ouvrir de grandes sources de prospérité à l'empereur, à sa famille, au vice-roi lui-même; que je n'avais rien à me reprocher au sujet de notre mésintelligence; que la faute en était aux autorités birmanes seules, et qu'enfin je n'attendais plus que les embarcations nécessaires pour m'en retourner.

Les deux porteurs de ce message un peu ferme, furent cependant on ne peut mieux accueillis du vice-roi. Il avoua que le pays de Wezaddy pouvait bien être le royaume d'Assan, me remercia beaucoup de mes réflexions, et dit qu'il ne manquerait pas de les transmettre à l'empereur. Cette visite avait presque entièrement changé Son Excellence : son ton était affable; elle paraissait de nouveau décidée à user de tout son pouvoir pour me seconder. Elle prit plaisir à prolonger son entretien avec M. Burnet, l'engagea à revenir le lendemain

Digitized by Google

avec une note précise, qui indiquât parfaitement le parti que devait prendre l'empereur dans cette circonstance. Il ajouta qu'en montrant cette note à ses ennemis particuliers, elle les forcerait sans doute au silence.

Sur le rapport de M. Burnet, je m'occupai aussitôt de la rédaction de mon mémoire que je fis précéder d'un préambule conciliatoire. J'y joignis l'ébauche d'un plan tendant à augmenter les revenus que l'on tire du sel, du balatchong, et des noix de bétel; plan que le mayhoun et moi devions être chargés de faire exécuter et suivre.

M. Burnet et M. Rowland se rendirent de l'autre côté du fleuve, où le mayhoun les reçut toujours avec les manières les plus amicales à bord de son yacht. Il pria le rayhoun de se retirer, afin d'être exempt de toute espèce de contrainte, et entendit la lecture de mon mémoire qui lui causa beaucoup de satisfaction. Il avait peine à croire aux propositions qu'il contenait, et disait que plusieurs choses m'étaient possibles, que lui n'aurait pas été en état de concevoir. Il ajouta qu'il n'avait jamais passé dans sa vie deux soirées plus intéressantes, et engagea M. Burnet à revenir le lendemain avec Moncourtuse, pour lui faire faire la

Digitized by Google

traduction de mes notes en langage birman. Le lendemain la traduction fut rédigée, le mémoire porté à l'empereur par le vice-roi, et l'on m'assura qu'après s'en être fait donner connaissance, Sa Majesté avait renoncé à l'intention de continuer le rassemblement de l'armée destinée à l'expédition de Wezaddy, et que de plus elle avait reconnu que le rajah de Bornéo l'avait trompée l'année précédente au sujet d'une ambassade chinoise introduite par lui à la cour.

Le désir de raconter sans interruption tout ce qui se rapportait à cette longue discussion, m'a fait passer sous silence plusieurs incidens qui se lient plus ou moins à mes différentes affaires. On avait construit pour Moncourtuse une maison près de la mienne; un matin les gens du rayhoun vinrent l'abattre, et en enlever tous les matériaux, sans que je pusse deviner le motif de cette conduite. Un soir je le vis passer l'eau pour se rendre dans le quartier de la cour, sans doute pour rédiger quelque rapport sur ce qui se faisait dans ma station. Il y resta jusqu'à minuit, et à son retour il ne me parla nullement de cette visite. J'affectai de ne point faire attention à son absence, mais je n'en pensai pas moins que le plan d'opéra-

Digitized by Google

tions à mon égard, était changé pour quelque temps.

Pendant que j'étais indisposé, l'épouse du rayhoun était venue me voir accompagnée d'une de ses amies. Ne pouvant recevoir ces dames, je leur avais fait servir du thé et des confitures, puis offrir en présent deux pièces de mousseline à fleurs; mais cette galanterie et leur visite ne m'empêchèrent pas, le soir même, d'avoir une explication très-vive avec le rayhoun. Il ne m'avait point parlé des présens qu'il avait emportés lui-même pour l'empereur; bien loin de là, il m'avait fait entendre que, si j'avais besoin de bateaux pour le transport de mes bagages, je devais en faire construire moi-même. A cette singulière confidence, il me fut impossible de cacher le mépris et le mécontentement que m'inspirait une aussi grande vilenie. Je lui dis que son gouvernement ne savait que prendre et demander; mais que je me proposais de me plaindre au vice-roi, et d'exiger qu'il envoyât un bateau à M. Burnet, chose qui avait été promise. Il voulut remettre cette affaire à un autre jour; je répliquai qu'il m'était impossible de temporiser. Cette scène avait précédé de fort peu la lettre que le vice-roi m'avait adressée, et m'avait mis tellement de mauvaise hu-

Digitized by Google

meur que je reçus avec assez d'indifférence les présens que me firent l'impératrice et la seconde femme de l'empereur. La première m'envoya quatre dents d'élephant et une pièce de soie; la seconde une bague ornée d'un saphir de la valeur de trente tacals. Je fus encore obligé de récompenser les porteurs qui furent chargés de me les remettre.

Pour me faire croire entièrement que toutes les forces de l'empire allaient se diriger vers le pays de Wezaddy, il ne me manquait plus que de voir partir le souverain lui-même, comme on me l'avait annoncé mille fois. On ne tarda pas à me donner cette preuve de la réalité de la guerre entreprise. Un matin, on m'annonça que Sa Majesté allait s'éloigner de Mheghoun. Cette nouvelle était trop intéressante, et le spectacle du départ trop curieux, pour que je ne m'empressasse pas d'y assister. Je sortis de chez moi, et je vis en effet tout préparé. L'empereur était dans un de ses plus petits yachts. Onze autres portaient l'impératrice et les concubines. Les ministres et les courtisans remplissaient dix-huit bateaux couverts. Soixante-dix embarcations de guerre accompagnaient le cortége. Beaucoup de ces embarcations étaient dorées, même parmi celles qui remorquaient les yachts de

Digitized by Google

l'empereur, de l'impératrice, des concubines et des ministres. Chacune d'elles pouvait porter cinquante hommes.

La suite qui prenait le chemin de terre était composée de vingt-neuf éléphans, accompagnés de gardes qui marchaient pêle-mêle et étaient habillés comme des gens du peuple. Ils portaient chacun deux paquets. Une sangle retenait leur mousquet sur leurs épaules, et ils s'aidaient à marcher au moyen d'un bambou. Un peu plus tard, je vis passer la nouvelle voiture de l'empereur dans un bateau que remorquaient deux embarcations de guerre. Des chevaux et son carrosse de cérémonie suivaient dans d'autres bateaux pareillement remorqués.

A peine la cour fut-elle éloignée que le rayhoun vint me voir. Il me dit que l'empereur l'avait chargé de s'informer de l'état de ma santé, et que Sa Majesté s'était rendue à un endroit éloigné à peu près de neuf milles de Mheghoun, pour assister à des cérémonies religieuses; qu'ensuite elle devait inspecter l'armée de Wezaddy, et faire faire des coupes de bois de construction pour sa pagode. J'appris aussi de lui que les whoungées avaient tenu conseil au sujet de mon mémoire ; que l'on avait reconnu la convenance et la justice de mes demandes ;

Digitized by Google

qu'enfin l'on me donnerait toute satisfaction aussitôt que je serais logé commodément et que ma santé me permettrait de recevoir et de faire des visites. Des ordres avaient été aussi donnés, disait-on, pour faire préparer les embarcations qui m'étaient nécessaires pour retourner à Rangoun, et l'on n'attendait plus que la réponse de l'empereur pour convenir du cérémonial à observer dans mon entrevue avec les whoungées, et, par la suite, dans mes rapports avec eux.

Je priai le rayhoun de faire parvenir mes remercîmens à Sa Majesté pour l'intérêt qu'elle voulait bien prendre à ma santé; mais en même temps de la prévenir qu'aucun motif personnel ne pouvait me déterminer à laisser en souffrance les intérêts de deux nations, et que j'aimerais mieux m'exposer à mourir, que de leur nuire par de nouveaux retards; que j'étais prêt à voir les ministres partout où l'empereur le désirerait, et que, puisque Sa Majesté m'avait reçu dans une maison provisoire, ils pouvaient bien me donner audience sans plus de cérémonie. J'ajoutai que ma dignité venant uniquement de la mission qui m'était confiée, je me trouverais aussi-bien sous l'ombrage d'un arbre, que dans un palais; que l'important pour moi, c'était

Digitized by Google

l'accomplissement de mes devoirs, et que j'espérais être assez bien portant pour pouvoir agir dans cinq ou six jours, et recevoir les ordres de Sa Majesté.

En causant ensuite familièrement avec le rayhoun, je m'aperçus qu'il avait été envoyé bien moins pour s'informer de l'état de ma santé, que pour savoir si mes dispositions étaient toujours les mêmes. Mais il ne fit aucune découverte capable de nuire aux intérêts que j'étais chargé de soutenir; car, en me quittant et en m'annonçant qu'il allait adresser un nouveau rapport à l'empereur, il me dit qu'il voyait bien que j'étais inébranlable, que je ne changerais jamais de résolution.

Le rayhoun ne m'avait point trompé en me prévenant qu'il allait instruire son maître de tout ce que j'avais pu lui dire. Le rapport fut fait; l'empereur le lut avec intérêt, et ordonna que l'on se conformât entièrement à mes désirs au sujet de mon entrevue avec les whoungées. Cet ordre était accompagné de beaucoup de marques de bienveillance pour moi. Sa Majesté me faisait dire entre autres choses qu'elle avait vu avec peine plusieurs de ses sujets favoriser les ennemis des Anglais; mais que tous ceux qui avaient contribué à secourir des équi-

Digitized by Google

pages et bâtimens français, qui s'étaient trouvés en danger à Bassin, avaient reçu l'ordre de venir à la cour pour justifier leur conduite. Les gouverneurs de tous les ports reçurent en même temps des instructions pour prévenir toute récidive à cet égard, et le shabunder Jhansey fut sévèrement réprimandé, parce qu'on le soupçonnait de protéger les Français, et de s'être mêlé de quelques intrigues en leur faveur. De son côté le mayhoun prescrivit de se saisir de tous ceux que l'on trouverait dans l'empire, et de les en expulser. Tout ce que j'appris encore de la cour me fit espérer au moins pour quelque temps un accueil favorable. L'empereur voulut que je communiquasse aux whoungées ce qui pouvait intéresser mon ministère, afin que ceux-ci lui en fissent un exposé, et le missent à même de correspondre avec la compagnie des Indes. Il promit en même temps d'écrire à Sa Majesté britannique, au gouverneur de la compagnie, et il annonça que la lettre qu'il se proposait d'adresser à ce dernier serait accompagnée d'une autre lettre particulière, contenant une demande qu'il espérait que j'appuyerais de tout mon pouvoir. Il s'agissait d'obtenir du roi de Candy, une des dents du demi-dieu législateur des Birmans. Les rahahans préten-

Digitized by Google

daient que cette dent était déposée dans la principale pagode de Ceylan. Le désir de posséder cette relique avait fait dire ensuite à l'empereur qu'il voulait que je lui fisse connaître ce que son empire renfermait de plus digne d'être offert au gouverneur général, et qu'il m'engageait à choisir pour ma résidence l'endroit qui me conviendrait le mieux; que si c'était à Amarapoorah, il était prêt à faire l'acquisition de la meilleure maison en briques, celle du négociant Aguzar; que si c'était à Rangoun, ce serait celle que j'avais louée. Il me recommandait surtout de m'occuper particulièrement de ma santé, et il réprimanda sévèrement ses ministres de plusieurs manques d'égards dont on s'était rendu coupable envers moi.

A toutes ces communications très-flatteuses, je répondis du mieux qu'il me fut possible. Le rayhoun m'avait dit que Sa Majesté serait charmée de posséder une de mes tentes, je m'empressai de la lui offrir, et je refusai tous les dédommagemens que l'on voulait me faire prendre. Le lendemain le rayhoun ne manqua pas de la venir chercher avec deux embarcations de guerre et des calassiers chargés par le vice-roi de la dresser. Ils remontèrent le fleuve l'espace de dix milles pour la placer dans l'en-

Digitized by Google

droit que l'empereur avait désigné ; aussitôt qu'elle fut dressée, il y entra et parut fort satisfait.

Mon entrevue avec les whoungées si longtemps différée eut enfin lieu, mais ce ne fut pas sans peine. Le jour convenu, le rayhoun vint de grand matin me prévenir qu'un pahoun et des embarcations de guerre m'attendaient pour me conduire à la salle du conseil, si j'étais disposé à m'y rendre. Pour toute réponse je quittai mon bungalow[1], mais j'étais si faible que je fus obligé de me faire porter sur une chaise jusqu'au rivage. Le pahoun était manœuvré par quarante-deux hommes, et suivi de cinq embarcations armées en guerre. Je devais cette attention au vice-roi, qui, dans cette circonstance, avait voulu m'entourer des plus grands honneurs. Arrivé devant Mheghoun, on me porta de nouveau à bras dans le pavillon de l'entrevue. Le rayhoun et plusieurs officiers des whoungées m'accompagnèrent dans ma marche, ainsi que M. Burnet, mes deux interprètes et mon cortége ordinaire. Pour rendre ma récep-

[1] C'est le nom que l'on donne à une habitation ; mais, d'après l'emploi qu'en ont fait plusieurs voyageurs, ce mot paraîtrait désigner plus particulièrement un pavillon.

Digitized by Google

tion plus solennelle, on avait rassemblé sur le fleuve un grand nombre d'embarcations de guerre, dont quelques-unes étaient dorées et portaient à la proue de petits canons de deux à trois livres de balle sur des affûts noirs. Le pavillon préparé pour l'entrevue était en bambou et en chaume, fort spacieux, et reposait sur une plate-forme élevée de dix-huit pouces au-dessus du sol. Sur cette plate-forme il y en avait deux autres plus petites, égales entre elles, de la hauteur d'environ un pied, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, et distantes l'une de l'autre d'environ quatorze pieds; des rideaux de soie les séparaient, sans empêcher de voir un dais en étoffe qui servait de plafond. L'espace intermédiaire était caché par des nattes et le plancher couvert de magnifiques tapis.

Avant de débarquer, j'avais eu soin de demander si les whoungées étaient assemblés, et, sur l'assurance que l'on me donna qu'ils m'attendaient, je m'avançai vers le côté nord du pavillon entre une double haie de soldats qui formaient une ligne continue, longue de près de trois cents coudées. Il y avait d'abord deux rangées de fusiliers accroupis à terre, puis deux petites pièces de canon sur leurs affûts, placées à droite et à gauche; un peu plus loin, j'en vis

Digitized by Google

quatre autres. Après les fusiliers venaient deux rangées de lanciers dont les armes étaient piquées dans la terre. Le manche de leurs lances était couvert de plaques d'argent et le fer orné de queues de vaches. Tous les soldats, cavaliers ou fantassins, étaient habillés comme les gens du peuple.

A l'extrémité de cette haie, des officiers des whoungées, revêtus de robes blanches bordées d'un galon d'or, s'avancèrent pour désarmer mes domestiques et mes soldats. Je ne le permis pas, parce qu'il avait été convenu que mes gardes conserveraient leurs mousquets. Nous avançâmes encore de quelques pas, sans autre interruption, jusqu'à l'entrée du pavillon où ma chaise fut placée à l'ombre; c'est là que je retirai mes souliers. On me conduisit ensuite à la plate-forme de l'ouest sur laquelle je trouvai deux chaises, l'une pour l'un des whoungées, l'autre pour moi. On avait eu l'attention de garnir la mienne d'oreillers.

Je m'assis aussitôt, le visage tourné vers l'est. M. Burnet, le rayhoun et les autres officiers prirent place sur les nattes.

Lorsque tous les assistans furent assis, on tira le rideau de séparation et alors je vis les whoungées rangés sur la plate-forme de

Digitized by Google

l'est. Les insignes de leur charge étaient rangés à leur droite, et les officiers qui dépendaient d'eux étaient en costume, et, comme les miens, avaient des nattes pour siéges. Le premier whoungée était vêtu d'une robe bleu-pâle, damassée en fleurs et couverte de flammes d'argent; un manteau de velours noir, brodé d'un large galon en or, orné de broderies de même métal, était jeté sur ses épaules. Il avait sur la tête une toque pyramidale; son lungée était de soie rouge et blanche : une épée birmane était dans ses mains.

Après nous être réciproquement examinés pendant quelques instans, nous nous levâmes spontanément et descendîmes l'un vers l'autre jusqu'au milieu de l'espace intermédiaire. Là, nous nous donnâmes la main, et je lui exprimai la satisfaction que j'éprouvais de nous voir enfin en présence. Il répondit à mon compliment, et, après l'échange de plusieurs autres politesses réciproques, nous retournâmes à nos siéges respectifs.

Avant l'audience, le rayhoun m'avait engagé à offrir un présent au premier whoungée. Je lui avais dit que ce n'était pas mon intention, mais que, si le ministre consentait à m'offrir le bétel, j'étais prêt à lui donner quelque chose

Digitized by Google

en échange. Sûr de la réciprocité de mon attention, je chargeai Moncourtuse, aussitôt que je fus revenu à mon siége, de remettre à Son Excellence une guinée anglaise. Il me rapporta du bétel que j'acceptai comme un gage de l'amitié qui devait unir les Birmans et les Anglais. Je fis observer en même temps au premier whoungée que la guinée qu'il tenait dans sa main portait l'effigie de Sa Majesté britannique, et qu'elle était l'emblème de la richesse et du bonheur qui devait résulter, pour les deux nations, d'une union intime. Son Excellence me répondit qu'elle avait bien compris ce que je voulais lui dire, mais que son maître souhaitait voir son peuple plutôt heureux que riche. En disant ces mots, elle mit la guinée dans sa poche. Je répliquai que le sens de mon discours avait été figuratif, et qu'en parlant de richesses, de biens, je n'avais pu oublier la tranquillité qui en est la source. Nous échangeâmes encore plusieurs complimens, et je me rappelle qu'entre autres choses, il me dit qu'il était étonné de me trouver si affable; que ce qu'on lui avait rapporté de ma personne était bien différent de ce qu'il voyait. Il me demanda enfin si je voulais le venir voir le lendemain, parce qu'il ne pouvait différer plus long-temps de se rendre

Digitized by Google

auprès de l'empereur. Je déclarai que j'accédais à toutes ses propositions, et il ajouta que, comme je paraissais indisposé, il ne voulait pas me retenir plus long-temps. Il m'engagea aussi à prendre soin de ma santé, disant qu'elle intéressait également les deux nations que nous nous trouvions représenter.

Les danseurs et les musiciens qu'on avait fait venir commencèrent alors leurs exercices. Je leur donnai quelques momens d'attention, et me retirai ensuite de la même manière que j'étais venu, laissant le premier whoungée toujours assis sous son dais. Lorsque je fus à bord de mon yacht, le rayhoun m'engagea à attendre un instant, afin de voir Son Excellence rentrer en cérémonie chez elle. Je la vis en effet s'avancer entre deux doubles haies de soldats, et entourée d'officiers et de serviteurs qui lui étaient attachés. Les uns portaient ses armes, son casque d'or, les autres les différens insignes de sa dignité.

Le premier whoungée parut charmé de notre entrevue. C'était un homme peu avancé en âge, noir, mince, d'une haute taille. Ses traits appartenaient au type tartare. On l'avait trompé à mon égard, et j'avais d'injustes préventions contre lui; car il ne montra que la

Digitized by Google

dignité qui convenait à son rang. On m'assura qu'il était bon général, bon ministre et qu'il avait donné des preuves de sa bravoure. Notre entrevue dura une heure; mais, malgré ce court espace de temps, j'étais accablé de fatigue lorsque je rentrai chez moi.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Visite du woundock du whoungée. — Ses questions. — Visite particulière au mhée-whoungée. — Description de la salle d'audience. — Les femmes assistent à l'entrevue. — Questions du whoungée. — Son costume. — Présens qu'il offre au capitaine. — Il lui rend sa visite. — Dispositions que le capitaine Cox fait dans son logement. — Cortége du mhée-whoungée. — Son porteur d'épée. — Son costume et sa coiffure. — Échange de complimens. — Présens offerts par le capitaine. — Singulier discours du whoungée. — Désir qu'a l'empereur de posséder la dent de Gaudma. — Réponse du résident. — Il envoie Moncourtuse et le rayhoun chez le vice-roi.

Quelques heures après l'entrevue, le woundock du whoungée se présenta à mon bungalow. On l'introduisit dans une chambre où j'avais fait préparer du thé et des rafraîchissemens, et où j'allai le rejoindre aussitôt que mon dîner fut terminé. Son intention était de s'informer de l'état de ma santé, et si j'étais content de la réception que l'on m'avait faite. Il était accompagné d'un écrivain chargé de prendre note de mes réponses, et, dans le cours de la conversation, il se donna beaucoup de peine pour me faire sentir que l'on m'avait

Digitized by Google

accordé des honneurs, des priviléges extraordinaires, et tels que l'histoire ne faisait connaître personne qui en eût reçu de semblables; ce que le premier whoungée avait déjà cherché à me faire entendre. Il me fit ensuite quelques questions sur l'âge de Sa Majesté britannique, sur sa famille, l'état de son royaume, puis sur l'âge du gouverneur général. Je satisfis complétement à toutes ses demandes.

Le lendemain, suivant ma promesse, je partis de bonne heure pour faire une visite particulière au premier whoungée, et je m'embarquai sur le pahoun, qui, la veille, m'avait transporté au pavillon de l'entrevue. J'avais la même suite, et comme je n'étais pas moins incommodé, je me fis porter sur une chaise jusqu'à la maison du whoungée, située à trois cents coudées de la rive du fleuve, du côté de Mheghoun. Le woundock de Son Excellence me reçut au milieu de la place qui précédait sa maison, et sur laquelle on avait réuni des troupes. J'ôtai mes souliers au haut de l'escalier, et l'on me conduisit par une allée découverte établie sur la plate-forme, dont on avait fait la base de l'édifice, à la pièce dans laquelle on devait me recevoir. Au côté est de cette pièce, on avait disposé un siége, sur lequel je

Digitized by Google

m'assis, le visage tourné vers l'ouest. M. Burnet se plaça sur un tapis près de moi. Les interprètes, les mounshis et les autres personnes de ma suite se mirent à sa droite. A ma gauche, il y avait une séparation de l'appartement, et contre elle, à environ quatre verges à droite, une chaise, tournée vers le nord, était préparée pour le whoungée. Devant sa place étaient les présens qui m'étaient destinés, et, entre eux et moi, mais un peu plus avant vers le nord, était la place du woundock. Les autres officiers se tinrent dans la partie occidentale de la chambre et dans le passage qui y conduisait.

J'attendais depuis quelques minutes, lorsque le whoungée entra. Il sortait d'une pièce placée au sud de celle dans laquelle on m'avait introduit : je me levai ; nous allâmes au-devant l'un de l'autre, et, après nous être serré la main, nous retournâmes à nos siéges. Avant de m'embarquer, le rayhoun m'avait demandé si je désirais voir les femmes du whoungée. Comme j'avais répondu que leur présence me serait infiniment agréable, elles vinrent et s'assirent à la gauche de Son Excellence. Il y eut entre elles et moi un échange de complimens. Le whoungée me fit ensuite, au sujet du roi d'An-

Digitized by Google

gleterre, du gouverneur général et de plusieurs autres personnages, les mêmes questions que le woundock m'avait adressées la veille. Il demanda si l'Angleterre jouissait de la paix intérieure, si les lois avaient subi quelques modifications, et me répéta ensuite qu'on l'avait trompé à mon égard, et qu'il était très-satisfait de me connaître. « Je sais, lui dis-je, que l'on a » beaucoup intrigué à la cour contre ma nation » et ma personne, mais je me flatte que ces » nuages sont dissipés pour toujours. — A » l'avenir, répondit-il, les Birmans et les An- » glais ne feront plus qu'une seule nation. » On servit alors du thé et des rafraîchissemens sur des plateaux dorés, et l'on mit devant moi des boîtes de bétel, semblables à celles dont l'empereur et sa famille font usage.

Le vêtement du whoungée se composait d'une simple robe de velours de couleur, brodée; une espèce de schall en étoffe d'or entourait sa tête. Ses manières furent on ne peut plus affables et amicales. Il me fit mille protestations d'amitié, et, tout en prenant des rafraîchissemens, nous causâmes sur toutes sortes de sujets. Par son ordre on plaça ensuite devant moi une grande caisse de laque dans laquelle étaient une partie des présens qu'il

Digitized by Google

m'avait destinés. Cette caisse sortait d'une manufacture fondée par ses soins, et personne n'en obtenait, même à prix d'argent. Il m'engagea, en considération de la faveur dont je jouissais auprès de l'empereur, et des témoignages d'amitié que j'avais reçus des principaux dignitaires de la couronne, à porter le costume birman. En parlant ainsi il me montra des vêtemens qui étaient étalés devant lui. Il fit ensuite donner un lungée de soie au rayhoun, et d'autres de qualités inférieures aux deux interprètes de l'empereur et à Moncourtuse. Après cette distribution, il me demanda ce que j'étais dans l'intention de faire; si je voulais partir pour Rangoun, ou attendre à Amarapoorah le retour de l'empereur. Je répondis que je désirais connaître la volonté de Sa Majesté à cet égard; que je l'attendrais partout où elle jugerait convenable de me faire séjourner; mais que je ne partirais pour Rangoun qu'après avoir terminé les affaires qui m'avaient amené à la cour. Il m'offrit de faire parvenir à son maître toutes les notes qui pourraient avancer les différens arrangemens que j'avais encore à prendre, et que je ne tarderais pas à être satisfait. Je me levai alors, et sortis de la même manière que j'avais été in-

Digitized by Google

troduit. Il y avait des danseurs et de la musique dans une pièce voisine de celle où nous étions. En se retirant, le whoungée voulut que tous mes domestiques y fussent admis.

La salle dans laquelle je fus reçu était de plein pied, garnie partout de tapis. Les murailles étaient recouvertes d'une tapisserie de soie brochée. Les présens que m'avait offerts le whoungée se composaient de trois chevaux, de deux grandes caisses en laque, de boîtes de bétel, de cinq lungées de soie, de cent pièces de coton bleues et blanches, et de deux couvertures de soie. Ils furent tous portés par des officiers de Son Excellence sur une des embarcations de guerre qui m'accompagnaient.

Notre entrevue avait duré deux heures, et ma première occupation, en rentrant chez moi, fut de faire les dispositions convenables pour recevoir le whoungée qui m'avait prévenu de sa visite. J'avais une salle de trente-quatre pieds de long sur quatorze de large, et élevée de dix-huit pouces au-dessus du sol, au moyen d'une plate-forme en planches entourée d'un balcon. Pour la décorer, le rayhoun me procura des rideaux et des toiles de couleur dont je tapissai les cloisons. Le plancher était couvert de settringies. J'avais fait placer sur une table,

Digitized by Google

au centre de la chambre, des gâteaux et des confitures, et, autour, les présens que je destinais au whoungée. Des cartes géographiques étaient attachées à la muraille, des sphères, des instrumens de mathématiques étaient rangés au-dessous, et disposés de manière à pouvoir être examinés aisément. Je m'étais de plus procuré des musiciens et des danseurs. A une heure, des fusiliers et des lanciers birmans vinrent former une double haie qui joignait le bord de l'eau et mon bungalow. A leur vue, ma garde se mit sous les armes, et se rangea devant la salle de réception.

Une heure après, le whoungée arriva sur son yacht de guerre, escorté de plusieurs bateaux dorés et autres embarcations. Il descendit à terre, précédé de l'officier qui portait son épée. Cet officier avait une robe de velours rouge, un lungée en soie, une toque blanche à larges bords, et s'avançait d'un pas lent et grave. L'épée dont il était porteur et dont il tenait la poignée dans la main, avait un fourreau noir recouvert d'ornemens en or. Le whoungée était vêtu d'une robe de velours vert, ornée de broderies en or. Sa coiffure était la même que le matin; il avait seulement cru devoir mettre par-dessus un chapeau français

Digitized by Google

à larges bords et garni d'un galon festonné. Il portait encore un lungée en soie, et des sandales birmanes. Les gens de sa suite étaient en habit de cérémonie portant les différens insignes de la charge de leur maître.

Lorsque le whoungée arriva au bord de la plate-forme de mon habitation, mes gardes lui présentèrent les armes, et il ôta ses sandales par marque de respect ou d'égard pour moi. De mon côté j'allai le recevoir sans être chaussé. Aussitôt que nous fûmes près l'un de l'autre, nous nous donnâmes la main, et je le conduisis au siége qui avait été préparé au côté nord de la chambre. Je m'assis sur une chaise, placée au côté est, et à environ trois verges de lui, de sorte qu'il se trouvait à ma droite. Tous les assistans s'assirent sur le plancher.

Après le premier échange de complimens, il retira son chapeau qui le gênait beaucoup, et je lui offris des rafraîchissemens, qu'il accepta, aussitôt que la conversation fut entamée. Je lui montrai ensuite les sphères, une horloge, un microscope, une chambre obscure, un télescope, et je lui expliquai l'usage et l'utilité de chacun de ces objets. La chambre obscure, qui représentait une vue de Londres, parut lui faire beaucoup de plaisir. « Gunneva,

Digitized by Google

» me dit-il en désignant par ce nom le ray-
» houn de Rangoun, m'a dit tant de bien de
» vous que j'avais quelque peine à y croire,
» mais maintenant je suis convaincu de la vé-
» racité de ses récits. » Il commença alors à devenir familier et causeur, et parut disposé à mettre de côté le décorum; je l'y encourageai de tout mon pouvoir. Il appela ses officiers près de lui, leur fit voir les objets que je lui avais montrés, et toutes ses observations me parurent fort judicieuses. Il me dit que l'empereur avait beaucoup de choses curieuses dans son palais, mais qu'il n'avait rien de semblable à la chambre obscure. C'était me faire entendre qu'il désirait que j'en fisse présent à Sa Majesté. Je répondis aussitôt que tout ce que j'avais était à sa disposition, et que je me ferais un devoir de lui offrir tout ce qui pourrait lui être agréable. J'envoyai, au même moment, chercher des pistolets, montés en or et dans leur étui. Lorsqu'on me les eut apportés, je fis dire au ministre par l'interprète, qu'étant étranger, il m'était difficile de deviner ce qui pouvait convenir à un homme tel que lui, mais que je le priais d'accepter mes pistolets, comme le présent d'un militaire, et je lui donnai en même temps l'assurance qu'ils étaient très-

Digitized by Google

bons et très-sûrs. J'ajoutai qu'il me prouverait son estime en les acceptant. Il les prit et les remit à un de ses parens pour que celui-ci les emportât. A son tour il se fit donner plusieurs épées par son porteur, en choisit une, dont la poignée et le fourreau étaient couverts de plaques d'or, et me la présenta en me disant que ces lames étaient en or pur, et que quelques-unes pesaient jusqu'à vingt-cinq tacals. Il ajouta que cette épée serait plus tard estimée à sa juste valeur, et que c'était la première fois qu'il était permis d'en emporter une hors de l'empire; qu'aucun Birman n'avait le droit d'en faire sortir, mais qu'il me l'accordait, et que, si quelqu'un y trouvait à redire, je n'avais qu'à répondre que je la tenais du mhée-whoungée. Il me recommanda de ne jamais me défaire de cette arme, de la transmettre à mon fils, afin qu'elle restât dans ma maison comme un gage de son amitié. « Il y a, à Mergui, » reprit-il, beaucoup de turbulens qui se » livrent à toutes sortes de désordres. J'ai » ordonné ces jours derniers qu'on en mît à » mort une partie, car je n'ai point besoin de » consulter l'empereur au sujet des condam- » nations que je juge nécessaires, Sa Majesté » m'ayant conféré le droit de vie et de mort,

Digitized by Google

» Le but de tout gouvernement est d'assurer
» la prospérité et la tranquillité des peuples
» qui lui sont soumis. Or, la fermeté de l'ad-
» ministration peut seule faire obtenir ce ré-
» sultat..... D'après ce que je viens de vous
» dire, vous voyez que je suis un homme im-
» portant, un homme revêtu d'un grand pou-
» voir, enfin le premier des sujets de Sa Majesté
» birmane. Cela n'empêche pas que l'empereur
» n'ait ordonné que je vinsse ici pour vous
» voir, vous recevoir et être reçu par vous.
» Rien ne peut donc mieux servir à vous don-
» ner la meilleure idée de l'estime que mon
» maître a pour votre nation, que mon em-
» pressement à exécuter ses ordres; or, si vous
» croyez lui devoir quelque reconnaissance
» pour tant de marques de bienveillance, il
» vous sera facile de lui en donner la preuve;
» et voici de quelle manière.

» Sa Majesté n'a besoin ni d'or, ni de dia-
» mans; mais il est une chose qu'elle estime
» au-dessus de tous les trésors de la terre, et
» qu'elle espère obtenir, par l'intervention du
» gouverneur général de la compagnie des
» Indes. Je me flatte que vous voudrez bien
» aussi employer toute votre influence, pour
» que ses vœux soient satisfaits.

Digitized by Google

» Il y a quelques années, l'empereur envoya
» des députés au roi de Candy, pour en obte-
» nir une dent de Gaudma, qui est déposée
» dans la principale pagode de Ceylan. Le roi
» de Candy répondit qu'il ne pouvait le satis-
» faire à cause des divisions qui régnaient entre
» les Anglais et les Hollandais. Depuis il a
» écrit que les Anglais ayant complétement
» expulsé les Hollandais de Ceylan, il était
» prêt à envoyer la dent de Gaudma, et qu'il
» ne lui manquait plus qu'une occasion pour
» la faire passer. Sa Majesté est déterminée
» aujourd'hui à envoyer Gunneva, le rayhoun
» de Rangoun, comme ambassadeur à Calcutta,
» et elle souhaite que vous lui remettiez une
» lettre pour le gouverneur général, et que
» vous le fassiez accompagner de quelqu'un,
» afin qu'il soit bien reçu, et qu'il puisse par-
» venir à obtenir la dent de Gaudma. »

Je répondis que nous nous faisions une loi de ne jamais promettre que ce que nous pouvions tenir; que le roi de Candy, quoique notre allié, était un prince indépendant, et que de sa bonne volonté seule pouvait dépendre le succès des négociations de l'ambassade que l'empereur des Birmans voulait lui envoyer. J'ajoutai que je ne doutais pas que la demande

Digitized by Google

de Sa Majesté fût vivement appuyée par le gouverneur général, et que dans tous les cas on pouvait être certain de la bonne réception qui serait faite à son envoyé.

Le whoungée me dit encore qu'il avait écrit à son fils qui se trouvait à Amarapoorah de venir le joindre chez moi pendant sa visite; mais qu'ayant été obligé d'aller chez l'engée Teckien, il n'avait pu se rendre à cette invitation. Il me promit de me laisser une lettre pour lui, afin qu'il me fît avoir un yacht convenable à un homme de mon rang, ainsi que toutes les choses qui pourraient m'être utiles. Il m'engagea en se retirant à demander tout ce dont j'aurais besoin, et qu'il mettrait le plus vif empressement à me satisfaire.

Quand nous nous séparâmes, le whoungée parut très-satisfait de la réception que je lui avais faite. Pour reconnaître sa générosité, je le fis suivre de quelques présens qui furent transportés dans son yacht. Ils se composaient d'une chambre obscure, de deux habits de drap, l'un écarlate, l'autre bleu, de trois pièces de mousseline unie pour ses femmes, d'un grand vase en cristal, de deux gargousses de poudre fine, d'une bouteille d'eau de rose, d'une autre d'otta, et d'une certaine quantité de thé et d'épices. Je fis

Digitized by Google

distribuer à sa suite neuf pièces de cachedas, dix de sannahs, vingt-trois de romauls commun, et trois services de verres à bétel.

Une demi-heure après, le whoungée m'envoya prévenir qu'il se rendait au camp de l'empereur, et me fit demander une de mes grandes tentes. Je lui en envoyai aussitôt une par un de ses parens auquel je donnai une pièce de sannahs. Les officiers du whoungée avaient trouvé fort à leur goût les gâteaux, le café et les confitures que j'avais fait servir, car ils n'en laissèrent pas la moindre parcelle.

Après cette réception, j'envoyai chez le vice-roi que je n'avais pas vu depuis quelque temps. Je lui fis présenter mes respects et dire que je désirais le voir avant de quitter Mheghoun; que j'avais été long-temps privé de ce plaisir, et que j'en avais reçu tant de marques de faveur, que c'était un besoin pour moi que de lui témoigner ma reconnaissance. Moncourtuse partit avec le rayhoun qui s'était chargé de rapporter la réponse de Son Excellence. Ils avaient à se rendre chez le whoungée d'abord, et ils eurent le bonheur d'y rencontrer le mayhoun. En entendant la lecture du message, le whoungée dit : « Oh! vous devez rester pour » voir le résident! L'empereur m'a envoyé au

Digitized by Google

» bas de la rivière pour que je le visitasse, et
» c'est lorsqu'il désire vous voir que vous son-
» gez à vous éloigner! Le délai d'un jour ne peut
» porter préjudice aux affaires publiques. »
Le ton dont ce discours fut prononcé était plein de bonté, quoiqu'un peu railleur. Le mayhoun répondit qu'il resterait avec beaucoup de plaisir, et chargea Moncourtuse de me faire savoir qu'il m'attendait le lendemain de bonne heure. Le whoungée l'invita en même temps à me dire qu'il me serait obligé si je pouvais lui envoyer une chaise, et lui faire venir du Bengale une lunette et une paire de sythringies.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Le capitaine Cox rend visite au mayhoun. — Arrivée du mhée-whoungée. — Nouveaux témoignages de son affabilité. — Départ pour Amarapoorah. — Arrivée dans cette capitale. — Espérances du rayhoun renversées. — Singulière entrée du capitaine. — Il prend possession de sa maison. — Indifférence et oubli du gouvernement. — M. Burnet se rend chez le mayhoun. — Demande de présens pour l'engée Teckien. — On cherche à engager le capitaine à partir pour Rangoun. — Motifs de ces démarches. — Refus du capitaine.

Pour me rendre auprès du mayhoun, je m'embarquai à huit heures du matin, sur un yacht de guerre qu'il avait eu l'attention de m'envoyer. Il me reçut sur son pahoun ou grand yacht de famille, se leva lorsque j'entrai dans la salle d'audience, et me serra la main. Nous nous assîmes ensuite très-près l'un de l'autre sur des chaises. Il était au côté droit de la salle, et moi à sa droite. Le rayhoun, le shabunder et M. Burnet étaient devant nous sur des tapis. Les interprètes et deux ou trois de ses officiers se tinrent à l'entrée; le reste de son monde, ainsi que mes domestiques restèrent sur une plate-

Digitized by Google

forme extérieure. Le mayhoun était vêtu d'une robe brune de coton, son lungée était de soie, et il avait autour de la tête un mouchoir de mousseline. Son accueil fut amical, franc, et le cérémonial entièrement mis de côté. J'avais cependant retiré mes souliers avant d'entrer dans la salle. Nous causâmes comme de vieilles connaissances, et il me présenta deux de ses enfans. L'un était une petite fille de sept ans, pleine de vivacité; l'autre un petit garçon de trois ans.

Il y avait une demi-heure que nous étions ensemble, lorsque le whoungée qui partait pour aller rejoindre l'empereur, aperçut mon embarcation, et vint nous trouver. Il n'avait point de souliers; et dit en entrant au rayhoun : « Je » viens prendre congé du résident. » Puis s'adressant à moi, après s'être assis : « Je veux » avoir toujours une chaise réservée partout » où vous serez », ajouta-t-il avec le ton le plus affable. Il était habillé comme le mayhoun, et les vêtemens qu'il portait paraissaient composer, si je puis m'exprimer ainsi, le costume bourgeois des Birmans.

On apporta des rafraîchissemens, et nous nous régalâmes avec d'excellentes confitures, du biscuit et du thé parfait. La manière dont

Digitized by Google

le mayhoun le faisait infuser me parut la meilleure. Nous causâmes ensuite, et avec d'autant plus de plaisir et d'abandon de ma part, qu'à chaque nouvelle entrevue, je croyais m'apercevoir que je faisais des progrès dans l'estime et l'amitié de ces deux hommes. Nous convînmes que, dans le cas où j'aurais à adresser quelque demande au whoungée, à répondre aux questions que l'on pourrait me faire, je me rendrais à Amarapoorah près du mayhoun ; que les déterminations que nous pourrions prendre seraient portées par le rayhoun et un de mes officiers au whoungée, qui les soumettrait à l'empereur. Après m'avoir dit qu'il croyait que Sa Majesté serait de retour à Amarapoorah avant un mois, il me conseilla d'aller l'y attendre, ajoutant que le rayhoun resterait avec moi. Il se leva ensuite et se mit en route. Il avait paru fort satisfait de me voir porter l'épée qu'il m'avait donnée.

Quand il fut parti, le rayhoun me proposa de descendre à Amarapoorah avec mes vieilles embarcations, promettant que là il m'en ferait donner de nouvelles. Comme l'heure du dîner approchait, je me retirai à mon tour, et je crus remarquer que cette visite avait augmenté encore l'affection du mayhoun pour moi. C'était

Digitized by Google

la première fois qu'il recevait la visite du whoungée, et c'était à moi que, par hasard, il en était redevable, quoiqu'il en eût eu quelques soupçons, et qu'il eût même fait préparer un siége pour lui, à quatre ou cinq pas de nous, du côté gauche de l'appartement.

En arrivant à mon bungalow, le rayhoun me remit la lettre que le whoungée adressait à son fils, et qui était écrite, suivant la coutume des Malabares, sur une feuille de palmier. Pendant le reste de la journée, et presque toute la nuit on s'occupa à charger mes bagages sur les bateaux; et au point du jour, je fis faire les derniers préparatifs et démolir mon habitation par les gens de l'équipage. Le mayhoun m'envoya une embarcation de guerre pour m'escorter, et le rayhoun, quelques heures après, vint avec sa famille rejoindre mon escadrille. Nous convînmes de ne partir que le lendemain, et, malgré les fatigues que j'avais éprouvées depuis plusieurs jours, je passai une excellente nuit à bord de mon yacht.

Enfin je quittai cette île de patience, sur laquelle on m'avait sequestré pendant deux mois, pour me rendre à Amarapoorah, où j'arrivai après trois heures de navigation. Je m'arrêtai à deux milles de cette ville sur la rive orientale,

Digitized by Google

afin d'y attendre les ordres du louto de l'engée Teckien. Ces ordres ne tardèrent pas à arriver, avec une invitation du mayhoun de passer encore une nuit à bord de mon embarcation, parce qu'il voulait annoncer lui-même mon arrivée au louto, le lendemain matin, afin qu'on me fît une réception digne de mon rang. Je consentis à ce retard; mais, malgré cela, le rayhoun, qui avait déjeuné avec moi, se rendit à la ville, et M. Burnet alla visiter la maison que M. Agusar avait offerte pour ma résidence.

Le lendemain matin, le rayhoun revint, mais avec une figure toute confuse; et sans me faire aucune observation, sans me dire si quelqu'un m'accompagnerait, m'annonça que je pouvais aller prendre possession de la maison qui m'était destinée. J'étais si fatigué de séjourner dans un bateau que je pris le parti de me rendre à Amarapoorah sans cérémonial. Monté sur un des chevaux que m'avait donnés le whoungée, je me mis en route avec M. Burnet et ma suite; un simple paysan était notre guide. Nous marchâmes d'abord l'espace de trois quarts de mille, le lòng de la rivière, en nous portant vers le nord, ayant sur notre droite des maisons de la plus misérable appa-

Digitized by Google

rence, toutes bâties sur pilotis. Nous tournâmes ensuite vers l'est, et alors le spectacle changea. Nous ne vîmes que des maisons en bois en fort bon état et recouvertes en tuiles; enfin, après avoir marché encore l'espace d'environ un mille, j'arrivai à ma maison, qui était située au côté méridional d'une rue, éloignée de soixante-dix ou quatre-vingts verges du fort, dont l'entrée occidentale était voisine.

Cette maison, construite sur une plate-forme qui s'élevait de deux pieds au-dessus du niveau de la rue, était spacieuse, fraîche, solide; les murailles étaient en briques, revêtues de plâtre. Il me fallut une journée entière pour y faire apporter mes bagages, et je fus obligé, pour leur transport, de louer des charrettes et des tonneaux. Le gouvernement ne s'occupa nullement de moi; je ne reçus pas même le renfort d'un seul fusilier, pour empêcher les habitans de me voler.

Malgré cette indifférence, j'envoyai dès le matin M. Burnet au mayhoun de Hunzawaddy, qui demeurait dans l'intérieur du fort, pour le prévenir de mon arrivée, lui demander un entretien, et savoir s'il voulait que je me rendisse chez lui, ou s'il consentait à se déranger

Digitized by Google

pour venir chez moi. Il reçut M. Burnet avec son affabilité accoutumée, s'informa de l'état de ma santé, et dit qu'il serait charmé de me voir le lendemain matin sur les huit heures.

Le rayhoun était venu déjeuner chez moi, et pendant le repas, il me demanda, après m'avoir informé qu'il allait présenter ses hommages à l'engée Teckien, si j'avais quelques ordres à lui donner. Je lui répondis seulement que je serais heureux de pouvoir me trouver avec Son Excellence dès que le cérémonial et le mode de nos entrevues auraient été réglés. Il m'engagea ensuite à faire une visite au fils du whoungée et aux principaux officiers du gouvernement; mais comme je lui demandais s'il pensait que cela fût bien convenable, après ce qui s'était passé entre le whoungée et moi, il réfléchit pendant quelques instans, et répondit que je ne pouvais en effet me déranger pour le fils du whoungée. Il me montra ensuite un flacon d'eau de rose qu'il portait à l'engée Teckien, et me pria d'ajouter quelques bagatelles à son cadeau. Je lui donnai quatre pièces de sannahs, deux de choppa romaul pour les whoungées et les autres officiers. Il me prévint que, dans son pays, on ne devait jamais se présenter à la cour les mains vides, ajoutant

Digitized by Google

que, pour lui, il ne pouvait plus y rien porter, parce que l'absence de neuf mois qu'il venait de faire l'avait mis à sec. Je lui dis que je me trouvais à peu près dans le même cas ; que j'avais épuisé mes provisions, en faisant sans cesse des cadeaux à l'empereur et à la famille impériale; que cependant je ne regardais pas à une dépense de cette sorte, et que, s'il voulait de l'argent pour s'en procurer, j'étais prêt à lui en donner. Il me fit observer que la moindre chose de ma part paraîtrait bien plus précieuse que tout ce qu'il pourrait acheter lui-même. Je lui donnai donc encore un verre, du drap et quelques objets, entre autres une courte-pointe qu'il parut fortement désirer. Quelques heures après notre entretien, il revint; mais je jugeai qu'il n'avait pas eu une favorable réception, et la chose me parut naturelle. On m'avait dit qu'il n'était point en faveur auprès du prince et de ses ministres, et je n'en avais été nullement étonné ; les favoris du père sont souvent détestés par le fils. Il me rapporta que le prince lui avait demandé si je me proposais d'attendre à Amarapoorah le retour de Sa Majesté, ou si j'allais à Rangoun ; et qu'il avait répondu qu'il ignorait quelles étaient mes intentions, mais

Digitized by Google

qu'il savait que je voulais présenter mes hommages à Son Altesse aussitôt que cela pourrait lui être agréable. L'engée Teckien, ajoutait-il, l'avait renvoyé à son louto pour avoir une réponse. Il m'apprit encore que le mayhoun devait partir dans deux ou trois jours pour Rangoun, et que Son Excellence pensait, opinion qui était aussi la sienne, que je devais me rendre à Rangoun pour revenir ensuite à Amarapoorah, et terminer mon affaire dans un moment plus convenable. Dans la vue de m'intimider, il parla des insultes auxquelles je pouvais être exposé de la part du bas peuple, qui ignorait de quelle manière j'étais avec Sa Majesté.

Au lieu de le remercier de ces confidences, je lui répétai ce que j'avais déjà dit, qu'il serait inconvenant que je quittasse la place, sans avoir eu une audience de congé de Sa Majesté. Soupçonnant ensuite quelque piége sous cette apparente bienveillance, je me contentai de lui exprimer le regret que j'éprouvais de le voir à cause de moi éloigné de son gouvernement; mais, que, malgré le déplaisir que je devais éprouver du départ d'un ami, et d'un conseiller aussi habile, je le priais

Digitized by Google

de ne point rester plus long-temps à Amarapoorah, parce que je m'obstinais à ne m'en point éloigner. J'ajoutai que je ne craignais aucune insulte; que j'étais bien persuadé que personne n'oserait m'en faire; que de plus il savait très-bien qu'il avait été convenu avec le whoungée, lors de notre entrevue, que je devais aller à Amarapoorah, afin de régler mes affaires avec le mayhoun, et lui envoyer par M. Burnet les papiers qui devaient être soumis à l'empereur; que ces papiers étaient prêts, et qu'il ne restait plus qu'à consulter le mayhoun pour les faire partir. Afin de le satisfaire complétement, je les lui montrai, promettant de lui en faire connaître le contenu en temps convenable. Pendant cette explication, il parut surpris, embarrassé, mais il finit par approuver la résolution que j'avais prise.

La vérité était que le rayhoun et le mayhoun ne voulaient pas me laisser derrière eux dans la crainte que je n'obtinsse trop d'influence à la cour, et que de plus il leur tardait à l'un et à l'autre de retourner dans leurs gouvernemens. Je fus convaincu que la manière leste avec laquelle on avait agi envers moi, à mon

Digitized by Google

arrivée dans la capitale, n'avait eu pour but que de m'engager à la quitter. Mais ils se trompèrent grossièrement en pensant que de pareils artifices pouvaient être capables de changer une seule de mes déterminations.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Visite au mayhoun. — Intérieur de sa famille. — Son Excellence tente de décider le capitaine à se rendre à Rangoun. — Refus du résident. — Il demande à être introduit chez l'engée Teckien. — Préparatifs faits pour cette visite. — Contre ordre. — Cérémonial proposé pour la réception. — Refus du capitaine d'y accéder. — Fausse conduite du rayhoun. — Avis de l'engas' Whoun. — Nouvelles du Bengale. — Capture d'un bâtiment anglais. — Nouveaux efforts du mayhoun. — Observations du capitaine. — Rupture. — Message du mayhoun. — Lettre du résident. — Singulière conduite du rayhoun.

Malgré le mécontentement qu'avait dû me causer la conduite plus que singulière du gouvernement à mon arrivée à Amarapoorah, je ne m'en rendis pas moins chez le mayhoun, cause première de l'espèce d'affront que j'avais éprouvé. Le plus possible, je voulais toujours avoir le bon droit et les convenances de mon côté.

A huit heures du matin, je partis à cheval, accompagné de ma suite ordinaire et de M. Burnet, pour me rendre chez Son Excellence, qui demeurait dans le fort. La maison qu'elle ha-

Digitized by Google

bitait, et qui était située au nord du palais, était un bâtiment bien distribué, et entièrement construit en bois. On ne m'invita point à ôter mes souliers; mais lorsque j'arrivai à la porte de la pièce qui était préparée pour notre réception, et dont le plancher était recouvert d'un tapis, je les retirai par déférence. Il y avait dans cette pièce trois chaises; une pour le mayhoun, une pour moi, l'autre pour M. Burnet. A peine étais-je entré que le mayhoun vint à moi, me serra la main, et me reçut avec la plus grande affabilité. Sa femme, ses enfans, plusieurs de ses parens, son père et sa mère qui avaient un extérieur fort vénérable, arrivèrent lorsque nous eûmes pris place. J'avais apporté pour les enfans quelques pots de confitures de Carraway, qu'ils acceptèrent avec le plus grand plaisir.

Le rayhoun et le shabunder entrèrent pendant que nous prenions le thé: je choisis ce moment pour parler d'affaires. Je montrai à Son Excellence quelques papiers destinés à être soumis à Sa Majesté. Je lui en expliquai les principaux passages, et la priai d'envoyer son écrivain et Moncourtuse chez moi, afin qu'ils fussent traduits, parce que leur contenu était trop étendu pour être discuté pendant une

Digitized by Google

visite ; j'ajoutai qu'avant de les présenter je désirais qu'elle en prît connaissance. Elle donna aussitôt des ordres pour que je fusse promptement satisfait, et me pressa ensuite de l'accompagner à Rangoun, alléguant à peu près les mêmes raisons que le rayhoun avait déjà cherché à faire valoir auprès de moi. Elle me dit de plus qu'elle laisserait une personne pour apporter la réponse que Sa Majesté pourrait faire à ma demande ; qu'elle lui avait déjà enjoint d'accéder à tous mes vœux, en sorte que ce serait me donner une peine inutile que de rester à Amarapoorah. Je cherchai à éluder la question, pour ne pas refuser positivement. Je promis de penser à cette proposition de départ aussitôt la traduction de mes papiers ; que tout ce que je désirais était de poser une base solide sur laquelle nous pussions établir un édifice également utile aux deux nations. Je demandai ensuite à Son Excellence si elle me ferait la faveur de m'introduire auprès de l'engée Teckien. Elle me répondit qu'elle prendrait le jour du prince ; qu'elle se trouverait au palais pour me recevoir et me présenter, et qu'on enverrait des officiers pour me conduire.

Le mayhoun portait ce jour là le costume ordinaire du pays ; je remarquai seulement qu'il

Digitized by Google

avait ses sandales, d'où je conclus qu'il s'attendait à ce que j'aurais gardé mes souliers. Son père était assis sur un tabouret. Le rayhoun et le shabunder s'étaient placés sur des tapis, ayant refusé de se servir des chaises que Son Excellence avait envoyé chercher pour eux. Le mayhoun me pria encore, lorsque je serais à Rangoun, de l'aider à meubler sa maison avec des tables et des chaises à l'européenne, ce que je m'empressai de lui promettre. Cette demande m'étonna d'autant moins que j'avais remarqué que ce peuple était très-porté à adopter nos usages, et avait une grande prédilection pour tous les produits de nos manufactures. Ma visite dura deux heures et demie. Aussitôt que je fus arrivé chez moi, je vis entrer le rayhoun, l'écrivain et l'interprète, qui employèrent le reste de la journée à traduire les papiers. Le mayhoun m'envoya aussi deux pions [1] pour garder ma maison,

[1] En anglais *peon*. C'est le nom que l'on donne dans l'Inde aux gardiens des maisons, aux guides dont les voyageurs ont besoin pour faire des excursions dans le pays. Ils se promènent dans la galerie, et de là voient ce qui se passe au dehors. Au Bengale ils font les messages, vont au marché, suivent les meubles quand on déménage; mais ils ne portent jamais la moindre chose.

Digitized by Google

et le louto du prince quelques hommes qui entourèrent la façade avec une palissade de bambous pour écarter la multitude.

Le lendemain, le mayhoun vint pour m'accompagner chez l'engée Teckien. Le prince avait envoyé au-devant de moi deux éléphans et deux sandoghans pour me conduire. De mon côté, j'avais préparé quelques présens, et je me disposais à partir, lorsqu'on m'apporta un message du prince, qui demandait que je différasse ma visite de quelques heures, afin que la réception que l'on se proposait de me faire fût plus brillante.

Le rayhoun me communiqua ensuite le cérémonial que l'on devait y observer. Le résident anglais, y était-il dit, se rendra jusqu'à une certaine distance sur les éléphans, mettra ensuite pied à terre, marchera quelques instans, et attendra qu'on lui ait apporté la permission de l'introduire chez le prince. Arrivé à la grille du palais, il retirera ses souliers, remettra son puncka[1] à ses domestiques, et marchera les pieds nus jusqu'à la porte.

[1] On donne le nom de *puncka* à deux espèces de dais; l'un porté par deux hommes pour préserver du soleil les personnes de distinction qui marchent dans les rues;

Digitized by Google

Je fis observer au rayhoun que ces conditions étaient contraires à ce qu'on m'avait de tout temps fait espérer ; qu'en consentant à ôter mes souliers à la porte de l'appartement, je donnais déjà au prince une marque de respect plus grande que n'en avait jamais témoigné aucun résident anglais aux plus grands princes de l'Indostan ; que je ne pouvais, ni ne voulais en faire davantage. Je dis aussi que je ne consentirais pas à mettre pied à terre avant d'être arrivé à la grille, et que je désirais m'arrêter ailleurs.

Le rayhoun alla immédiatement avertir le mayhoun de cette détermination. Une heure après, Moncourtuse vint me dire, de la part de ce dernier, qu'on me dispensait d'aller à pied à l'endroit où l'on m'avait dit d'abord de m'arrêter, pour attendre la permission d'entrer chez

l'autre est employé dans l'Inde, principalement dans les salles à manger. C'est un grand cadre couvert de toile, suspendu au-dessus de la table, et que l'on balance pour rafraîchir l'air. Rien n'est plus nécessaire qu'un *puncka* au Bengale, pour faire supporter la triste et ennuyeuse cérémonie d'un dîner européen, car chaque convive amène un, et quelquefois deux ou trois domestiques ; leur nombre augmente de beaucoup la chaleur de l'appartement.

Digitized by Google

le prince ; mais qu'il m'invitait à ôter mes souliers à la grille. Je renvoyai Moncourtuse dire à Son Excellence que j'étais très-contrarié d'hésiter un seul instant, quand il s'agissait d'acquiescer à ses désirs, mais que je ne pouvais rien changer à ma première résolution. Les éléphans furent donc emmenés, et la visite remise à un autre jour.

J'ai su depuis, de bonne part, que cette étrange manière d'agir venait du zèle empressé du rayhoun, qui avait cru se montrer agréable au prince en me faisant faire ce sacrifice à son orgueil. Je sus aussi que l'engas'Whoun qui passait pour l'un des hommes les plus sensés de l'empire, avait été contraire à ce cérémonial. Il donna même à entendre qu'après le départ du mayhoun et du rayhoun je pourrais facilement visiter le prince, et que ses ministres étaient très-curieux de me voir. On m'apprit ensuite que le rayhoun avait intrigué auprès du mayhoun et de l'engas'Whoun, afin de me forcer à partir pour Rangoun ; mais toutes ces menées n'eurent aucun succès. Il n'osa plus rentrer chez moi, et je le vis sortir du fort pour aller à son yacht, sans doute fort mécontent de n'avoir point réussi.

On me fit savoir, au milieu de toutes ces con-

Digitized by Google

trariétés, que des messagers qui avaient été envoyés au Bengale pour réclamer des sujets birmans réfugiés sur le sol de la compagnie, étaient arrivés au louto. Ils rapportèrent que le gouverneur général les avait chargés d'annoncer à leur souverain qu'il m'avait député près de la cour birmane, en qualité de résident du gouvernement de la compagnie des Indes, et que c'était à moi que l'on aurait dû adresser les réclamations qu'on venait de lui faire. Ils annoncèrent aussi que le gouverneur leur avait dit qu'il avait éclaté quelque trouble dans la partie septentrionale du Bengale; que des forces imposantes y avaient été envoyées, et qu'il devait s'y rendre lui-même à la tête de nouveaux renforts de troupes. Je supposai que c'était dans la province d'Oude que ces mouvemens avaient eu lieu. J'appris par la même voie la prise du navire birman, le *Dudaloy*, capturé par un équipage français, dans la rade de Balasore, quoiqu'il naviguât sous pavillon birman, et avec des passe-ports birmans. J'avais expédié par ce bâtiment, qui appartenait à des négocians de Rangoun, une montre en or, deux boîtes de fossiles, des eaux minérales, et différentes lettres, qui se trouvèrent perdues; mais je me consolai facilement de cette perte,

Digitized by Google

en songeant que la conduite des Français ne pouvait qu'augmenter l'intérêt que me témoignaient les Birmans, et les exaspérer en même temps contre nos éternels rivaux.

Il paraît que l'on tenait beaucoup à me voir partir pour Rangoun, car Moncourtuse revint encore avec un serédogée du mayhoun, m'apporter une lettre qui n'était qu'une répétition des argumens précédemment mis en usage. Il me donnait cinq jours pour faire mes préparatifs de départ. Je lui répondis sur-le-champ, pour lui faire remarquer la contradiction qui existait entre son message et ce dont nous étions convenus avec le whoungée à bord de son yacht; et de plus, l'inconvénient grave qu'il y avait à partir avant que les affaires qui avaient nécessité ma présence fussent terminées, et sans que j'eusse pris congé de Sa Majesté. Je terminai en le priant de me dire dans quel lieu nous pourrions poursuivre la discussion des différens articles de mes instructions.

Cette réponse était aussi honnête que raisonnable; cependant elle produisit un effet tout différent de celui que j'en attendais. Le lendemain de bonne heure je vis revenir Moncourtuse, qui eut soin de me prévenir en en-

Digitized by Google

trant, avec toute la circonspection dont il m'avait donné déjà des preuves, qu'il était chargé d'un message désagréable. « Le mayhoun, me » dit-il, blessé de ce que vous négligez de le con- » sulter, est décidé à rompre avec vous. Il m'a » chargé en conséquence de vous prévenir » qu'il ne voulait plus revenir chez vous, et » vous priait de ne plus retourner chez lui. » Sans user de tous les ménagemens que Moncourtuse avait cru convenable de prendre, je répondis aussitôt au mayhoun :

« J'ai reçu le message de Son Excellence, et » j'ai peine à croire qu'elle oublie à ce point » les lois de l'hospitalité et les égards dus à » mon caractère officiel. Il y a, dans les diffé- » rentes instructions de ma mission, quelques » points qui peuvent contrarier ses vues par- » ticulières ; mais comme je puis prouver que » je n'ai en vue que les intérêts de Sa Majesté, » je ne m'en départirai pas. Quelle que soit donc » l'opinion de Son Excellence, elle ne doit » point me retirer son amitié, parce que je ne » sais point transiger avec l'accomplissement » de mes devoirs.

» Je déclare qu'une cause semblable ne di- » minuerait point mon estime pour elle, ne » changerait rien à mes procédés. Je l'engage

Digitized by Google

» donc à anéantir son message et à fermer
» l'oreille aux perfides conseils qu'on lui don-
» ne. Les insultes qu'on me fait vont plus
» loin que ma personne, et peuvent troubler
» la bonne intelligence qui règne entre ma
» nation et celle des Birmans. Je demande donc
» de nouveau une entrevue à Son Excellence,
» dans l'espoir que les explications que je lui
» donnerai pourront la satisfaire. »

Moncourtuse partit avec cette lettre, et je remarquai que le rayhoun, qui n'approchait plus de ma demeure depuis quelque temps, l'attendait à peu de distance; ils s'en allèrent ensemble chez le mayhoun.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Contradictions dans la manière d'agir du mayhoun. — Faiblesse de caractère de Son Excellence. — Portraits du rayhoun, du shabunder, de Moncourtuse. — Nouvelle discussion au sujet du paiement des monnaies. — Fourberie des officiers du gouvernement birman. — M. Rowland se charge d'un message pour la femme du mayhoun. — Affection de cette dame pour le jeune interprète. — Bienveillance de l'engas' Whoun. — Le mayhoun s'apprête à partir. — Entrevue à bord du yacht de Son Excellence. — Ses recommandations à son beau-frère. — Dispositions en faveur du capitaine Cox. — Séparation touchante.

L'AVENTURE qui venait de m'arriver me parut d'autant plus bizarre qu'au moment même où je recevais l'impertinent message que Moncourtuse avait été chargé de me remettre, le mayhoun et sa femme traitaient M. Rowland, mon interprète, avec une extrême bonté. Je l'avais envoyé demander une autorisation pour faire apporter des provisions dans ma maison. On le retint près de trois heures; et, pendant cette visite, on ne s'entretint que de moi, et nullement du message qu'on m'avait adressé.

Digitized by Google

Moncourtuse revint me dire qu'il avait remis ma réponse au mayhoun, en présence du rayhoun et du shabunder, et qu'il avait paru regretter qu'on m'eût envoyé le message, sans cependant rien prescrire pour le faire retirer. Il donna seulement rendez-vous à Moncourtuse pour le lendemain.

Le mayhoun méritait mon estime à plus d'un titre : c'était un brave homme, qui ne manquait pas de sens, mais ne savait pas se tenir en garde contre les intrigans, les malintentionnés, et se laissait continuellement influencer dans ses opinions et sa conduite. Je ne puis m'empêcher d'avouer que, dans cette circonstance, il agit envers moi comme un homme qui ignore les premiers principes de la politique et de la politesse. La faveur dont il jouissait auprès de l'empereur et de la famille impériale le mettait au-dessus des machinations du rayhoun et du shabunder; il faisait peu de cas de ces deux hommes, et cependant il se laissait mener par eux. Le rayhoun n'avait d'autre appui que la faveur de l'empereur; car, comme la plupart des favoris, il était détesté de tout le monde à la cour. Le shabunder était intérieurement son ennemi; et le rayhoun était dans les mêmes dispositions à l'égard du

Digitized by Google

shabunder ; malgré cela ils se réunissaient et s'entendaient pour agir contre moi. Le shabunder était mon ennemi, l'ennemi de tout Anglais; je le savais : son opposition ne devait donc pas m'étonner. C'était un animal malicieux et faible qui avait bonne envie de mordre, mais qui n'avait pas assez de force pour blesser. Moncourtuse détestait également le rayhoun et le shabunder ; mais la crainte le portait à jouer leur jeu, alors même qu'il cherchait à paraître dévoué à mes intérêts. Je crus quelquefois à ses bonnes intentions, jamais à ses bons offices ; et cependant j'étais obligé de me servir de cet homme, de me fier à lui. J'étais forcé de ménager et de combattre en même temps la faiblesse, la vanité et la versatilité du mayhoun ; les artifices du rayhoun, son impertinence et son ambition ; la ruse et la malignité du shabunder ; la vénalité et les faux-fuyans de l'interprète.

Mon refus formel de reprendre la monnaie que j'avais apportée avec moi de Calcutta avait fait ouvrir les yeux au gouvernement, et on ne me parla plus de manquer aussi grossièrement au gouverneur général ; au contraire, on se prépara à me payer ce qui me revenait en échange de cette fourniture ; mais cette af-

Digitized by Google

faire qui pouvait se terminer très-promptement ne se passa pas sans nouvelles difficultés.

Ce fut le shabunder Jhansey que l'on chargea de m'apporter la première partie de la somme due. Il me stipula l'argent qu'il m'offrait, à cinq et à huit pour cent. Il se serait plus approché de la vérité en l'estimant à vingt-cinq et à quarante; mais voulant reconnaître jusqu'au bout la fourberie des officiers du gouvernement birman, je résolus d'attendre la fin du paiement pour éclater. Je fis venir un poisah, et il reconnut aussitôt, après quelques épreuves, que cet argent donné pour du cinq pour cent, n'aurait dû être compté que pour du quinze pour cent. Comparé à de l'argent pur, il perdait presque vingt-cinq pour cent. L'espèce, que dans le pays ils nommaient huit et demi pour cent, perdait vingt-six et demi, comparée à de l'argent pur. D'après le rapport de cet homme, je refusai d'entrer en arrangement.

La femme du mayhoun avait prié M. Rowland de me demander pour elle des muscades. Je lui en envoyai, et je profitai de l'occasion pour lui faire passer une copie du message que j'avais précédemment adressé à son mari, dans la crainte qu'on ne le lui eût pas fidèlement remis. M. Rowland revint fort tard, et

Digitized by Google

me dit que le mayhoun était absent lorsqu'il s'était présenté chez lui, mais que sa femme avait pris copie de la traduction de ma lettre, en promettant que son mari la verrait aussitôt qu'il serait rentré. Elle gronda ensuite M. Rowland de ce qu'il ne la venait point voir plus souvent, lui fit les plus grandes protestations d'attachement, et l'effraya presque par l'excès de ses attentions. Le shabunder, qui s'était avisé de venir pendant la traduction du message, ou plutôt pendant ce tête-à-tête, fut prié de se retirer. La femme du mayhoun lui dit qu'elle était en affaires avec M. Rowland, et qu'elle ne permettait pas même à ses domestiques d'être présens. Elle passait pour avoir des talens supérieurs, et pour être extrêmement utile à son mari dans la conduite des affaires du gouvernement.

Pendant ce temps, Moncourtuse s'était rendu chez le mayhoun, et de là, chez l'engée Teckien, où on lui avait répondu que Son Excellence était allée; là, il avait appris de l'enga Whoun, que le rayhoun était déjà venu annoncer que je ne voulais pas partir pour Rangoun; mais que, sur cette observation, le prince avait fait observer que personne ne pouvait m'y contraindre, sans ordres de Sa

Digitized by Google

Majesté. L'enga Whoun m'envoya deux melons d'eau, et chargea Moncourtuse de mille complimens pour moi, l'engageant à m'assurer qu'il était disposé à faire en ma faveur tout ce qui pourrait dépendre de lui.

Après beaucoup d'indécisions, de remises, d'intrigues pour me faire quitter la capitale, le shabunder Jhansey partit seul pour Rangoun, après avoir terminé toutes nos affaires. J'appris aussi en même temps que le mayhoun avait envoyé son bagage à bord de son yacht, et était sur son départ. Ce qui me le prouva encore mieux, c'est que ses gens vinrent solder le compte de la monnaie, compte pour lequel ils disputèrent jusqu'au soir avec mon poizah. N'ayant aucun motif pour me séparer froidement de lui, j'envoyai de nouveau M. Rowland pour savoir quand il voudrait me voir. En voyant entrer mon interprète, sa femme dit en riant : « M. Rowland, j'ai » fait ce que je devais, et vous pouvez mainte- » nant terminer par vous-même vos affaires. » Le mayhoun reprit qu'il était convaincu de mon amitié, et que l'intérêt qu'il me portait, avait seul dirigé sa conduite. Il répéta qu'après son départ, il était certain que j'aurais à essuyer beaucoup de désagrémens, sans rem-

Digitized by Google

porter le moindre avantage. Il ajouta qu'il s'embarquerait le lendemain de bonne heure, et qu'il serait charmé de me recevoir à bord de son yacht. En effet, aussitôt qu'il fut embarqué avec sa famille, il m'en fit prévenir, et, pour ne point le faire attendre, je me rendis aussitôt auprès de lui avec ma suite. Je le trouvai seul, et nous profitâmes de cette circonstance pour causer long-temps de nos affaires. Je lui démontrai la nécessité et la convenance de ma conduite; je lui parlai des différens arrangemens que je désirais régler avec lui, et surtout lorsqu'une nouvelle entrevue aurait rétabli entre nous une harmonie réciproquement durable. Nous convînmes alors d'une marche à suivre pour l'avenir.

Son beau-frère, qui occupait une place de confiance dans la maison de l'engée Teckien, étant survenu, il lui recommanda mes intérêts de la manière la plus pressante. Le mayhoun était doublement lié à son beau-frère, car celui-ci avait aussi épousé la sœur du mayhoun. Je le priai de me donner une lettre d'introduction auprès du prince; il me répondit que cela n'était pas nécessaire; qu'il avait fait tout ce qu'il fallait pour moi en me recommandant dans les termes les plus forts à tous ses amis;

Digitized by Google

qu'il avait prévu tout le mal qu'on tenterait de me faire, et qu'il en souffrirait autant que moi-même, puisque (c'est l'expression dont il se servit) nous ne formions qu'une seule âme partagée en deux corps.

Il ordonna au mewjerry de rester auprès de moi, et d'obéir à tout ce que je lui commanderais. Il donna les mêmes ordres à Moncourtuse et à un autre interprète de l'empereur. Avant de nous séparer, je fis présent à sa femme d'un écritoire en bois de sandal, et à sa fille d'un collier de perles dont elle parut charmée. En nous quittant, nous nous donnâmes la main, nous nous promîmes de nous écrire, et au moment où j'ouvrais la porte pour sortir, il me rappela pour me dire qu'il espérait que je me souviendrais de lui. Je lui répondis que mon cœur était trop touché, pour que je pusse bien lui exprimer tout ce que je sentais en ce moment, et qu'il devait compter sur la sincérité de mon attachement pour lui. Sa femme parut aussi fort affectée de notre séparation : elle me dit que j'avais tort de ne point venir avec eux, que j'allais me trouver seul, sans amis et que Dieu seul savait ce qui pouvait m'arriver.

Je quittai ces braves gens avec regret. Ils paraissaient trouver le bonheur en eux-mêmes,

Digitized by Google

et tous ceux qui les connaissaient leur portaient intérêt et les estimaient. La dernière entrevue que j'eus avec eux, me donna la douce certitude d'être compté au nombre de leurs amis; mais elle rendit aussi plus pénible notre séparation. Loin de ma patrie, loin des miens, jeté sur une terre étrangère, j'avais senti le prix d'une amitié partagée, et la solitude qui m'attendait, m'en rendait encore la privation moins supportable. Heureusement, l'agitation dans laquelle je me trouvai après leur départ vint m'étourdir pour quelques instans; les visites se succédèrent aussi. Ce furent d'abord les maîtres des embarcations qui m'avaient amené à Amarapoorah; ils s'en retournaient chargés à Rangoun, et ils crurent, avant leur départ, devoir me faire leurs adieux. Le chekey qui m'avait accompagné les suivit de près; il avait l'intention de m'emprunter cinq cents tacals, mais je ne jugeai pas à propos de l'obliger de cette manière, afin de ne pas perdre son amitié. Je lui avais déjà fait d'ailleurs un présent proportionné au service qu'il m'avait rendu. Enfin, je préparai des lettres pour Calcutta; ces distractions, aussi-bien qu'une visite du beau-frère du mayhoun, arrivèrent fort à propos.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Politesse de l'enga Whoun. — Offres de service du fils du mhée whoungée. — Singulière demande du rayhoun. — Son départ. — Il ne voit pas le capitaine Cox. — Nouvelles démarches pour obtenir l'audience du prince. — Retards. — Punition infligée aux domestiques du capitaine. — Le vol est puni de mort chez les Birmans. — Goût des ouvriers pour la chair de cheval. — Le peuple ne mange que des animaux morts de maladie. — Résultats funestes de cette coutume. — Mendians birmans. — Bienfaisance du capitaine Cox. — Arrivée d'un messager de l'empereur. — Nouvelles de la cour.

Le départ du mayhoun ne me força pas seulement à me créer des distractions, il me fallut aussi chercher de nouveaux appuis, de nouvelles connaissances; il fallut donc encore faire des démarches. J'envoyai M. Rowland porter à l'enga Whoun un flacon d'eau de rose, pour le remercier de ses honnêtetés. Il ne me laissa pas attendre sa réponse, qu'il accompagna d'un présent de noix de cocos. Le fils du mhée whoungée, en me faisant savoir de son côté que son père n'avait point écrit, me fit prévenir qu'il se trouverait heureux de me ren-

Digitized by Google

dre quelque service, et qu'il viendrait me voir aussitôt que j'aurais été chez l'engée Teckien, dans la crainte que le prince ne se trouvât offensé de son empressement, s'il se rendait chez moi avant que je lui eusse fait ma visite. Sa femme m'envoya en même temps une boîte en laque remplie de bétel, en échange de laquelle je lui fis porter un autre présent. Cette attention lui fit plaisir.

Le rayhoun, dont je n'avais point de nouvelles depuis quelque temps, me fit dire indirectement, par Moncourtuse, qu'il espérait que je voudrais bien lui faire un présent avant son départ. Je lui répondis qu'il serait plus convenable qu'il vînt me voir, et que je serais en droit de prendre une idée défavorable de sa conduite s'il quittait Amarapoorah sans se présenter chez moi. Malgré cette invitation, je n'entendais plus parler de lui, lorsqu'un matin, à mon grand étonnement, on m'apporta un nouveau message de sa part. Il me faisait savoir qu'il descendait la rivière, et me demandait mes ordres. Ma nouvelle réponse fut que je n'avais rien de particulier à lui demander; que j'étais fâché qu'il partît sans venir me voir, puisqu'il avait dû s'apercevoir à ma manière d'agir que j'avais de l'estime pour lui. Son mes-

Digitized by Google

sager donna pour singulière excuse qu'il craignait que je le retinsse prisonnier. La vérité était que, sachant que toutes ses manœuvres m'étaient connues, il avait honte de paraître en ma présence.

Je tenais beaucoup à obtenir ma présentation, et chez le prince, et chez ses ministres. J'envoyai d'abord M. Burnet chez le chef de ces derniers, pour savoir quand il lui serait agréable de me recevoir et de venir chez moi; mais cette première fois il n'était pas encore sorti du louto. M. Burnet se rendit aussi, avec mes interprètes, chez l'enga Whoun, afin de lui demander si le prince était disposé à me favoriser d'une audience; et, dans le cas où il l'accorderait, à lui insinuer de quelle manière je m'attendais à être reçu, et ensuite que, si j'allais lui présenter mes hommages, il s'engagerait à me rendre ma visite. L'enga Whoun dit que ma présence serait fort agréable, pourvu que je consentisse à me déchausser au bas du perron du palais, l'usage étant à cet égard que les premiers personnages de l'empire retirassent leurs chaussures à la porte; que d'ailleurs, avant de m'envoyer une réponse définitive, il consulterait le prince. Il ajouta qu'il pensait que je pourrais me présenter avec l'appareil

Digitized by Google

qui convenait à mon rang, et que je devais compter sur des égards réciproques. Dans une seconde entrevue, où M. Burnet venait s'informer si le cérémonial était réglé, il remit la réponse au lendemain. Le lendemain, il ne put encore donner aucune solution satisfaisante; il fallut donc prendre patience, malgré toutes les occasions qui se présentaient de la perdre. Une autre fois, il m'envoya un message pour s'excuser du retard qu'éprouvait l'audience, m'assurer de son amitié, du désir qu'il avait de me servir, et me demanda un délai de deux jours. Ce délai expiré, j'envoyai Moncourtuse au louto, afin d'être instruit des motifs qui arrêtaient cette entrevue. On répondit très-poliment que c'était le désir que l'on avait de la remettre à un jour heureux, et qu'il ne tarderait pas sans doute à en arriver un. Il alla ensuite chez le pakaam whoungée, qui donna pour excuse de l'oubli dans lequel il semblait me laisser, qu'il était privé d'instructions de la part de l'empereur et du whoungée, et qu'on ne pouvait rien faire sans, au préalable, recevoir des ordres. L'enga Whoun fit faire de nouvelles observations toutes semblables à celles-ci.

A toutes ces contrariétés, qui venaient du

Digitized by Google

dehors, s'en joignaient d'aussi grandes qui prenaient naissance dans mon intérieur même. J'étais forcé de faire respecter mes droits avec la plus grande fermeté, et d'un autre côté d'empêcher qu'aucun des miens causât le moindre dommage aux habitans. Cette double occupation me tenait continuellement en haleine.

Je fis donner trente-six coups d'étrivières à un cipaye de ma garde qui avait battu une femme birmane et insulté le naik. Quelques jours après, un de mes domestiques s'étant aperçu qu'un marchand birman se servait de faux poids, je fis saisir cet homme; mais sur les pressantes sollicitations qui me furent adressées, je le fis relâcher, après lui avoir fait prêter serment qu'il ne recommencerait plus. Le vol, chez les Birmans, entraîne toujours la peine de mort. Une seconde fois, on en saisit un autre, mais comme il fut impossible de constater la fraude, je ne pus le faire punir.

Les forgerons et les autres ouvriers en métaux de ce pays recherchent la chair de cheval. Ils la trouvent puissamment nutritive, et très-propre à réparer leurs forces, épuisées par leurs pénibles travaux. Un des chevaux que m'avait donnés le mhée whoungée, étant mort, je fus à même de faire cette observa-

Digitized by Google

tion ; car ils me le demandèrent avec empressement. Le dogme de la métempsychose, qu'ils suivent, ne leur permettant pas de tuer les animaux pour les manger, ils ne les font servir à leur nourriture que lorsqu'ils meurent de maladie. Ils ont ce principe de commun avec les Chinois.

C'est à cet usage qu'ils font de la chair d'animaux morts de maladie, que je crois devoir attribuer les fréquens ulcères qui se développent sur le corps de beaucoup de naturels, et qui, s'ils ne causent pas leur mort, les rendent inutiles et repoussans à la vue. Les mendians du pays, qui errent ça et là par bandes, sont particulièrement sujets à cette affliction. Ces malheureux, que l'on voit suivre avec assiduité les fêtes des principales pagodes, vivent des abondantes aumônes que répandent les fidèles. En remontant la rivière, pour me rendre à Mheghoun, je rencontrai trois flotilles de petits bateaux appartenant à ces pèlerins ; ils se rendaient vers le sud avec leurs familles. Excepté ces malheureux, qui semblent privilégiés et que l'on tolère, il est rare de rencontrer un mendiant chez les Birmans. Ils sont entretenus dans des chaumières appartenant aux poonghées. Tous les matins, ces prêtres font

Digitized by Google

des tournées dans la ville près de laquelle ils habitent, ou dans laquelle leurs kioums sont construits, afin de recueillir ce qu'on veut bien leur donner pour la nourriture de ces malheureux. Ce sont ordinairement des légumes, des fruits, du riz bouilli.

Dans l'intention de gagner entièrement la bienveillance générale, je fis dire à l'engée Teckien que je serais charmé que l'on voulût bien remettre, de ma part, quelques aumônes aux poonghées. L'enga Whoun, que j'avais envoyé consulter pour savoir si ma conduite serait agréable à l'empereur, répondit qu'il en parlerait au prince, mais qu'il était certain d'avance que ma proposition serait accueillie avec beaucoup de satisfaction. L'engée Teckien me fit dire en effet à son tour, de la manière la plus polie, que Sa Majesté ne pourrait qu'approuver mes charitables intentions. Sur cette assurance, je fis d'abord servir du riz et du plantain à cent cinquante mendians; une autrefois, à cent vingt-un, pour une fête que je donnai à l'occasion de la nouvelle lune.

J'avais eu raison de croire que le mayhoun avait eu seul, d'après les conseils de ses affidés, l'idée de me faire quitter Amarapoorah; qu'il avait agi contre les désirs de l'empereur

Digitized by Google

dans cette circonstance, et que moi-même j'aurais eu tort de céder à ses importunités; car au moment où j'y pensais le moins, arriva une embarcation de guerre, avec un messager de l'empereur. Ce messager était porteur d'un ordre qui prescrivait au mayhoun de Hunzawaddy, de partir sans moi; et, pour ce qui me regardait, on lui avait commandé de me ramener à Amarapoorah, dans le cas où je me serais embarqué aussi pour Rangoun. Il était même chargé de descendre la rivière jusqu'à ce qu'il m'eût atteint.

Cet homme m'apprit qu'il avait mis deux jours pour venir de l'endroit où il avait laissé la cour, à Amarapoorah; que l'empereur avait fait abattre une quantité immense de bois destinés à cuire les briques nécessaires à la construction de la pagode de Mheghoun, et qu'il avait mis de côté trois arbres d'une hauteur extraordinaire, avec lesquels il prétendait faire des fusées telles qu'on n'en aurait jamais vu de semblables dans tout l'empire: elles devaient contenir chacune trois mille wiss de poudre.

Je fis un présent à ce messager, qui repartit aussitôt, très-satisfait d'avoir rempli aussi facilement sa mission, pour annoncer à l'empereur qu'il m'avait trouvé, mais sans préve-

Digitized by Google

nir aucunement le gouvernement d'Amarapoorah de l'objet de son voyage. Je crus faire une chose agréable à l'engée Teckien en l'instruisant de ce qui venait de se passer; et en effet, le prince me fit répondre qu'il était flatté de ma communication, et qu'il la considérait comme une preuve d'amitié.

Le même messager revint quelques jours après dans un yacht doré, chargé d'une lettre de l'empereur, dans laquelle Sa Majesté m'annonçait qu'elle serait bientôt à Amarapoorah; qu'elle avait le projet de descendre avec moi jusqu'à Hunzawaddy, et de m'y établir sur le même pied que le mayhoun.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Fête de l'eau chez les Birmans. — Défense de l'empereur. — Désappointement des femmes. — Description de la fête. — Jeu des échecs chez les Birmans. — Tentatives commerciales du capitaine. — Résultat de sa conversation avec le marchand de la cour. — Mines d'argent. — Carrière de pierres à chaux. — Goût de l'empereur et des courtisans pour l'étude de l'alchimie. — Chef des bramines de l'empereur. — Royaume de Meckley. — Affaire des réfugiés d'Arakan. — Départ de Moncourtuse pour la cour. — Son prompt retour. — Nouvelles qu'il apporte. — Empressement du mhée whoungée de l'empereur pour savoir des nouvelles de la santé du capitaine. — Détails sur l'expédition de Wezaddy. — Mécontentement du résident. — Récit d'un messager birman qui s'était rendu à Calcutta. — Description du pays d'Oude, de Lahore, de Lucknow, de Balazore. — Incrédulité de l'empereur. — Chemin d'Amarapoorah à Calcutta.

Une des fêtes les plus célèbres de cet empire est celle de l'eau, qui commence toujours au mois d'avril, l'après-midi du jour où le soleil entre dans le signe du Bélier. Des processions de prêtres, qui passèrent devant ma maison, me l'annoncèrent. Le lendemain, des groupes de femmes se rendirent réciproquement visite, et parcoururent les rues; une res-

Digitized by Google

A TROOPER

un Soldat.

Lith. de Demanne, rue d'Enghien, N°[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

pectable dame, avec sa famille, me fit même l'honneur d'entrer chez moi, et plusieurs autres l'imitèrent bientôt. Cependant elles paraissaient toutes fort mécontentes. L'empereur, poussé par je ne sais quel caprice, avait défendu de jeter de l'eau aux passans pendant la fête, ce qui était toléré auparavant. Le seul plaisir de ces pauvres femmes fut donc de se promener dans les rues, vêtues de leurs plus beaux habits, de visiter leurs amis, et d'aller prier dans les pagodes[1].

[1] Cette fête de l'eau a lieu le 12 avril, dernier jour de l'année birmane; elle doit son origine à quelque croyance religieuse. Les femmes ont coutume ce jour-là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ne manquent pas de leur rendre la pareille. Ils prétendent par ce moyen laver toutes les souillures de l'année qui vient de s'écouler, et se mettre en état de commencer la nouvelle avec la plus grande pureté.

Le dernier jour de l'année est vivement attendu par les jeunes filles et les jeunes gens, qui se livrent à la joie et à toutes les folies qu'ils peuvent imaginer. Malheur à l'imprudent qui marche sans précaution dans une rue, un déluge d'eau tombe sur sa tête. Les pots, les cuillers, tout est mis en réquisition pour soutenir cette guerre amusante. Couvertes d'un costume léger, cachées derrière leur veranda, on voit les jeunes filles

Digitized by Google

Pendant cette fête, qui fut assez triste, je reçus des visites, et pour m'occuper, je cou-

guetter le passage des étrangers et des jeunes garçons de leur connaissance pour les inonder. Les représailles sont permises, autorisées même. Cette guerre se fait au milieu des éclats de rire; le plus grand danger qu'on y peut courir, est d'avoir son vêtement mouillé, et c'est le fleuve le plus voisin, qui fournit aux combattans les munitions nécessaires pour disputer la victoire.

Le major Symes's fut plus heureux que le capitaine Cox. Lorsqu'en partant de Rangoun il se rendit à la cour du vice-roi de Pégu, l'empereur n'avait pas eu l'idée d'empêcher ses sujets de se réjouir comme ils l'avaient fait la précédente année. On l'invita à se rendre au palais de Son Excellence, pour prendre sa part de la fête, et il n'eut garde de désobliger ses hôtes en refusant cette invitation. En entrant chez le vice-roi, on lui présenta, ainsi qu'aux personnes de sa suite, des bouteilles d'eau de rose, dont ils versèrent quelques gouttes dans la main de Son Excellence, qui les jeta ensuite sur sa veste. La femme du vice-roi étant entrée dans la salle de réception, annonça qu'elle ne voulait pas jeter de l'eau elle-même, mais sa fille aînée, jolie enfant qui était portée par une servante, la suppléa. Elle tenait dans ses mains une coupe d'or qui contenait de l'eau de rose et du bois de sandal. Elle en versa d'abord un peu sur son père, et ensuite sur chacun des Anglais qui se trouvaient dans l'appartement. Cette aspersion fut, pour ainsi dire, le signal de l'attaque. A peine la jeune enfant eut-elle été

Digitized by Google

rus les marchands et voulus apprendre à jouer aux échecs à la manière des Birmans. La forme et la valeur des pièces de leur jeu, étaient

emmenée, qu'une vingtaine de jolies femmes se précipitèrent dans la salle, et inondèrent sans pitié le capitaine, sa suite et le mayhoun. Celui-ci abandonna bientôt le champ de bataille; mais un des Anglais s'étant emparé d'un vase de porcelaine rempli d'eau, le combat fut soutenu quelque temps avec avantage. Les assaillantes paraissaient fort satisfaites du désordre dans lequel elles avaient mis l'ambassadeur, qui, bien fatigué, bien trempé, se retira avec ses compatriotes pour changer de costume. En revenant à la demeure qui leur avait été désignée pour tout le temps de leur séjour, beaucoup de femmes et de jeunes filles montrèrent le désir d'en agir avec eux comme l'avaient fait les dames du palais, mais voyant qu'on ne les provoquait pas, elles n'osèrent commencer l'attaque. Elles se vengèrent de cette retenue, sur Baba Shen qui, avec plusieurs autres Birmans, accompagnait le capitaine Symes's. Elles l'inondèrent sans cérémonie.

Tous les voyageurs qui ont parlé de cette fête s'accordent à dire que tout s'y passe avec autant de gaîté que de décence. Il est défendu de se servir d'eau malpropre. Un homme n'a pas le droit de toucher une femme, mais il peut lui jeter autant d'eau qu'il lui plaît, si elle l'a attaqué. Lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas qu'on lui jette de l'eau, c'est avouer qu'elle est enceinte, et alors on la laisse passer tranquillement.

688699 A

Digitized by Google

à peu près les mêmes que chez nous : c'était plutôt dans la manière de les placer que la méthode des Birmans différait de la nôtre [1].

Les marchands, auxquels j'avais envie d'acheter des saphirs et des rubis, me les faisaient des prix exorbitans, quoiqu'ils fussent d'une médiocre qualité. On m'offrit aussi des

[1] L'échiquier birman contient soixante-quatre cases. Le nombre des pièces est de seize de chaque côté; mais elles diffèrent essentiellement par les noms de celles de l'échiquier européen, aussi-bien que par leur force et la manière dont on les place. Le roi et son ministre (les Orientaux ne montrent jamais de reine), sont montés sur des éléphans; ceux-ci sont défendus par deux tours, ou *yettai;* deux cavaliers *mené;* deux officiers à pied, l'un appelé *mine*, l'autre *chekey;* et huit *maundelay*, ou fantassins. Les forces de chaque parti sont rangées sur trois lignes, ce qui fait qu'il reste huit carrés vides. Aucun des pions n'est aussi fort que notre reine. Le jeu ainsi restreint est plus compliqué et plus difficile.

Il existe dans les *Recherches asiatiques* un mémoire fort curieux d'un membre de la Société de Calcutta, sur le jeu des échecs. Les Birmans assurent qu'il est fort ancien, et que leurs livres sacrés l'autorisent de même qu'ils défendent tous les jeux de hasard. Ce témoignage confirmerait l'opinion de quelques auteurs qui disent que le jeu des échecs fut inventé dans l'Inde, et qu'il n'est pas, comme on le croit universellement, d'origine persane. Les Birmans l'appellent *chedrin*.

Digitized by Google

chevaux, de véritables bidets, dont on n'avait pas honte de demander douze et treize cents roupies. Ce fut, je me le rappelle bien, le prix que l'on fixa pour un cheval hongre ordinaire, qui n'avait pas plus de douze mains de taille. Il en était d'ailleurs à peu près de même pour tout ce dont j'avais besoin. Ces gens-là me supposaient beaucoup d'argent et peu d'intelligence. Le seul profit que j'aie tiré de mes tentatives commerciales, c'est la connaissance de l'un des marchands de rubis de l'empereur. Il me donna de précieux renseignemens sur le commerce du coton que l'on faisait avec la Chine, sur l'exploitation de plusieurs mines, et sur quelques particularités intérieures. Il m'apprit que pendant que l'empereur faisait sa tournée, un Chinois avait découvert une mine d'argent un peu au-dessus de Mheghoun; et dans un terrain peu éloigné, une carrière de pierres à chaux, dont on me procura quelques échantillons. La matière brute que l'on retirait de la première de ces mines renfermait, disait-il, quarante pour cent d'argent pur; mais je n'ai pu savoir ce que l'on en obtenait pour l'exploitation.

Il revint une autre fois me demander que je lui enseignasse les secrets de l'alchymie.

Digitized by Google

Cette science chimérique était la manie de toute la famille de l'empereur. Ils croyaient aux propriétés merveilleuses de certains élixirs, soit pour leurs actions sur quelques métaux, soit pour leurs effets, comme médicamens. Je lui donnai des échantillons de sels métalliques, tout en cherchant à le détourner des espérances illusoires qu'il entretenait.

Je vis le chef des bramines de l'empereur, et de plusieurs autres bramines d'un ordre inférieur, qui ont beaucoup de rapport avec ceux du Bengale. Ce chef, qui disait être âgé de soixante-cinq ans, était vigoureux, bien portant, et avait presque six pieds de haut. Je m'aperçus qu'il avait des prétentions à la divination et à la chiromancie; mais, malgré ce travers, il était instruit. Je lui montrai des écrits du Bengale, qu'il lut avec facilité. Il connaissait un peu le sanscrit, parlait un indou très-pur, et s'excusait de son peu de savoir sur la fatalité qui semblait l'avoir poursuivi depuis son enfance. Il avait été fait prisonnier fort jeune et amené chez les Birmans, où il se trouvait depuis quarante années. J'appris de lui que le royaume de Meckley [1], si populeux, si fertile

[1] La phrase du capitaine Cox ferait croire qu'il con-

Digitized by Google

autrefois, avait été ravagé par les Birmans, qui jamais cependant n'ont pu le soumettre, parce qu'au premier signal des hostilités, les habitans se réfugiaient dans les retraites et les endroits inexpugnables que leur offrait le pays, lorsqu'il ne leur était pas possible de faire une défense régulière.

L'affaire des réfugiés d'Arakan, dont j'ai déjà eu occasion d'entretenir mes lecteurs, se poursuivait avec vigueur; Moncourtuse reçut l'ordre de se rendre à la cour, pour y traduire des lettres arrivées de cette vice-royauté. Pendant qu'il se faisait expédier les dépêches du louto, j'écrivais une lettre au mhée whoungée,

naissait ce pays ou qu'il a eu à sa disposition quelque description historique et détaillée dont il n'a malheureusement pas parlé; je n'ai point eu le même bonheur que lui. La plupart des ouvrages que j'ai consultés, donnaient tout au plus son nom, et leurs auteurs différaient même encore sur ce point comme sur une foule d'autres.

Cette différence de nom a pu induire quelques personnes en erreur, car parmi les géographes modernes, plusieurs ne le désignent pas, d'autres lui donnent des limites, un territoire imaginaires. Le major Rennel, dans l'atlas qui accompagne son ouvrage, ne cite même pas son nom, et plus sage, plus conscientieux que beaucoup de ses confrères, il a pris le parti de laisser en blanc toute la partie de l'Asie que l'on désigne sous ce nom.

Digitized by Google

et je l'en chargeai. Six jours après son départ d'Amarapoorah, il revint, et m'annonça que les lettres du gouverneur général de la compagnie des Indes au mayhoun, qu'il avait traduites, contenaient en substance, qu'il m'avait envoyé à Amarapoorah en qualité d'agent du gouvernement du Bengale, et que c'était à moi que l'on devait s'adresser pour tout ce qui regardait les deux nations; qu'en conséquence, l'empereur avait ordonné au mhée whoungée de se rendre au louto de la régence, afin que l'on eût à statuer sur ce qu'il y avait à faire auprès de moi, au sujet des habitans d'Arakan, réfugiés sur le territoire de la compagnie.

Moncourtuse me montra, en même temps, un ordre relatif à cette affaire; ordre dont il était seulement porteur, et dont il me donna copie. Il me dit ensuite qu'après avoir traduit les lettres que j'avais adressées au mhée whoungée, celui-ci avait paru très-satisfait de la résistance que j'avais opposée aux importunités des membres du gouvernement de Rangoun; qu'il les avait blâmés hautement de cette conduite, et avait eu quelques instans l'intention de faire revenir le rayhoun, qui, dans cette circonstance, fut sur le point de perdre sa place; qu'enfin, il avait demandé si

Digitized by Google

son fils était venu me voir, et qu'ayant appris que non, il avait chargé Moncourtuse de lui dire, aussitôt son arrivée à Amarapoorah, de ne point différer d'un jour.

L'empereur demanda pareillement si j'étais remis de la maladie que j'avais essuyée à Mhéghoun, et la nouvelle de mon rétablissement parut le satisfaire. Il exprima aussi son contentement de l'accueil que l'on avait fait à Calcutta à son messager, qui était secrétaire du mayhoun d'Arakan. Moncourtuse pensait que son retour était incertain, et que la baisse des eaux du fleuve était en partie cause de ce retard. Je ne me fiai pas plus à ce rapport, qu'aux nouvelles que m'avaient données le mayhoun et le fils du mhée whoungée, quelque temps auparavant. Les mouvemens de Sa Majesté étaient imprévus, et sa principale politique consistait à ne jamais annoncer d'avance ce qu'elle avait à faire, et à tenir par là les agens de la couronne exacts à remplir leurs devoirs.

J'appris pareillement que l'armée d'expédition n'étant plus qu'à douze marches du pays de Wezaddy, avait été arrêtée à cette distance, par des messagers qui apportaient des lettres au camp, pour inviter l'empereur à faire halte, attendu qu'une princesse, qui lui était desti-

Digitized by Google

née, ne devait pas tarder à arriver avec sa suite. En se retirant, Moncourtuse ajouta qu'il allait remettre les lettres dont il était porteur au packaam whoungée, et me demanda si je n'avais pas à le charger de quelque message. Je lui dis d'informer indirectement le mhée whoungée et l'enga Whoun, que je ne recevrais aucune communication officielle avant d'avoir été reçu, reconnu et traité comme l'agent du gouvernement du Bengale.

En effet, j'étais depuis trente-six jours à Amarapoorah, j'avais pu parcourir le pays sans qu'on s'occupât de moi, sans qu'on se dérangeât. Aucune personne de marque n'était venue me voir. J'avais été forcé de m'occuper moi-même, et sans l'aide d'aucune autorité, d'aucun habitant du pays, des apprivisionnemens de ma maison. J'avais même été dans la nécessité d'ordonner au mewjerry de me faire préparer un bateau pour aller à Rangoun demander les choses dont j'avais le plus besoin. Il me fallut un sauf-conduit pour ce bateau, et, pour l'obtenir, j'envoyai un présent au packaam whoungée, qui le reçut avec beaucoup de considération, et exprima son chagrin de ne m'avoir pas encore vu.

Malgré cette politesse, je crus qu'il était con-

Digitized by Google

venable de rappeler dans cette circonstance au gouvernement que j'étais à Amarapoorah, et qu'on me devait quelques attentions. J'avais prévu, en arrivant dans ce pays, les peines que pourraient me susciter les autorités locales, et je savais déjà par expérience qu'avec de la patience et de la persévérance, je finirais par en venir où je voulais. Ce qui augmentait encore plus ma confiance et ma fermeté, c'est que j'avais la certitude que la conduite de tous ces personnages n'avait pas la sanction de l'empereur.

Le messager d'Arakan vint me voir et m'amusa beaucoup par le récit de son voyage. Il était aussi reconnaissant des bons traitemens qu'il avait reçus, qu'émerveillé de tout ce qu'il avait vu. Parti d'Arakan dans un bateau du pays, il mit, à cause des basses eaux, vingt jours pour se rendre à Islamabad; les autorités de cette ville le reçurent avec beaucoup d'hospitalité, et lui fournirent deux éléphans et une escorte pour se rendre à Calcutta. D'Islamabad, il gagna Lackipore et Sunderbunds[1]; passa

[1] Le major Rennel, sur sa carte de l'Indostan, écrit *Luckipore*. Dans sa table des noms des villes de l'Inde il donne aussi celui de *Sunderbunds*; mais il n'indique

Digitized by Google

le lac Salt-Water, aborda à Baligant[1], et de là gagna Calcutta en quinze jours. Le gouverneur général avait loué pour lui une maison proche Bankshall, à raison de deux cent cinquante roupies par mois, lui avait assigné trois cents roupies par mois pour ses dépenses; et peu après son arrivée, lui avait accordé une audience et fait le meilleur accueil.

Lorsqu'il se rendit de chez lui au palais du gouvernement pour cette audience, il fut accompagné des gens de sa suite, qui tous avaient des armes. Avant d'entrer dans les appartemens, ils se mirent à discuter entre eux pour savoir s'ils les déposeraient à la porte, suivant l'usage de leur pays. A leur grand étonnement, un officier vint mettre fin à cette indécision, et leur dire qu'ils pouvaient entrer tels qu'ils étaient. Il avait manifesté le désir de voir le fort; le gouverneur général l'envoya chercher en palanquin, et lui fit voir, non seulement le

pas sa position sur sa carte. Aucun géographe français ne parle de ces deux villes.

[1] Les géographes français ne parlent que de *Balegan*, petite ville de l'Indostan dans la province de Dowlatabad, à 36 milles N.-E. de Nander, 40 lieues E. S. d'Aurengabad.

Digitized by Google

fort, mais les arsenaux ; on le fit assister aussi à l'exercice des troupes : ce spectacle l'étonna et le ravit. Le nombre des vaisseaux, les maisons des Européens, les grandes routes, les chevaux, les équipages, tout était un sujet d'admiration pour lui. Il trouva que les femmes étaient des anges, et qu'elles surpassaient en beauté tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Calcutta enfin méritait selon lui le surnom de paradis.

Il était encore dans cette ville lorsque le gouverneur général reçut un message du Nabab d'Oude[1], dans lequel on donnait un ex-

[1] Cette province de l'Asie, dans l'Indostan, est à l'est du Gange, et au nord de la province d'Hell-abad. Elle confine au S.-E. avec le Behar dont elle est séparée d'un côté par la rivière Deo-Gagra, Gagera, ou Gogra suivant Rennel, et de l'autre par la Carumnassa. Le pays est plat, bien arrosé et cultivé. Vers le nord il est séparé du Napaul par une vaste chaîne de montagnes couvertes de forêts, et où l'on trouve beaucoup d'animaux sauvages. Plusieurs rajahs sont dans les vallées qu'elles renferment. Le souverain de cette province est allié des Anglais.

Oude, Ajudiah ou Avad sur le Gagera était la capitale de cette province, et passait pour être de la plus haute antiquité. Il n'y a plus que quelques maisons en bri-

Digitized by Google

trait d'une lettre de Zemaun-Shaw, qui annonçait la prise de Lahore[1], et en même temps la

ques, le siége de la province ayant été transporté à Faisabad ou Fysabad.

Fysabad, sur la Gogra, est situé à environ quatre-vingts milles à l'est de Lucknow, et cinq cent soixante de Calcutta. C'est une ville peu éloignée d'Oude, et qui fut long-temps la capitale du nabab de la province de ce nom. Elle ne cessa de l'être qu'à la fin du dernier siècle; on avait reconnu que sa situation était incommode même avant la conquête des Rohillas.

[1] Lahor, Panjab, Panje-ab, ou Pangab, est une des plus belles et des plus grandes provinces de l'Indostan, au S.-E. du Caboulistan, et au N.-O. du royaume de Delhi. Elle produit le meilleur sucre de toutes les Indes. On y fabrique des toiles peintes de toutes les espèces et des tapis magnifiques. Lahor est la capitale de cette province. C'était une place de grand commerce lorsque les Arméniens et les Indiens amenaient par terre à Alep les marchandises des Indes, et l'étape de l'indigo; car on le portait là d'Agra et de tous les lieux où on le fait. Les caravanes partaient de Lahor dans une certaine saison, et c'est par cette raison qu'on l'appelait anciennement l'indigo de Lahor; mais depuis que les nations de l'Europe sont venues aux Indes avec leurs vaisseaux, elles ont entièrement fait changer de route à ce trafic; car elles transportent ces marchandises par mer, avec beaucoup moins de frais que les autres marchands ne le pourraient faire par terre. Il ne reste plus à Lahor que

Digitized by Google

marche de ce chef vers l'orient, pour rétablir le mahométisme dans l'Inde. Cette même lettre finissait par une invitation au nabab d'Oude,

la mémoire de ce trafic dans quelques familles qui se sont enrichies par ce moyen.

Lahor, que l'on appelle encore Lahore, ou Lo-pore, sur le Ravée ou Rauvée, et non sur le Chenab, est de la plus haute antiquité; elle est à environ cent lieues N.-E, de Delhi: longitude 70° 30', latitude 31°. Cette ville a joui d'une célébrité égale à celle de Delhi. C'était la résidence du second Porus vaincu par Alexandre; c'est aujourd'hui la capitale du pays des Seicks, nouvelle puissance, dont le nom même, comme secte, était à peine connu avant la chute rapide de l'empire mogol pendant le siècle dernier. On donnait autrefois quatorze milles de long à cette ville. Toutes les plus belles routes y aboutissent comme à un centre.

Lahore fut la résidence des premiers Mahométans qui conquirent l'Indostan, avant qu'ils se fussent établis au centre de la contrée. Cette ville fut redevable de ses modernes embellissemens à Humaioon, père d'Acbar, qui y résida pendant une partie de son règne orageux. Thevenot dit qu'à cette époque elle avait, y compris ses faubourgs, trois lieues de longueur; et lorsqu'il la vit en 1665, la ville seule avait plus d'une lieue d'étendue. Jehanguire, fils d'Acbar, permit aux Portugais d'y construire une église dont il restait encore quelques ornemens lorsque Thevenot alla la visiter.

Le Rauvée (l'ancien Hidraotès), sur lequel Lahore

Digitized by Google

de prendre part à cette glorieuse entreprise. Ces nouvelles avaient engagé le gouverneur général à envoyer aux frontières un renfort de quinze mille hommes, et à se porter lui-même du côté de Lucknow[1] avec un autre renfort. L'envoyé m'apprit encore que le capitaine Symes's était parti pour l'Europe; que des navires français avaient fait quelques captures dans

est située, est une grande rivière, dont le cours est navigable, et communique avec l'Indus et toutes ses branches. On apporte de la glace des montagnes septentrionales à Lahore, où elle s'y vend toute l'année. La fameuse avenue d'arbres ombreux dont parlent tant les premiers voyageurs indiens, commence à Lahore et s'étend jusqu'à Agra, dans une longueur de près de cinq cents milles.

[1] Lucknow est aujourd'hui la capitale du pays d'Oude. Elle eut cette prérogative lorsqu'on en dépouilla Fizabad à cause des conquêtes des Rohillas. Cette ville, très-ancienne, était d'une médiocre étendue; mais elle a dû recevoir les accroissemens propres à en faire une résidence royale. Une petite rivière, nommée Goomty, passe sous Lucknow, et communique au Gange qui en est au moins à quarante-trois milles sud-ouest. Cette ville est distante de Calcutta de six cent cinquante milles par la route la plus courte, et de Delhi d'environ deux cent quatre-vingts milles. De Lucknow à l'embouchure du Gange, ce n'est qu'une vaste plaine.

Digitized by Google

la rade de Balasore[1]; qu'un médecin venait d'être attaché à ma mission, et que ce serait par lui que je recevrais mes lettres. Cet homme mettait tant de feu dans son récit, qu'après avoir entendu son rapport, l'empereur dit que tout ce qu'il apprenait était si extraordinaire qu'il ne pouvait y ajouter foi.

Avant de se retirer, il me parla de son départ pour Arakan. La route par terre de cette ville à Chainbainmew sur l'Erawaddy, était,

[1] Balassor, ou Balasore, les Portugais et les Hollandais prononcent Bellassor, est une ville des Indes dans le Bengale, au pays des Marattes-Berard, au fond d'une rade, à 8 lieues N.-E. de Cattack, 45 S.-O. de Calcutta. Elle est située sur une belle rivière à trois lieues de la mer, entre le cap ou Punto de Los Palmeres, à l'embouchure du Gange. Le commerce de cette ville est considérable. Les Français, les Anglais, les Hollandais y avaient anciennement chacun une loge; mais aujourd'hui les Anglais seuls y commercent. On y trouve les pilotes côtiers absolument nécessaires pour entrer dans le Gange, dont l'embouchure est embarrassée de plusieurs bancs de sable.

La rade y est admirable, à la faveur du cap de Palmeris, qui la tient à couvert des vents impétueux du sud. Dans un temps serein les Anglais qui sont à l'ancre dans cette rade, et les Hollandais qui se trouvent dans celle de Pipely, peuvent se voir mutuellement.

Digitized by Google

me dit-il, de sept journées. C'était le chemin le plus court. Il était praticable avec des chevaux, des éléphans, mais point avec des voitures. De Chainbainmew à Amarapoorah, il y avait huit journées. Enfin, dans la saison la plus favorable, il croyait fermement que le chemin d'Amarapoorah à Calcutta pouvait être fait en quarante-cinq jours.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Visite rendue au résident. — Refus de celui-ci de traiter avec les personnes que lui envoie le louto. — Motifs de ce refus. — Discussion du louto. — Rapport fait par les serédogées. — Aventure singulière. — Impudence et fourberie d'un Birman. — Plainte à l'enga Whoun. — Insulte faite à M. Rowland. — Nouvelles plaintes à l'enga Whoun. — Un des coupables est arrêté. — Restitution d'objets volés. — Fruits birmans. — Instruction de l'enga Whoun. — Il montre ses livres à M. Burnet. — Se propose d'en adresser au capitaine Cox. — Message envoyé au woundock. — Hésitation et réponse de ce dernier. — Détermination du capitaine. — Il se résout à envoyer MM. Burnet et Rowland à la cour. — Curiosité des ministres. — Demande d'un bateau. — Singulière manière de traiter les affaires. — Anecdote curieuse. — Difficultés pour obtenir le bateau. — Visite au packaam whoungée. — Portrait de ce vieillard. — Départ de messieurs Burnet et Rowland pour la cour.

Les nombreuses observations que je faisais sans cesse aux autorités, les messages que j'envoyais continuellement, furent sur le point d'amener une espèce de résultat. Un matin, sur les six heures, le serédogée en chef du louto, celui du palais, le zemutdar ou collecteur d'Arakan, l'envoyé que j'avais déjà reçu,

Digitized by Google

plusieurs officiers subalternes et une nombreuse suite, entrèrent chez moi. Mon déjeuner était servi; mais en apprenant qu'il m'arrivait nombreuse société, je le remis à l'issue de la visite.

Comme je me proposais de ne faire à tous ces personnages qu'un accueil réservé, quoique honnête, je fis mettre deux chaises à l'extrémité du tapis de la salle, pour les serédogées, de manière qu'ils se trouvèrent placés de front devant le siége que j'occupais à ma table. Quant au collecteur et à l'envoyé, je les laissai s'asseoir à droite et à gauche des serédogées. Derrière eux étaient les officiers inférieurs et leur suite. Les serédogées avaient le costume ordinaire des naturels et ne portaient même pas les signes distinctifs de leur rang. Après qu'ils eurent pris place dans la salle de réception, je fis exprès de me faire attendre quelques instans.

Ils commencèrent la conversation par s'informer, au nom du whoungée, de l'état de ma santé. Je répondis à ce compliment par un compliment semblable. Ils improvisèrent ensuite une longue apologie, dont le but était d'excuser les whoungées et les woundocks, de n'avoir point eu encore de relations avec

Digitized by Google

moi. Je leur fis dire, que, dans cette circonstance, ces messieurs s'étaient sans doute conformés à l'usage de leur pays, mais que cet usage ne m'en paraissait pas moins fort extraordinaire. Ils voulurent alors me lire un écrit que je soupçonnais contenir les ordres transmis au louto par Sa Majesté, mais je les interrompis en ordonnant à Moncourtuse de leur demander s'ils venaient chez moi dans l'intention de régler les conditions de mon entrevue avec le prince et les ministres de la régence. Ils avouèrent n'avoir d'autre mission que celle de me communiquer, d'après les ordres de l'empereur, un message du louto. Je leur fis observer que je ne pouvais traiter avec eux d'aucune affaire dans la position où je me trouvais; que, s'ils me considéraient comme représentant du gouvernement du Bengale, ils n'auraient pas dû me laisser seul, sans secours, sans renseignemens, opérer mon débarquement, mon emménagement, pourvoir à l'entretien de ma maison; qu'enfin, d'après leur conduite, je devais penser qu'ils ne me regardaient que comme un simple particulier, et que, comme tel alors, je n'avais point d'affaires à régler avec eux.

Ils cherchèrent à éloigner l'idée de toute es-

Digitized by Google

pèce d'offense, en m'opposant toujours la volonté de l'empereur. Je leur fis sentir qu'il était inconvenant de compromettre aussi légèrement le nom de leur maître dans une affaire qui regardait directement les membres de la régence. Ils m'assurèrent que ceux-ci ne pouvaient agir sans ordres de l'empereur. Je coupai court à cet entretien, et une conversation sans suite s'engagea entre le serédogée en chef et Moncourtuse. Ce dernier me dit que ses interlocuteurs ne pouvaient croire à mon refus de les écouter, et qu'ils désiraient entrer de nouveau en discussion. Pour la seconde fois, je refusai, alléguant qu'ils avaient méconnu mon caractère officiel. Voyant que je tenais ferme, et que je résistais à leur éloquence, ils se mirent à écrire ma réponse.

Ne voulant point cependant pousser les choses trop loin, je leur dis que, puisqu'ils avaient pris, devant moi, la défense des usages de leur pays, dont je croyais avoir à me plaindre, je voulais bien convenir qu'ils avaient sujet d'être contrariés de ce que plusieurs affaires, qui dépendaient de mon ministère, étaient en souffrance; mais que cet inconvénient venait de ce que jamais un résident ne pouvait agir, dans ses fonctions, sans avoir été reconnu par le gouvernement auprès duquel on l'envoyait.

Digitized by Google

Après une courte pause, ces messieurs manifestèrent l'intention de se retirer. Je me levai de ma chaise, et leur répétai que j'étais fâché qu'ils se fussent dérangés inutilement, mais que j'espérais que nos entrevues ne tarderaient pas à devenir plus satisfaisantes.

Le jour de cette visite, je portais l'uniforme anglais; c'était mon habitude lorsque j'avais affaire à des officiers publics. Je m'exprimai avec calme, d'un ton de voix modéré, sans parler de l'accueil fait à Calcutta à l'envoyé d'Arakan. Celui-ci était resté attentif et silencieux pendant le cours de la visite. Il put intérieurement comparer la conduite des deux gouvernemens.

Moncourtuse reconduisit ces messieurs jusqu'au louto, et m'apprit, à son retour, que ma détermination avait été le sujet d'une longue discussion. Quoique les membres de la cour m'exemptassent de tout blâme, et me trouvassent parfaitement dans la ligne de mes devoirs, ils ne cherchèrent pas à me faire changer de résolution, mais ils décidèrent qu'on m'enverrait une députation composée de personnages d'un rang plus élevé que ceux que j'avais reçus. Celle des serédogées fit un rapport assez favorable de ma conduite, et ce qui put me servir davantage, dans cette occasion, c'est

Digitized by Google

que le messager d'Arakan vanta hautement la réception hospitalière qu'on lui avait faite au Bengale.

Une aventure assez singulière qui m'arriva peu de temps après cette entrevue, me donna encore des soupçons sur la manière de voir et d'agir des autorités. Pendant que j'étais à Mheghoun, une espèce de métis birman, se disant au service du capitaine Blackwell, vint me demander du vin et des spiritueux pour son maître, qui était resté très-malade dans un endroit nommé, selon lui, Reoptolove. Je n'ajoutai pas beaucoup de foi au récit de cet homme, mais je lui accordai ce qu'il me demandait, parce qu'il pouvait avoir dit la vérité, et que je me serais reproché d'avoir laissé souffrir un officier anglais, pendant qu'il était en mon pouvoir de le secourir. Quel fut mon étonnement de rencontrer à Amarapoorah ce prétendu domestique du capitaine Blackwell, fort bien vêtu; ce qui me parut une preuve de sa fourberie. Je le fis appeler, questionner, et ses réponses confirmèrent mes soupçons. Il était aussi menteur qu'insolent.

J'envoyai aussitôt mon interprète et le mewjerry chez l'enga Whoun, qui reçut ma plainte avec empressement, et promit de me fai-

Digitized by Google

re avoir satisfaction complète. En chemin, M. Rowland fut encore insulté par des voleurs, qui paraissaient être complices de l'individu que je venais de faire questionner. L'imprudence et l'insolence de ces gens me donnaient beaucoup d'avantage, et je résolus d'en profiter. J'envoyai de nouveau M. Burnet et mon interprète à l'enga Whoun, pour lui exposer ce qui s'était passé, et lui dire que je regardais cette insulte comme la suite naturelle du manque d'attention que le gouvernement d'Amarapoorah avait eu pour moi. L'enga Whoun reçut M. Burnet avec beaucoup de politesse, et lui manifesta le chagrin que lui causaient ces plaintes. Il promit de faire punir les coupables, et pria M. Burnet d'attendre jusqu'à ce que l'on eût amené le premier délinquant, qu'il avait envoyé arrêter. En effet, après une heure et demie d'attente, une épée que cet homme avait dérobée, fut apportée.

Pendant que M. Burnet attendait, l'enga Whoun lui offrit des mangoes [1], et lui montra

[1] Je crois bien que le capitaine Cox veut parler ici des mangues, espèce de fruits, ayant quelque ressemblance avec les pommes. Maria Graham, dans son Voyage, dit, en parlant de Mazagong, sale village portugais de

Digitized by Google

une histoire d'Angleterre de Rapin, avec des notes sur les rois et les reines dont les traits étaient représentés sur des planches. Il fit même à ce sujet beaucoup de questions, et fut très-satisfait de voir les réponses de M. Burnet s'accorder avec les notes qui paraissaient être de sa main. Cet heureux essai lui fit manifester l'intention de me communiquer tous les livres qu'il avait pu se procurer jusqu'à ce jour.

Dans l'intention de terminer toutes les dis-

l'île de Bombay, dont la prétention à la religion chrétienne se montre principalement par la quantité de cochons qu'on y élève, qu'il est renommé dans tout l'Orient par l'excellence de ses mangues. Ce fruit, ajoute-t-elle, est le meilleur que j'aie mangé. L'arbre d'après lequel tous les autres ont été greffés était honoré, lors de son passage, d'une garde de Cipaies, pendant que le fruit mûrit. Sous le règne de Sha-Jehan, on avait établi des courriers de Delhi à la côte de Mahratte, pour que la table du Mogol fût toujours abondamment pourvue de ces mangues.

La situation de Mazagong est superbe, sur le rivage de la mer entre deux collines. Sur l'une d'elles est la maison dite Mazagong, qui sert de marque aux vaisseaux qui entrent dans le port: elle intéressera les amis de Sterne et de sa manière d'écrire. C'est de cette maison qu'Élisa s'enfuit.

Digitized by Google

cussions relatives à mon entrevue, j'avais aussi envoyé chez le woundock. Il avait promis de me venir voir, et il n'était pas venu. Une seconde fois, je chargeai le mewjerry de le prier de m'indiquer l'heure à laquelle il comptait se rendre chez moi, afin que je pusse le recevoir plus convenablement. On dit à mon messager que Moncourtuse apporterait la réponse demandée. Cette réponse fut que le woundock étant persuadé d'avance que mes résolutions étaient inébranlables, avait envoyé un exprès à Sa Majesté, afin de demander l'ordre de me recevoir selon mon rang.

Pour éviter que l'on ne présentât ma conduite sous un jour défavorable, je me décidai à écrire à Sa Majesté, et j'envoyai demander un bateau au chef des whoungées pour M. Burnet et M. Rowland, que je voulais faire partir pour la cour. Ce dernier, qui avait été chargé de la demande du bateau, revint, avec deux secrétaires du whoungée, me dire que le louto avait pris connaissance de ma lettre et avait résolu de la faire passer à Sa Majesté, ainsi qu'un rapport circonstancié au sujet de nos différens; il ajouta que les whoungées désiraient savoir si la lettre que j'adressais à l'empereur n'avait pas le même but que la leur, et

Digitized by Google

si le bateau de leurs messagers ne pouvait pas servir aux miens.

Je répondis que les personnes que j'envoyais à l'empereur devaient avoir un bateau pour elles seules, et que leur mission avait d'autres motifs que notre dernier différend. Comme on demanda encore quels étaient ces motifs dont je voulais entretenir Sa Majesté, je refusai de répondre, et me contentai de déclarer qu'ils étaient relatifs à mes fonctions.

A cette curiosité indiscrète, fort remarquable, je joindrai un trait que je crois fort propre à faire connaître les mœurs des Birmans, surtout pour ce qui concerne la manière de traiter les affaires. Pendant que les envoyés du gouvernement étaient à me presser de leur faire connaître le contenu du mémoire que j'adressais à l'empereur, un homme du peuple, qui regardait à travers les barreaux de la croisée, les somma de lui dire quelle affaire on traitait en ce moment? Les affaires de l'état se traitent, dans ce pays, tout haut, en pleine rue, et les derniers hommes du peuple semblent avoir le droit d'intervenir dans les discussions et d'émettre leurs sentimens.

Pendant cette entrevue, Moncourtuse entra dans l'appartement; je le chargeai de dire aux

Digitized by Google

whoungées que j'étais déterminé à envoyer quelqu'un à l'empereur, et qu'il eût à me faire savoir si j'aurais le bateau que j'avais demandé. Les secrétaires se retirèrent avec lui. A son retour, il m'annonça qu'il n'avait pas trouvé les whoungées, mais que le wonndock l'avait assuré qu'il ferait droit à ma demande.

On ne saurait se faire une idée des pas et des démarches qu'il me fallut faire pour obtenir ce bateau. J'envoyai d'abord le mewjerry au louto demander s'il était prêt. Aucun ordre n'avait encore été donné; mais d'après ses instances, un whoungée se mit plus en avant que les autres; un woundock même alla jusqu'à offrir le sien. Le surlendemain, le mewjerry prit de nouvelles informations; malgré tant d'offres de services, on ne s'était pas encore occupé de me satisfaire; quelques heures après seulement, les secrétaires du louto vinrent dire que l'embarcation était en état. M. Burnet alla la visiter, et la trouva trop petite et insuffisante. Il fallut en demander une autre au whoungée, qui parla encore de délai.

Pour ne pas perdre le fruit de ces nouvelles démarches, M. Burnet se rendit chez le packaam whoungée, qui le reçut avec beaucoup d'affabilité, après l'avoir fait attendre cepen-

Digitized by Google

dant un bon quart d'heure. En entrant dans la salle d'audience, M. Burnet ne fut pas obligé de retirer sa chaussure: on lui donna un tapis pour s'asseoir. Le packaam whoungée avait son costume de cérémonie. C'était un vieillard de soixante ans environ, qui jouissait d'une bonne santé. La perte seule de ses dents, annonçait le ravage des années. Il s'informa beaucoup de ma santé, car ces gens-là voulaient faire croire à la multitude que c'était son mauvais état qui retardait mon entrevue avec l'engée Teckien. Il m'appela son fils bien aimé, se montra fort affecté des circonstances qui l'empêchaient de me voir, et finit par annoncer que le bateau tant demandé allait être délivré; il invita même M. Burnet à descendre au bord de la rivière pour le choisir. Enfin, mes deux messagers purent se rendre à leur destination.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Conduite et intrigues du shabunder de Rangoun. — Ses liaisons avec les ennemis des Anglais. — Prudence du capitaine Cox. — Précaution du shabunder pour intercepter les nouvelles. — Elle devient inutile. — Marché passé entre deux officiers anglais et le capitaine d'un bâtiment français pris à Coringa. — Plainte du résident à ce sujet. — Apreté du peuple pour le gain. — Manque d'égards des gens de l'engée Teckien. — Cérémonie du lavement de tête du prince. — Délivrance de prisonniers. — Processions de prêtres, de danseurs et de musiciens. — Demande d'une bouteille d'eau-de-vie. — Superstition du peuple et des courtisans. — Retour de Moncourtuse. — Ordres de l'empereur. — Nouveaux délais. — Demande d'un bateau par Moncourtuse. — Mensonges de ce dernier. — Fausses nouvelles. — Visite d'un parent de l'engée Teckien et du fils du rajah de Sham. — Prévenance de ce dernier. — Peinture allégorique. — Motifs secrets de la visite de ces deux seigneurs. — Le capitaine profite de leur curiosité. — Observations atmosphériques. — Température.

Le shabunder malabare de Rangoun avait des intrigues à Calcutta avec les ennemis de l'Angleterre ; j'en étais certain. C'était lui qui avait apporté les lettres du prétendant au trône d'Assam ; et je le soupçonnais fort d'avoir été le principal instigateur de l'expédition de We-

Digitized by Google

zaddy. Il était lié aussi avec le nabab d'Oude, qui menaçait nos frontières ; et je lui attribuais une partie des désagrémens que j'avais éprouvés depuis mon entrée dans l'empire. Quoique je n'eusse fait part à personne de mon opinion, il avait si bien senti ses torts à mon égard, qu'il n'avait plus osé se présenter chez moi. Son absence ne m'empêchait pas d'avoir les yeux sur lui, et je m'efforçai toujours d'agir de manière à ne pas ressentir les funestes effets de sa malveillance.

Il avait cautionné une personne que j'employais à me procurer des renseignemens, dans l'espoir que par ce moyen il pourrait me tenir à court de nouvelles. Malgré lui, je connus les plus importantes. Je sus qu'un envoyé de quelque rajah indou était arrivé avec des lettres et des présens pour l'empereur, et qu'on l'avait mis au secret dans la maison du shabunder. Cet agent mystérieux prétendait être un bramine, mais n'était véritablement qu'un serviteur du rajah de Lucknow, qui, l'année précédente, était venu au Bengale, et avait été obligé d'en partir furtivement, et d'une manière fort désagréable.

Je sus aussi, malgré lui, que deux Anglais fugitifs, MM. Blackwel et Darby, avaient se-

Digitized by Google

couru le commandant du navire français *la Persévérance*, capturé à Coringa, et lui avaient donné un bâtiment qui devait le conduire lui et son équipage à Bassem. Pour leur sécurité, ces messieurs étaient convenus avec le commandant de l'équipage français, que, s'il ne les remboursait pas, dans l'espace de six mois, de leurs avances et des intérêts, ils vendraient à leur profit le navire la *Persévérance*, qu'ils gardèrent. Il y avait alors à Amarapoorah un Mahométan qui avait été témoin de ce marché, l'autre témoin avait été le shabunder de Bassem. Cette participation de quelques autorités birmanes dans de semblables affaires fut encore le sujet d'une plainte que j'adressai à l'empereur pour prévenir de pareils abus.

Dans ce pays, lorsque Sa Majesté vous honore d'un présent, il faut lui en offrir un d'une valeur double du sien. Pour suivre l'exemple de son maître, le peuple ne manque jamais de vous faire payer fort cher tout ce dont vous pouvez avoir besoin, sans vous mettre à même de jouir d'avantages égaux à la dépense ou même aux avantages que l'on a pu lui procurer. A ce sujet, les preuves ne me manqueraient pas. On avait placé autour de mon habitation un enclos de treillage, que j'avais payé vingt roupies,

Digitized by Google

quoique je n'en fusse pas moins exposé à l'importunité des rassemblemens de la populace. Sans m'en demander la permission, les gens de l'engée Teckien vinrent un soir s'en emparer, donnant pour raison qu'ils en avaient besoin pour enclore le terrain sur lequel devait se faire la cérémonie du lavement de tête du prince. On promit de le rapporter ensuite.

Cette cérémonie a lieu deux fois par an. A son occasion, on délivre des prisonniers. Elle commence par des processions. J'en vis passer, près du fort, deux qui étaient composées de troupes de danseurs et de musiciens, sur deux files, de cinq cents individus chacune, portant tous de petits pots semblables à des pots à fleurs. Ces processions étaient suivies des officiers des maisons des princes en habits de cérémonie. Ils allèrent remplir leurs pots à la rivière et revinrent dans le même ordre.

Le soir de cette fête, l'intendant de l'engée Teckien vint me demander une bouteille d'eau-de-vie pour son maître. Comme je soupçonnais encore quelque fraude, je refusai de répondre à l'instant même, et j'envoyai demander à l'enga Whoun ce qu'il pensait de ce message. Il assura qu'il n'y avait point de fraude dans cette circonstance, et que cette eau-de-vie était

Digitized by Google

destinée à préparer une lotion que fait le prince. On est persuadé dans le pays que les parties du corps qui en sont frottées deviennent invulnérables. L'engée Teckien distribue ordinairement cette liqueur à ses favoris. Le lendemain de la fête, je vis passer de nouvelles processions qui parcouraient la ville en portant des espèces de *ex-voto* destinés aux divinités birmanes. C'était en l'honneur de la pleine lune.

On m'avait assuré que Moncourtuse s'était rendu à la cour. Je fus donc fort étonné un matin de le voir arriver apportant la réponse du mhée whoungée au louto. Il me dit qu'ayant été informé qu'un messager de l'empereur descendait la rivière avec des lettres qui m'étaient adressées, il était venu pour me les traduire. Dans ses dépêches, le mhée whoungée prescrivait au louto de m'envoyer des officiers d'un rang égal au mien pour me communiquer les ordres de Sa Majesté. Ces ordres étaient, que je fusse reconnu publiquement comme le résident de la compagnie des Indes Orientales à Rangoun, traité comme tel, et qu'il me fût permis d'aller partout avec une entière liberté, et avec les équipages et la suite qui convenaient à ma dignité. Je demandai ensuite à Moncourtuse s'il avait rencontré M. Burnet à la cour;

Digitized by Google

il m'assura que non, ce qui me parut fort difficile à croire.

En me quittant, il s'était rendu chez le packaam woungée ; il revint me prevenir que ce dernier avait ordonné au woundock et aux serédogées du louto de m'apporter le lendemain le message de Sa Majesté. Personne ne vint le lendemain; un empêchement imprévu avait été, dit-on, la cause de ce retard. Il était clair que l'on voulait encore m'amuser, gagner du temps ; j'écrivis aussitôt au packaam whoungée pour demander si je devais compter sur ce qu'on m'avait annoncé, et en même temps pour l'engager à donner un bateau à Moncourtuse, et à l'envoyer auprès de l'empereur, afin que les lettres dont M. Burnet était porteur pussent être traduites.

J'insistai beaucoup pour que ce bateau fût livré, et ce fut encore une source de démarches pour moi, démarches d'autant plus fatigantes, que d'un autre côté il me fallait surveiller la conduite de Moncourtuse, dont les mensonges arrêtaient à chaque instant mes négociations. Un soir, je ne sais trop pour quel motif, il était venu me dire que, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, il allait se rendre auprès du whoungée. Suspectant la véracité de ce rap-

Digitized by Google

port, j'envoyai aussitôt le mewjerry au whoungée et au louto, pour prendre des informations à ce sujet. Moncourtuse n'avait vu le whoungée ni le matin ni le soir. Quand il revint, il paraissait sortir du fort, et commença une suite de mensonges dont je ne fus point la dupe. Je l'écoutai cependant tranquillement, et fis en sorte qu'il ne pût s'apercevoir de l'opinion que je prenais de lui. Pour être encore plus certain de sa fausseté, j'envoyai mon moushée porter quelques dessins à l'enga Whoun, et l'informai en même temps de ce qu'avait fait Moncourtuse. D'après sa réponse, je vis que les rapports de l'interprète de la cour avaient été moitié faux, moitié vrais. Pendant cette visite, on apprenait au mewjerry, chez le packaam whoungée, qui l'avait fait demander, que j'allais recevoir la députation des officiers du louto, avec un message de l'empereur, et que des ordres avaient été donnés pour que le bateau que j'avais demandé pour Moncourtuse fût mis à sa disposition; mais, comme par le passé, je ne vis ni message, ni députation, je n'entendis même pas parler de Moncourtuse.

A la place de ces messieurs, j'eus à recevoir un proche parent de l'engée Teckien, et le fils du rajah de Shans, sur les frontières de la

Digitized by Google

Chine. Ils dînèrent avec moi, et furent si charmés de l'accueil que je leur fis, que le fils du rajah, me pria d'accepter un de ses chevaux. Ils revinrent une autre fois. Le fils du Rajah avait apporté avec lui une peinture allégorique, représentant les aventures amoureuses d'un prince de Siam; mais il n'était pas très au fait de cette histoire. Nous jouâmes ensuite aux échecs, et quoique nous eussions suivi la méthode birmane, il perdit toutes les parties, et supporta son malheur d'assez bonne grâce. J'essayai ensuite de lui faire connaître notre marche; mais la difficulté qu'il y trouva l'ayant découragé, il renonça à la partie, prétextant qu'une affaire l'occupait trop en ce moment pour pouvoir réussir. Quoique la manière de jouer aux échecs chez les Birmans soit moins compliquée que la nôtre, elle exige encore une grande application.

Après le jeu, ces messieurs me demandèrent pourquoi je n'avais pas encore vu l'engée Teckien. Leur ignorance à cet égard me parut bien certainement affectée, et leur conduite, la répétition de leurs visites, me donna à penser qu'ils étaient spécialement chargés de sonder mes sentimens et mes intentions. Je me servis avec prudence de cette voie que le hasard m'offrait pour faire connaître au prince ma manière de penser.

Digitized by Google

Ils m'assurèrent que quelques courtisans étaient d'avis que Son Altesse me cédât, sur le point en contestation, et voulaient même lui faire des représentations à ce sujet, ce qui signifiait qu'ils lui adresseraient quelques suppliques. Ils demandèrent ensuite à voir le fusil de chasse que je comptais lui offrir en présent, et se retirèrent en m'assurant qu'ils lui feraient part de tout ce que nous avions dit. Tout cela prouvait, selon moi, que le vent commençait à changer; que le prince, voyant qu'il ne réussirait pas à me faire rien rabattre de mes premières prétentions, cherchait un prétexte décent pour renoncer aux siennes. Un autre jour qu'ils dînèrent avec moi, ils m'apportèrent un échantillon d'alkali fossile, récueilli dans les montagnes voisines (1). Ils envoyèrent aussi de leurs gens ramasser des fossiles, particulièrement de la calamite. Je fis quelques expériences sur ces productions du sol.

(1) D'autres voyageurs parlent aussi d'alkali fossile. Samuel Turner dans son ambassade au Thibet et au Boutan, dit qu'il en trouva sur les limites de ces deux pays, à neuf milles de Shari. Il rencontra d'abord trois sources qui jaillissaient d'une colline, et auxquelles les Thibetains attribuaient des vertus médicinales; elles formaient trois petits ruisseaux, qui se réunissaient à peu de distance de leur source, et allaient se jeter dans le lac Ramtchieu,

Digitized by Google

Je terminerai ce chapitre par plusieurs observations atmosphériques que je fis dans les premiers jours de mai. Après le coucher du soleil, sur les huit heures du soir, une brise s'éleva du côté du sud-est, et devint de plus en plus fraîche pendant la nuit : elle s'apaisa sur les quatre heures du matin. Après le lever du soleil, à six heures, une nouvelle brise partit du même point, et, après s'être élevée graduellement, s'apaisa de même. L'air était étouffant, le ciel nuageux vers le sud-est. Au coucher du soleil, il faisait des éclairs.

A six heures du matin, le thermomètre était à 85°, le baromètre à 29°, 38; à midi le thermomètre marquait 93°, et le baromètre 29°, 44; à six heures du soir, le thermomètre 94°, et le baromètre 29°, 35.

qui s'étendait au loin dans la plaine. Les environs de ce lac étaient couverts d'une croûte blanchâtre qui avait un goût salé. Cette croûte était toujours plus épaisse sur les petites inégalités qui hérissaient la surface du sol. Venait-elle de l'humide et froide vapeur du lac, ou émanait-elle de la terre, c'est ce qui ne fut pas décidé; mais on ne put guère l'attribuer à la première de ces causes, car l'eau du lac était douce. L'on ramassait avec soin, dans le pays, cette substance, et l'on s'en servait pour nettoyer les étoffes de laine et de coton. Elle tenait lieu, lors du voyage de Turner, de savon que les Thibetains ne connaissaient pas alors.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Nouvelles de M. Burnet. — Mauvais procédés de Moncourtuse. — Lettre du capitaine Cox à M. Burnet à ce sujet. — Retour de ce dernier. — Récit de son voyage. — Description du pays au-dessus de Mheghoun. — Monchaboo. — Résidence de l'empereur. — Palais de voyage. — Tendresse de l'empereur pour son petit-fils. — Cour de ce dernier. — Logement des courtisans et de l'armée. — Présentation de M. Burnet à l'empereur. — Description du costume et de la coiffure de Sa Majesté. — Son lever. — Interrogatoire de quelques prêtres. — L'empereur les trouve fort ignorans. — Ses observations à ce sujet. — Réforme qu'il méditait. — Sa faiblesse pour quelques superstitions. — M. Burnet rend visite au petit-fils de l'empereur. — Timidité de cet enfant. — Désir qu'ont tous les courtisans de retourner dans la capitale. — Triste dîner que le mhée whoungée offre à M. Burnet. — Trait de vilenie du ministre. — Arrivée de l'émissaire du Bengale. — Conduite plaisante du mhée whoungée.

Neuf jours après son départ, M. Burnet me fit passer de ses nouvelles, datées de Keoun-meoun. Elles ne précédèrent que de fort peu de temps son arrivée à Amarapoorah. Il me mandait que le mhée whoungée l'avait fort bien reçu, fort bien traité ; qu'il avait eu l'honneur de remettre lui-même les présens que j'avais

Digitized by Google

adressés à l'empereur; mais qu'il n'avait pu terminer les affaires dont je l'avais chargé, à cause de l'absence de Moncourtuse.

Pour ne point aller faire la traduction des mémoires que j'avais envoyés, cet homme s'était, en dernier lieu, déclaré malade, et avait répandu des faussetés qui pouvaient nuire à quelques-unes de mes opérations. Sa conduite me décida à garder d'autant moins de ménagement que je le soupçonnais d'être poussé par le gouvernement de Rangoun, pour faire naître des obstacles autour de moi. Je pris des mesures pour l'empêcher d'agir et même pour le faire punir. La douceur et les bons procédés n'ayant servi à rien, je suivis une marche contraire, et je profitai du départ du messager que M. Burnet m'avait envoyé, pour écrire à ce dernier qu'il était urgent de faire connaître au mhée whoungée l'infâme conduite de Moncourtuse, et de réclamer qu'on le chassât de son emploi.

En arrivant chez moi, M. Burnet me remit une lettre flatteuse du mhée whoungée. Son Excellence l'avait engagé à retourner dans la capitale, parce que la résidence où se trouvait alors l'empereur ne permettait pas de s'occuper d'affaires; mais qu'aussitôt le retour de Sa

Digitized by Google

Majesté à Amarapoorah, elles seraient promptement terminées. M. Burnet me fit ensuite une description de son voyage, et elle me paraît assez intéressante pour la faire connaître.

Tout le pays au-dessus de Mheghoun est stérile, couvert d'aspérités, et la distance de Keounmeoun à Amarapoorah est d'environ quarante-six milles. Dans cet espace, le cours de l'Erawaddy est tantôt nord, tantôt sud; vers Keounmeoun, il incline un peu à l'est. Monchaboo est à huit milles dans l'intérieur des terres de Keounmeoun. L'endroit de cette résidence qu'habitait l'empereur était des plus misérables. Ce qu'on nommait le palais, était une cabane de bambous, couverte en chaume, et pire que celle que j'occupais à Mheghoun, et où je n'avais d'abri ni contre la chaleur ni contre la pluie.

Les Birmans appellent ces sortes de maisons des palais de voyage. On les élève spontanément, partout où l'empereur s'arrête dans ses courses. M. Burnet en compta sept entre Keounmeoun et Amarapoorah. On lui dit même qu'il y en avait cinq autres encore au-dessus de ce dernier lieu. Il concluait de-là que Sa Majesté, dans son excursion, avait parcouru environ soixante-dix-huit milles. Le

Digitized by Google

petit-fils de l'empereur occupait une cabane voisine de celle de son aïeul, et entièrement semblable. Ce prince, qui avait alors onze ou douze ans, jouissait des revenus d'une portion de territoire très-étendue, et en avait l'administration. On lui avait composé une cour d'enfans, qui portaient les dénominations de whoungée, de woundock et de toutes les autres dignités de la cour de l'empereur.

Les princes du sang étaient logés auprès de Sa Majesté, et l'armée, si toutefois on peut employer ce nom, était dispersée à l'entour. Elle se composait de dix mille hommes au plus, qui n'étaient pas mieux armés, ni mieux vêtus, qui n'avaient pas meilleure mine que ceux que j'avais vus précédemment. On les employait à abattre des bambous et du bois de chauffage, et à le transporter ensuite à Mheghoun.

Les collines de la rive occidentale du fleuve se terminent à environ seize milles au-dessus de Mheghoun; et là commence une plaine élevée, couverte d'aspérités, et peu susceptible de culture. M. Burnet ne rencontra qu'un seul village un peu considérable, qui était situé sur la rive occidentale de l'Erawaddy. Quant à la chaîne de montagnes du bord oriental, elle s'étendait au-delà du point où se terminait son voyage.

Digitized by Google

Le lendemain de son arrivée, au matin, il fut présenté à l'empereur. Sa Majesté était assise sur une natte étendue sur le plancher de sa cabane, et appuyée sur des carreaux couverts de velours vert. Elle était revêtue d'une robe blanche, son lungée était de soie commune, et elle n'avait rien sur la tête. Ses cheveux étaient simplement retroussés et noués sur le sommet, selon la mode généralement suivie par les Birmans. Les courtisans et M. Burnet étaient dans la même partie de la hutte royale sans nattes ni tapis.

Le lever de l'empereur commençait avant celui du soleil. Lorsque M. Burnet entra avec le whoungée, la conversation venait de prendre un tour religieux, par suite de l'interrogatoire qu'avaient eu à subir des chefs de keoums, et des prêtres qui, la veille, s'étaient arrêtés à Keounmeoun. L'empereur les avait trouvés fort ignorans, et avait fait plusieurs observations à ce sujet. Il disait entre autres, qu'il remarquait avec peine que l'indolence et la paresse attiraient beaucoup d'individus dans les keoums. L'empereur n'avait pas la faiblesse de se croire le plus instruit de son empire des affaires de la religion; mais, comme chef religieux aussi bien que temporel, il voulait que ceux qui

Digitized by Google

étaient chargés de guider leurs semblables dans les voies de la religion, eussent les connaissances nécessaires pour remplir cette tâche importante et difficile. A l'avenir, il ordonna que les examens pour l'admission des religieux dans les keoums fussent plus sévères. Pendant qu'il parlait, les courtisans gardaient le plus profond silence, et, s'ils le rompaient, c'était seulement pour proférer quelques paroles affirmatives.

En général, l'empereur paraissait fort mécontent de l'état de la religion dans son empire, et méditait de grands changemens. Il trouvait les prêtres d'une ignorance excessive. Son archiprêtre ne pouvait même répondre d'une manière satisfaisante aux observations qu'il lui adressait. « Ces gens-là, disait-il, lisent les li-
» vres religieux lorsqu'ils se disposent à entrer
» dans les keoums, et n'y apportent pas plus
» d'amour de s'instruire, que l'écolier qui a une
» tâche à remplir. Jamais ils ne s'avisent de
» pénétrer l'esprit des rites du culte; de sorte
» qu'ils sont incapables de diriger le peuple.
» C'est de cette ignorance que proviennent di-
» vers abus établis par eux; la grande quantité
» des petites pagodes, l'usage des chapelets,
» et diverses pratiques, toutes indices d'un
» zèle hypocrite, et qui ne sont nullement pres-

Digitized by Google

» crites par les principes primitifs des vrais
» croyans. »

Sous ce rapport, l'empereur voulait une réforme; il se proposait aussi de restreindre le nombre des poonghées, de les empêcher de se faire suivre de domestiques chargés de porter les produits des quêtes du matin. Les courtisans étaient fort alarmés de tous ces projets de réforme, mais ils n'osaient s'y opposer; ils y applaudissaient même. Malgré cette conduite, qui devait donner la meilleure idée de l'esprit et du jugement de l'empereur, Sa Majesté n'en payait pas moins tribut aux superstitions dont on avait bercé son enfance. Un poonghée ayant rêvé qu'un trésor était caché dans les environs d'un arbre qu'il indiqua, Sa Majesté, à laquelle on parla de ce rêve, fit enclore l'endroit où l'arbre était planté et faire des fouilles; mais, à sa grande honte, on ne trouva en creusant que de l'eau et de la boue; il fallut par conséquent renoncer à l'espoir que l'on avait conçu. M. Burnet vit les treillages autour de l'arbre.

Le lever dura deux heures. Après ce temps, l'empereur se retira, et la cour se sépara. M. Burnet, qui avait été plus à même que moi d'examiner Sa Majesté, me dit qu'elle paraissait

Digitized by Google

robuste, qu'elle était assez corpulente, et que son regard était imposant et pénétrant; souvent elle le promenait sur l'assemblée comme si elle eût voulu deviner les sentimens véritables dont elle était agitée.

Quelques instans après l'entrée de M. Burnet dans la tente, le petit-fils de l'empereur vint s'asseoir à la gauche de son aïeul, qui passa un bras autour de lui et l'embrassa. La fille du prince de Prone était à la droite de Sa Majesté. Trois ou quatre sœurs de l'empereur entrèrent aussi, et, après s'être inclinées jusqu'à terre, se placèrent vis-à-vis de lui, sur la même ligne que le mhée whoungée. M. Burnet était sur le même rang que les woundocks, et n'ôta ses souliers que sous l'abri qui entourait la cabane. Après s'être retiré, il alla avec le whoungée présenter ses respects au prince, qui était un enfant vif et dégagé. Cependant, il n'osa faire une seule question devant M. Burnet, dont la présence parut l'embarrasser.

L'empereur n'avait pas un logement plus commode que celui que je viens de décrire, et ceux des courtisans l'étaient encore moins. Quant aux pauvres soldats, ils n'avaient d'autres abris que des draps de coton soutenus par des bambous. L'habitation du mhée whoun-

Digitized by Google

gée était une misérable hutte de seize pieds sur douze. Toute la cour était excédée de fatigue. Le jeune prince, plusieurs dames de la famille impériale, étaient indisposés. Tout le monde désirait que l'empereur retournât dans sa capitale, et l'on attendait avec impatience qu'il y eût assez d'eau dans la rivière pour faire descendre les bateaux.

Le mhée whoungée avait invité M. Burnet à dîner, en lui disant que s'il voulait être le cuisinier, il serait lui, le pourvoyeur. A la fin cependant, M. Burnet fut obligé de se charger des deux fonctions, car le bazar de la cour n'offrait qu'un peu de riz, de l'huile rance, du poisson salé et quelques mangoes assez médiocres. Son Excellence aimait la bonne chère, et désirait que nous pussions lui procurer un bon cuisinier et un livre de cuisine; mais les cuisiniers et les principes de l'art culinaire ne lui auraient pas long-temps convenu. Les dépenses nécessaires pour faire un bon dîner, n'auraient pas manqué de l'effrayer.

Lorsque M. Burnet remit au mhée whoungée les lettres que je lui avais confiées, et entre autres celles qui étaient relatives au shabunder Malabarre, Son Excellence promit de ne point donner d'audience à l'émissaire du Ben-

Digitized by Google

gale, et d'empêcher qu'il n'en obtînt de Sa Majesté; mais elle fit entendre en même temps à M. Burnet, qu'elle comptait sur une gratification de ma part, pour la récompenser des peines que lui donnaient mes affaires. Elle rappela même à ce sujet les libéralités de mon prédécesseur. Ce trait donnerait une idée du caractère de ces hommes d'état, dont à chaque instant la bassesse et la rapacité se trahit; mais j'en puis citer encore un autre.

L'émissaire du Bengale et un Birman que j'avais amené avec moi, étaient arrivés à la cour, avec le shabunder, en même temps que M. Burnet. Après le départ de ce dernier, le shabunder présenta au mhée whoungée deux bagues enrichies de diamans, et une pétition en faveur de l'homme venu du Bengale. Le mhée whoungée prit les bagues, et renvoya la pétition, en défendant qu'on lui en parlât jamais, et qu'on cherchât à la présenter à Sa Majesté.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Visites assidues du fils du rajah de Shans et de son compagnon. — Singulière conversation. — Plaisante définition de la qualité de résident. — Erreur de l'empereur. — Proposition faite par le louto. — Serment d'allégeance. — Eau sanctifiée. — Visites de la femme, de la belle-mère, de la mère du fils du rajah de Shans. — Mécontentement ridicule de ce dernier. — On lui donne des habits européens et une leçon de politesse. — Curiosité des officiers du prince. — Le capitaine Cox leur fait quelques expériences de physique et de chimie. — Il regrette de n'avoir point un chirurgien auprès de lui. — Représentation au packaam whoungée. — Message à l'enga Whoun. — Réponse et conseils de ce dernier. — Aumônes distribuées aux poonghées. — Fête pour la pleine lune. — Repas donné aux prêtres. — Usages et cérémonies religieuses de ces prêtres. — Manière de se placer des hommes et des femmes, et de réciter leurs prières.

On ne me parlait point de ma réception chez l'engée Teckien, mais les deux émissaires qu'on semblait avoir établis comme intermédiaires entre les conseils du prince et moi, continuaient à me rendre des visites, à dîner avec moi, et quoique leur société me fût quelquefois importune, je la supportais comme un mal nécessaire,

Digitized by Google

Ils me confièrent, avec l'air du mystère, que les obstacles qui s'opposaient à ce que je fusse reçu par le prince, ne venaient pas tant de Son Altesse, que de quelques courtisans, qui passaient pour mes ennemis, et qu'avec des présens on engagerait sans doute à mettre leur inimitié de côté. Mes deux donneurs d'avis protestèrent en même temps de leur désintéressement, et jurèrent qu'ils n'avaient d'autre but que celui de me servir. Je leur répondis que je ne voulais point me prêter à de pareilles démarches, pour obtenir l'audience que j'avais sollicitée, et je leur demandai s'ils savaient ce que le secrétaire du mayhoun d'Arakan avait payé au gouverneur général, pour en obtenir une audience. « Votre cas est différent, dit l'un d'eux » après quelques momens d'hésitation, car ma » question les embarrassait; vous, vous êtes ré- » sident. — Bien, répliquai-je; et qu'est-ce, » selon vous, qu'un résident? — Un rési- » dent, répartit mon interlocuteur, est un gou- » verneur: c'est comme le mayhoun de Hun- » zawaddy; vous avez le droit de faire pendre, » vous devez donc payer votre commission. »

Ces gens-là, pas plus que leur maître, n'avaient une idée exacte de mes fonctions. L'empereur, dans ses messages, ou lorsqu'il parlait

Digitized by Google

de moi, m'appelait toujours *son* résident. Dans le nombre des propositions qui m'avaient été communiquées par le louto, j'en ai remarqué une qui se rapportait assez à ces idées; c'était de me faire prêter un serment d'allégeance à Sa Majesté, comme le faisaient les Birmans. On prête ce serment en avalant une certaine quantité d'eau que l'on sanctifie en y plongeant des fusils, des lances et d'autres armes. Cette cérémonie a lieu à la grande pagode, en présence du peuple et des principaux fonctionnaires de l'état.

La mère, la belle-mère et la femme du fils du rajah de Shans, qui était une jolie petite femme, fille d'un whoungée décédé, plusieurs personnes de leur suite, de leurs amis, venaient souvent passer la soirée avec moi, et m'apportaient des présens de fruits. Elles me donnèrent des preuves d'une éducation supérieure, et parurent toujours très-satisfaites de l'accueil que je leur fis. Malgré cette espèce d'intimité, je fus sur le point de me brouiller avec le jeune Chobwa pour lui avoir refusé de couper un dictionnaire de botanique, afin de lui en donner la couverture. Il lui avait pris fantaisie de faire un livre avec du papier du pays, qui est de couleur d'ardoise. Son mécontentement était

Digitized by Google

d'autant plus ridicule, que je faisais sans cesse mes efforts pour lui être agréable, ainsi qu'à sa famille. Il avait désiré s'habiller à l'européenne, et je lui avais procuré ce plaisir. Sous le vêtement que je lui avais donné, et qu'il fut très-empressé d'aller faire voir aux femmes de sa connaissance, il me rappelait Omaï, que l'on vit pendant long-temps en Angleterre; je lui trouvai même une grande ressemblance avec les naturels des îles Malayan. Je me permis, à l'occasion de ce présent, de lui donner une leçon de politesse. Il avait amené avec lui une de ses parentes, pour qu'elle entendît quelques instrumens de musique. Pendant le cours de la visite, il s'avisa de tirer de la boîte où elle mettait son bétel un billet doux en vers, que lui avait sans doute envoyé l'un de ses adorateurs. Malgré les prières de la jeune personne, dont la confusion était extrême, il lut tout haut sa lettre, et parut jouir de son embarras. Aussitôt qu'il la lui eut rendue, elle sortit avec un air chagrin, mais je n'appris la cause de son mécontentement que lorsque la société fut partie.

Il paraît que tous ceux qui aspirent à plaire au beau sexe dans ce pays, sont obligés de courtiser les Muses: avec quel succès? c'est ce que je n'ai point cherché à savoir. On m'avait pro-

Digitized by Google

mis le récit, en vers, de l'ambassade du capitaine Symes's, et quelques autres pièces; mais je n'ai pu les posséder.

Une autre fois que mon écolier était chez moi avec plusieurs autres serviteurs du prince, qui étaient venus le rejoindre, nous parlâmes de mes prétentions, d'une lettre que j'avais l'intention d'écrire à l'enga Whoun, et de la forme qu'il convenait de lui donner. Ils me demandèrent ensuite si j'étais aussi habile en chimie qu'on le disait, parce qu'ils comptaient faire connaître ma réponse au prince, dans l'espoir que cette circonstance me serait favorable. Je dis à ces messieurs que je n'avais aucune prétention à la réputation de chimiste; que, par amusement, je me livrais quelquefois à des expériences, mais que sous ce rapport je ne méritais aucunement l'attention du prince, et que je satisferais beaucoup mieux Son Altesse dans le cas où elle désirerait avoir quelques notions sur le commerce, les finances et l'art de la guerre. Ils insistèrent pour que je les régalasse de quelques expériences de chimie; je me prêtai à leur fantaisie, et ils me quittèrent en jurant qu'ils allaient me servir de tout leur pouvoir.

En sortant, ils prirent à part l'un de mes

Digitized by Google

interprètes, et lui firent une question qui me mit dans le cas de regretter que l'on ne m'eût pas adjoint un chirurgien. Ils lui demandèrent si l'art des accouchemens m'était familier, parce que l'une des épouses favorites du prince était alors sur le point d'accoucher, et que l'habileté des praticiens birmans reculait devant le cas particulier et difficile dans lequel elle se trouvait.

Malgré les assurances de service que ces messieurs me donnaient souvent, je n'en continuai pas moins, moi-même, de poursuivre l'affaire de ma réception. M. Burnet se présenta d'abord chez le packaam whoungée, pour lui représenter combien il était inconvenant que l'audience du prince fût tant différée. Il fut reçu dans un salon de l'intérieur, sans cérémonie. La dignité convient si peu à ces gens-là, qu'ils ne sont heureux que lorsqu'ils la mettent de côté. Son Excellence écouta mon message avec beaucoup de patience, et répondit comme à l'ordinaire qu'on ne pouvait s'écarter des coutumes établies.

J'envoyai presqu'en même temps un message semblable, mais plus pressant, à l'enga Whoun. Comme c'était le seul homme qui passât pour avoir quelque habileté, j'eus soin de

Digitized by Google

mesurer toutes mes expressions. Il répondit qu'il en sentait la force, mais qu'il ne pouvait donner au prince aucun conseil pour le faire céder. De mon côté, je me promis de tenir bon et de n'employer aucune forme conciliatrice envers un peuple aussi peu hospitalier. Je lui expédiai de nouveau mon interprète, pour le prévenir que j'allais m'adresser directement au prince, afin d'avoir mon audience. Il approuva cette résolution, et recommanda à l'interprète de lui apporter le lendemain au louto, ma lettre pour qu'on la traduisît exactement devant lui, et qu'ensuite il la ferait remettre au prince par ses officiers. De bonne heure, dans la matinée, je fis passer au whoun du prince, et au louto, la lettre annoncée. On répondit à mon interprète que Moncourtuse viendrait la traduire, et qu'il eût à s'y trouver lui, pour contrôler l'opération ; mais Moncourtuse fut absent toute la journée.

Depuis ma proposition de faire quelques aumônes, j'avais régulièrement tenu ma promesse. A toutes les nouvelles pleines lunes, époques auxquelles les Birmans font leurs dévotions et portent des offrandes à leurs divinités, je réunissais une trentaine de poonghées dans une espèce de fête que je leur donnais. La descrip-

Digitized by Google

tion d'un de ces repas, est assez curieuse pour que je la rapporte ici. Ma grande salle était garnie de tapis; des plateaux de bois étaient rangés dans toute sa longueur, et il y en avait quatre pour chaque poonghée. Les premiers contenaient du poisson, des œufs de tourterelles, des ballehong, des curries[1] arrangés à la mode birmane, et servis sur de petites assiettes faites avec des feuilles; sur les seconds plateaux on avait mis des pancakes; sur les troisièmes des confitures et des sucreries; et sur les quatrièmes du plantain, des noix de cocos vertes, des noix de bétel et des feuilles, du tabac, du chinam, etc., etc. Les poonghées s'assirent pendant quelques minutes, ensuite leurs serviteurs et leurs disciples placèrent devant eux les gamelles dans lesquelles ils mettent le riz qu'ils reçoivent le matin dans leurs tournées. Le mewjerry, qui était mon maître de cérémonie, présenta à ce moment deux coupes d'eau au poonghée principal qui était assis au centre. Celui-ci se servit de l'eau de la première coupe

[1] J'écris ici ce mot comme dans l'original. Le capitaine Cox voulait sans doute parler des kari, espèce de potage composé principalement d'amandes de coco, et fort en usage dans l'Inde.

Digitized by Google

pour se rincer la bouche. Il en avala une partie, après quoi, enfonçant le bout des doigts dans l'autre coupe, il fit dessus une prière à voix basse. Cette cérémonie terminée, le mewjerry retira l'eau, et mes domestiques mirent le contenu des premiers plateaux de bois, dans les gamelles, ce que les poonghées laissèrent faire, et ce qui veut dire qu'ils acceptent la fête qu'on leur offre. Leurs serviteurs emportèrent aussitôt ces gamelles, et des corbeilles dans lesquelles on avait versé ce qui était sur les autres plateaux. Après leur départ, le mewjerry et mes domestiques présentèrent au chef des poonghées trois plateaux, le premier chargé de riz bouilli, le second de fruits, le troisième de bétel. Il les toucha des doigts et parut les bénir. On les présenta ensuite à chacun des poonghées, qui firent la même chose; puis on les mit de côté, afin de les exposer près d'un temple, en plein champ, pour servir de nourriture aux oiseaux de proie. Cet usage était un de ceux que blâmait l'empereur.

Lorsqu'une fête semblable à celle-ci a lieu dans une maison, les voisins sont dans l'usage d'y assister. J'eus donc chez moi un rassemblement assez considérable, qui formait deux groupes séparés, l'un composé d'hommes, l'autre de

Digitized by Google

femmes. Ils étaient rangés en face des poonghées, les femmes à la droite des hommes. Le mewjerry leur avait mis quelques grains de riz dans la main qu'ils tenaient fermée et haute, dans une attitude suppliante, en répétant la prière que prononçait le poonghée en chef. Tandis que celui-ci priait, ses confrères l'accompagnaient en plaçant devant leurs visages leurs éventails de feuilles de palmier. La prière terminée, le poonghée fit une lecture à voix haute; c'était sans doute quelque leçon sur leur dogme. Ce discours me parut cadencé comme des vers, et fut débité d'un ton un peu chantant. Il dura environ un quart d'heure, et, lorsqu'il fut terminé, l'assemblée se sépara sans cérémonie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Continuation de la querelle au sujet de la demande de l'entrevue. — Lettre traduite par Moncourtuse. — Mécontentement du prince. — Insinuation du beau-frère du mayhoun. — Curieuse réponse de l'engée Teckien. — Mécontentement du capitaine. — Ses observations. — Explications de l'enga Whoun. — Menaces faites à Moncourtuse. — Visite de M. Burnet à l'enga Whoun. — Promesses de celui-ci. — Manière dont il les tient. — Rencontre du prétendu domestique du capitaine Blackwel. — On demande son arrestation. — Mauvaise volonté du gouvernement. — Motifs de cette conduite. — Penchant des Birmans à l'ivrognerie. — Réflexions du capitaine à ce sujet. — Résultats de l'indifférence des autorités envers l'ambassade anglaise. — Insultes faites au capitaine Cox et à M. Burnet. — Annonce de l'arrivée de l'empereur. — Préparatifs. — Preuves de respect et de dévouement des Birmans pour leur souverain. — Inquiétude du packaam whoungée au sujet des décorations que le capitaine veut faire élever sur la façade de sa maison.

La querelle au sujet de l'audience que je demandais au prince durait toujours. La lettre que j'avais envoyée au louto ayant enfin été traduite par Moncourtuse, fut lue par le prince lui-même, mais elle produisit un mauvais effet. J'en doutais d'abord, mais le beau-frère du

Digitized by Google

mayhoun, chez lequel j'envoyai M. Rowland, confirma cette nouvelle en promettant qu'il ferait tous ses efforts pour changer la résolution du prince, qui ne paraissait pas fort bien disposé en ma faveur.

Il insinua en même temps à M. Rowland que la conduite du prince était le résultat des machinations de son whoun, homme d'une avarice sordide, qui ne faisait rien sans l'espérance d'un salaire quelconque. J'eus ensuite la certitude que Moncourtuse s'était appliqué à me représenter au whoun comme un homme inflexible, afin de fermer toutes les voies de conciliation.

Je reçus cependant une réponse du prince, que l'enga Whoun me fit remettre par le mewjerry qu'il avait fait appeler chez lui. C'était un morceau de papier noir, au haut duquel il y avait une ligne d'écriture, dont il se préparait à me donner lecture, lorsque je l'interrompis, pensant que le contenu de cette missive et la manière dont elle m'était remise étaient tout-à-fait hors des formalités requises. Je renvoyai le mewjerry avec sa prétendue réponse, en lui faisant observer que je n'en recevrais pas de ses mains. Un secrétaire se présenta ensuite chez moi avec le même papier.

Digitized by Google

Je lui ordonnai d'en faire la lecture, et voici ce qu'il y avait écrit dessus. « Vous pouvez » venir, en vous conformant à l'usage de l'em- » pire d'or. » La date était au-dessous.

Comme j'avais écrit au prince avec tout le respect dû à son rang, que ma lettre avait été insérée dans un sac doré, suivant l'usage des Birmans, j'avais certainement droit de m'attendre à une politesse semblable. Loin de là, la note que l'on m'adressait ne portait ni titre, ni adresse, et le mode de transmission m'en parut inconvenant. Je me crus donc en droit de la refuser, et je dis au secrétaire que la lettre du prince devait être signée par lui, porter mon nom, ma qualité, renfermer des instructions sur le cérémonial à observer pour ma présentation; enfin m'être remise par un autre intermédiaire que ceux qui m'avaient été envoyés jusqu'alors.

Le secrétaire partit, et revint quelques heures après m'apporter les complimens de l'enga Whoun, et me dire de sa part que les propres paroles du prince avaient été écrites sur le papier que l'on m'avait présenté, que c'était tout ce qu'accordait la coutume birmane, et que l'on n'avait pu m'envoyer cette réponse par une personne qui eût mon rang et

Digitized by Google

ma qualité, parce qu'il n'en existait pas dans l'empire.

Bien convaincu que je n'avancerais pas mes affaires en m'arrangeant d'un aussi insolent procédé, je refusai de nouveau de recevoir la prétendue lettre du prince. Ce qui me prouva encore que je ne devais compter sur rien de la part des personnages avec lesquels je me trouvais en rapport, c'est que, quoique j'eusse fait voir à l'enga Whoun que Moncourtuse était un menteur et un homme sans foi, il déjeunait tête-à-tête avec lui. Ces deux hommes étaient ligués contre moi. Leur but était de lasser ma patience, de me faire manquer mes opérations ; mais j'opposai à leurs projets une fermeté à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Je fis de plus prévenir Moncourtuse, par M. Burnet, que je ferais tomber sur lui tout mon ressentiment. Cette confidence le troubla beaucoup, il devint fort humble, protesta de son innocence. Il sentait que je le pouvais perdre, et que ses amis n'auraient pas manqué de l'abandonner s'ils l'avaient vu sérieusement compromis.

M. Burnet se rendit aussi chez l'enga Whoun pour lui demander s'il voulait être définitivement mon ami ou non, ne pouvant plus

Digitized by Google

long-temps supporter sa conduite équivoque. Il était chargé de lui remettre une note contenant à peu près les mêmes expressions que celles dont je m'étais servi à l'égard du mayhoun, et une bague ornée de diamans, dont l'acceptation devait être considérée comme une garantie qu'il se prononcerait en ma faveur. Le résultat de cette conférence fut qu'il promit de seconder de tout son pouvoir mes intérêts et mes vues. Il promit aussi solennellement de refuser tout appui à Moncourtuse ; et cependant M. Burnet vit souvent ce dernier rôder autour de sa demeure.

En revenant, M. Burnet fut très-étonné de rencontrer le prétendu domestique du capitaine Blackwel, qui m'avait insulté. Il retourna aussitôt chez l'enga Whoun lui dire que cet homme était dans le fort. Dans mon premier message, j'avais insisté pour que ce misérable fût puni, et l'on m'avait promis que partout où l'on pourrait le trouver, on s'assurerait de sa personne, à moins qu'il ne fût protégé par l'empereur. Sur le rapport de M. Burnet, l'enga Whoun déclara qu'il allait se rendre chez le prince, afin d'obtenir l'ordre que le louto le fît arrêter. Je reçus bientôt un message du louto par lequel on m'apprenait qu'on avait

Digitized by Google

fait des démarches pour arrêter Valerien, c'était le nom de ce fripon, mais qu'il n'était point dans le fort, et que M. Burnet devait s'être trompé en disant l'avoir vu.

Comme non-seulement M. Burnet, mais l'interprète, les enfans et les domestiques qui l'accompagnaient l'avaient reconnu, j'envoyai le mewjerry informer les agens du louto qu'il ne pouvait y avoir de méprise; que je regarderais toute déclaration de cette nature, de leur part, comme un subterfuge, comme une nouvelle preuve de leur répugnance à me rendre justice. En conséquence de ce message, ils envoyèrent ou prétendirent avoir envoyé de nouveau à la recherche de Valerien.

Le fait était qu'ils craignaient les suites de cette affaire. L'homme que je faisais poursuivre était sous la protection du prince de Bassem, et j'eus quelque raison de soupçonner que son protecteur n'était pas étranger à la fraude qu'il s'était permise envers moi. Tous les jeunes gens de la cour étaient adonnés avec passion aux liqueurs fortes, et ils employaient des agens secrets pour s'en procurer à quelque prix que ce fût, quoiqu'elles fussent prohibées sous peine de mort.

Je ne chercherai point à décider si cette me-

Digitized by Google

sure prohibitive ne sert qu'à irriter les désirs de ces hommes, ou s'ils sont naturellement enclins au vice et à la volupté. Je crois cependant que ces derniers penchans l'emportent sur toute autre considération, et que, si les rênes du gouvernement étaient un instant relâchées, ce serait fini de l'empire birman, dont le nom serait replongé dans son obscurité primitive.

Cette indifférence de l'autorité à notre égard, nous mit souvent dans des situations fort désagréables. Un soir, tandis que des danseurs exécutaient un divertissement chez moi, des gens du peuple jettèrent des pierres à la sentinelle qui était devant ma porte. Cet homme était seul et se retirait au lever du soleil, de sorte que personne n'était à même de prévenir les désordres dont nous pouvions souffrir; on n'avait pas même remis en place la cloison qui était devant ma maison, et que l'on avait enlevée pour la cérémonie du lavement de tête du prince.

Un autre soir que M. Burnet se dirigeait du côté de la rivière, un koulis appliqua un vigoureux coup de rotin à son cheval. Cette insulte était plutôt le fait de l'ignorance que d'une méchanceté préméditée; cependant j'engageai M. Burnet à suspendre ses excursions pour

Digitized by Google

quelque temps, afin qu'un pareil événement ne se renouvelât pas. Le packaam whoungée, instruit de cette aventure, en témoigna son déplaisir, voulut avoir d'amples renseignemens, et dit qu'il était fâché que je ne lui eusse point envoyé le coupable pour le faire punir. Il engagea M. Burnet à ne point se priver de prendre de l'exercice, et à punir sur-le-champ, à l'avenir, les insolences qu'on lui ferait. Je ne donnai point suite à cette affaire, dont j'avais seulement parlé pour que pareille chose n'arrivât plus.

Au milieu de ces contrariétés sans nombre, une nouvelle vint me donner du courage, ce fut celle de l'arrivée de l'empereur. Le moushée de Sa Majesté arriva, en annonçant qu'il avait laissé son maître à Mheghoun, où il ne devait rester que peu de temps. Des ouvriers commencèrent aussitôt à construire un ponton destiné à son débarquement, à préparer des emplacemens couverts pour des danseurs, à débarrasser la route du côté de l'eau, et il arriva un grand nombre de bateaux de la suite de la cour. Le packaam whoungée et d'autres officiers restaient des journées entières du côté de la rivière pour surveiller et pousser la construction des palais et des autres bâtimens qu'on

Digitized by Google

y élevait momentanément pour l'empereur et sa famille. Le respect pour le souverain est poussé à un si haut point chez les Birmans, que les hommes les plus marquans remplissent, en certaines occasions, les fonctions les moins relevées.

J'avais manifesté l'intention d'orner la façade de ma maison pour l'entrée de l'empereur, j'avais déjà même employé du monde pour faire les préparatifs nécessaires, lorsque le packaam whoungée, qui avait appris ce que je faisais, fit demander M. Rowland. Celui-ci le trouva, ainsi que le woundock, dans l'eau jusqu'à la ceinture, encourageant les hommes employés à élever et construire des jetées de débarquement. Il désirait savoir quelles décorations je me proposais de mettre devant ma maison, ajoutant que je ne pouvais me servir ni d'or ni d'argent, les ornemens de cette espèce étant réservés à la famille impériale; il manifesta même le désir que je ne permisse pas à mes sentinelles de porter les armes lorsque Sa Majesté passerait. Je répondis que j'accéderais volontiers à ses désirs pour ce qui regardait les cipayes, mais que, comme étranger, il devait m'être permis de décorer ma maison comme je l'entendrais. Il finit par être de mon avis.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Débarquement de l'empereur. — Manière de l'annoncer. — Marche du cortége. — Costume des jeunes princes. — Les uns sont sur des éléphans, les autres sur le dos des porteurs. — Fantassins, cavaliers et lanciers birmans. — Mauvais état, en général, des chevaux et des éléphans. — Pièces de canon traînées par des hommes. — Satisfaction de l'empereur à la vue du capitaine. — Disposition et décoration extérieure de la façade de la maison de l'ambassade. — Bienveillance de Sa Majesté. — Malhonnêteté affectée de l'engée Teckien et du prince de Prone. — Le capitaine Cox envoie complimenter le mhée whoungée. — Il lui rend visite. — Éclipse de lune. — Explication de ce phénomène. — Goût subit du mhée whoungée pour l'astronomie ou plutôt pour l'astrologie. — Ses paroles obligeantes. — Le capitaine Cox dîne souvent avec lui. — Pardon accordé à Moncourtuse. — Sa bassesse. — Trop grande familiarité des gens du mhée whoungée. — Colère extrême de Son Excellence. — Attention qu'a pour elle le capitaine Cox. — Présens qu'il lui adresse. — Nouvelle mauvaise volonté de Moncourtuse.

A une heure après minuit, le packaam whoungée me fit savoir, en se rendant au bord de l'eau, que l'empereur arriverait le matin de bonne heure. A six heures, je reçus l'avis qu'il était arrivé. A environ neuf heures, je vis pas-

Digitized by Google

ser l'engée Teckien qui se rendait au devant de son père. A dix heures, un coup de canon annonça que Sa Majesté débarquait, et il était près de dix heures et demie, lorsque la tête du cortége commença à paraître.

Une file d'éléphans ouvrait la marche, puis un corps de fantassins habillés comme les gens du peuple, portant chacun un fusil sur l'épaule. Ces soldats marchaient ou plutôt se promenaient sur deux rangs, sans observer aucun ordre. Venait ensuite le petit-fils de l'empereur, assis sur le cou d'un grand éléphant, qu'il guidait pour la forme, car cet animal n'avait pas besoin qu'on le dirigeât. Le jeune prince était nu de la ceinture jusqu'à la tête, n'ayant qu'un lungée de soie. Il avait sur la tête un mouchoir brodé, des anneaux au bas des jambes, au dessus des chevilles, et autour du cou plusieurs chaînes garnies de pierreries. Après lui venaient plusieurs palanquins dorés, dans lesquels étaient des femmes du palais. A quelque distance plus loin était le fils d'une concubine favorite de l'empereur, monté sur un petit éléphant, qu'il guidait lui-même; puis cinq éléphans avec des howdas de guerre. On voyait ensuite les cavaliers de Sa Majesté, au nombre de soixante à quatre-vingts, portant des uni-

Digitized by Google

formes très-râpés, et montés sur des chevaux à moitié morts de faim; plusieurs pièces de canon en cuivre doré, de trois livres de calibre, ajustées sur des affûts de campagne, traînés par des hommes, et plusieurs caissons peints en rouge et dorés, attelés chacun de deux chevaux. De chaque côté, marchaient des fantassins armés et habillés comme ceux qui étaient à la tête du cortége. A la suite de ces forces, se trouvait la voiture que j'avais amenée, et qui était traînée par des hommes, et après elle Sa Majesté avec sa première épouse, dans son ancienne voiture, à laquelle étaient attelés quatre chevaux de main; les stores étaient presque baissés. Malgré cela, quand l'empereur passa devant moi, je l'entendis rire et parler : il paraissait très-satisfait de mon attention.

J'étais assis sur une chaise à la porte du vestibule, et lorsque Sa Majesté se trouva en face de la maison, je me levai, j'ôtai mon chapeau, et je saluai en plaçant ma main sur ma poitrine. M. Burnet et M. Rowland, qui étaient à mes côtés, saluèrent en même temps, et de la même manière. Le reste de ma suite était rangé de chaque côté du veranda. J'avais fait établir devant la façade de ma maison une balustrade de bambous, couverte en dehors d'étof-

Digitized by Google

fes jaunes, ornées de franges d'or et d'argent. En face du veranda, était un portique de quarante-huit pieds de long, dont le haut était couvert d'étoffe écarlate, qui tombait de trois pieds vers la façade; celle-ci était garnie de franges d'or et d'argent, tombant d'environ deux pieds plus bas que l'étoffe rouge. Les piliers de bambous et autres pièces étaient couverts de soie jaune, et des rideaux de soie de même couleur, attachés le long du veranda, ne laissaient voir que l'ouverture des portes. La maison était nouvellement blanchie, la route unie et sablée, et peu avant le passage de l'empereur, j'y fis jeter des feuilles d'or. Un peon birman empêchait la foule d'approcher de la façade. Enfin, tous mes préparatifs ne laissaient pas que de produire un certain effet, surtout pour le pays; et d'ailleurs l'intention était tout dans une circonstance où l'on ne s'attendait à rien.

L'empereur paraissait, comme je l'ai déjà dit, très-satisfait; il répétait tout haut à ses courtisans: « Ha! voilà la compagnie, voilà » mon résident! » Et il tint les yeux fixés sur moi pendant tout le temps qu'il passa. Des lanciers marchaient de chaque côté de la voiture qui était entourée d'une foule de courtisans. Il

Digitized by Google

y avait à la suite des fantassins, des cavaliers et des éléphans de guerre, mais tout cela marchait sans ordre et me parut fort insignifiant.

Après ces troupes, venait l'engée Teckien. Il était à cheval, précédé et suivi de fantassins, de lanciers, et entouré de ses domestiques particuliers. Il dirigea ses regards de mon côté jusqu'à ce qu'il se fût trouvé en face de moi. Alors il affecta de détourner la tête. Bien loin de paraître choqué de ce mouvement, je m'inclinai profondément quand il traversa la route. Plusieurs palanquins dorés, dans lesquels étaient les épouses, les concubines, chacune avec leurs femmes de service, passèrent après lui. Les jeunes princes étaient sur les épaules des porteurs, et l'on étendait des ombrelles sur leurs têtes. Des chars de différentes espèces avaient été destinés aux femmes du palais.

A onze heures et demie, le prince de Prone arriva à cheval. Sa suite était un peu moins considérable que celle de l'engée Teckien. Il me regarda très-fixement; je me levai, et le saluai. J'attendis encore une demi-heure le passage des autres princes; mais, ayant appris qu'ils avaient suivi une autre route, je fis jeter de l'argent à la populace, et me retirai. L'ensemble du cortége manquait de régularité, et,

Digitized by Google

comme tous ceux qui le composaient ne se suivaient pas, il en résultait des intervalles, pendant lesquels la sentinelle avait de la peine à écarter la foule, qui venait assaillir l'enclos de ma maison; mais à peine quelque prince, quelque seigneur paraissait-il, que cette foule fuyait comme l'ombre d'un nuage poussé par le vent. Il y avait dans cette marche une centaine d'éléphans, les uns très-petits, les autres de mauvaise apparence et mal équipés. Les fantassins de service n'étaient pas au nombre de plus de cinq ou six cents, et les cavaliers n'excédaient pas six ou huit cents hommes. Je remarquai que les domestiques et les chars firent plusieurs voyages, afin d'effectuer le transport des membres inférieurs de la famille impériale.

Le lendemain de cette entrée, j'envoyai mon interprète chez le mhée whoungée pour le complimenter sur son heureux retour. Il répondit qu'il était mal à son aise; qu'il m'engageait à venir le voir, parce que son service au louto ou au palais ne manquerait pas de prendre tout son temps dès qu'il irait mieux, mais cependant à différer ma visite de quelques jours, parce que sa maison n'était pas encore en état de me recevoir. Je lui fis dire que c'était comme ami que je me proposais de l'aller voir, et que le cé-

Digitized by Google

rémonial n'était nullement nécessaire. Effectivement, je me rendis chez lui, et le trouvai gisant dans sa chambre, et étendu sur une natte. Un de ses fils, jeune homme, très-brun, et assez fort, deux de ses femmes assistaient à cette entrevue, pendant laquelle il me fit donner un oreiller pour m'asseoir. La chambre dans laquelle il me reçut n'avait aucun ornement, et l'on n'y voyait pour tous meubles que des nattes communes.

Après les complimens d'usage, il me conta comment il avait traité le messager du Bengale, me promit de me donner le nom de celui qui l'avait envoyé, et ajouta, comme par forme de conversation, que mon affaire était arrangée. En général, il me montra la plus grande affection, et nous causâmes comme de vieux amis. Il y avait ce jour-là une éclipse de lune; je lui expliquai ce phénomène, et il me témoigna aussitôt le désir d'apprendre l'astronomie ou plutôt l'astrologie. Je lui dis que nous n'avions pas l'habitude de nous livrer à l'étude de l'astronomie, dans le but de connaître les influences que les astrologues attribuent aux astres, mais seulement pour tâcher d'expliquer les grands phénomènes des corps célestes, et pour perfectionner la géographie et la navigation;

Digitized by Google

je promis cependant de lui servir de guide dans l'étude de ces connaissances, autant qu'il m'était possible de le faire. Il engagea vivement son fils à cultiver mon amitié, lui disant qu'il était rare de posséder chez eux un homme aussi instruit que moi, et qu'il ferait bien de profiter de l'occasion. Il m'offrit ensuite la moitié de sa maison, qui était bien bâtie, très-commode, et m'engagea à venir vivre dans sa famille, à apporter mon dîner chez lui, car il avouait qu'il aimait assez notre manière de vivre; bref, il employa tous les moyens pour me prouver son amitié. Nous prîmes le thé ensemble, et, comme il ressentait des douleurs d'entrailles et des envies de vomir, suites de quelques excès et surtout de l'abus qu'il avait fait des mangoes, je lui donnai une bouteille d'extrait de menthe, en lui indiquant la manière de s'en servir. Je n'osais pas le traiter comme moi, mais je savais que l'extrait de menthe ne pouvait lui faire aucun mal.

Le jour même de cette visite, je me rendis chez Son Excellence pour y dîner. On me fit attendre quelques instans dans le vestibule, parce que l'on était occupé à préparer la salle intérieure. Ces préparatifs consistaient à étendre sur le plancher deux nattes étroites, l'une

Digitized by Google

pour moi, vis-à-vis la place du whoungée, l'autre pour M. Burnet et les autres personnes de la maison. Lorsque j'entrai, Son Excellence était dans les mains de son barbier, à l'un des angles de la chambre, et, après s'être lavée, elle vint s'asseoir à sa place. Elle me dit qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle attribuait cet état satisfaisant au remède que je lui avais donné. Nous causâmes ensuite de Moncourtuse, que l'on avait aperçu, et qui, sous prétexte que nous étions mal ensemble, avait demandé à ne pas se trouver avec moi. Comme il était seul en état de donner des traductions satisfaisantes des notes que je pouvais communiquer au gouvernement, je consentis volontiers à ce qu'on l'employât encore, pourvu qu'il se mît à sa besogne sans nouveaux délais. Cet acte de déférence fit plaisir au mhée whoungée, qui avait désiré qu'on le conservât au moins jusqu'à ce que mes affaires fussent terminées. Il me promit, comme par échange de bons procédés, que l'on me donnerait copie de la lettre apportée du Bengale et que l'on m'en enverrait le porteur, afin que je pusse agir envers lui comme bon me semblerait. Cette confidence m'étonna et me prouva de nouveau que chez ce peuple on n'a aucune idée de la turpitude

Digitized by Google

attachée au mensonge. La veille, on m'avait annoncé que cette lettre était déchirée sans avoir été ouverte, et on m'en offrait une copie? D'ailleurs, un de mes domestiques avait affirmé l'avoir tenue dans ses mains.

Je continuai mes visites chez le whoungée, et nous ne faisions presque plus qu'une famille. Notre intimité en était venue au point, qu'on me traitait même par trop comme un ami de la maison. Un jour que je m'y rendais pour y dîner avec M. Burnet, on m'introduisit dans la salle d'audience extérieure, en me disant que Son Excellence était au bain. Je m'assis patiemment; mais, ayant vu admettre divers étrangers dans la salle intérieure, je souhaitai que l'on prévînt Son Excellence que j'étais depuis quelque temps chez elle. On me fit observer que le mhée whoungée était en affaire particulière avec un officier du palais. Cette espèce d'obstination à ne point vouloir prévenir le whoungée de ma présence, l'arrivée de plusieurs autres personnages me fit prendre le parti de rentrer chez moi, ce moyen m'ayant paru le meilleur pour faire connaître mon mécontentement. Je fis rester mon interprète, que je chargeai de présenter mes respects au whoungée, et en même temps de lui offrir le dîner que j'avais

Digitized by Google

fait préparer, en lui disant que je supposais qu'il avait des engagemens et que je viendrais une autre fois chez lui.

J'avais à peine fait quelques pas, que je vis accourir mon interprète. Le mhée whoungée me faisait faire ses excuses, et me priait de revenir, rejetant sur ses domestiques, qui avaient négligé de l'avertir, l'impolitesse que l'on m'avait faite. Mon interprète ajouta qu'il était furieux contre ses domestiques, qu'il l'avait vu s'élancer sur son balcon, les menaçant de leur faire couper la tête, si je ne revenais pas. Il avait même été jusqu'à s'écrier : « Voulez-vous me faire trancher la tête?..... Que » dira Sa Majesté, si elle sait que le résident » a quitté ma maison de cette manière. »

Je revins donc, car ma seule intention était de lui faire sentir par mon départ son impolitesse, et je le trouvai dans une extrême agitation. Il me renouvela ses excuses, rejeta tout le tort sur ses domestiques, qui tremblaient tous. Cet homme était si dur et si violent qu'ils osaient à peine parler devant lui. Heureusement le dîner arriva; j'avais tout fourni, excepté les nattes. Nous entrâmes dans le salon où il devait être servi, et Son Excellence trouva tout merveilleusement bon, surtout un petit

Digitized by Google

cochon rôti et le pain, dont il me pria de lui envoyer tous les jours quelques morceaux, ce que je lui promis volontiers. La colère avait troublé son appétit, de sorte qu'il me demanda la permission de faire mettre quelque chose de côté pour un autre moment; je lui déclarai que je n'emporterais rien, et j'ai su qu'il avait fait avec ses femmes un excellent repas de nos restes. Par égard pour les préjugés du pays, je n'avais point fait apporter de vin. Nous nous quittâmes presque aussitôt que la nappe eut été retirée; mais à peine fus-je hors de la cour qu'il la fit refermer, pour faire infliger, à ce que l'on me dit, une punition à ses gens.

Je continuai à avoir les mêmes attentions pour Son Excellence. Tantôt, je lui envoyais du beurre pour ses déjeuners, des plats de ma table pour son dîner; je lui fis cadeau d'une bague de diamans, d'une autre bouteille d'extrait de menthe, la seule qui me restât; la première lui ayant fait beaucoup de bien. Malgré cela, de nouvelles démarches devinrent nécessaires pour faire obéir Moncourtuse. M. Burnet m'ayant prévenu que les traductions n'étaient pas commencées, j'envoyai aussitôt au mhée whoungée pour le prévenir de cette circonstance. Il répondit qu'il était tellement

Digitized by Google

indisposé qu'il désirait voir le travail ajourné ; mais il ordonna en même temps à deux hommes d'aller chercher Moncourtuse. On le trouva dans la maison de l'engée Teckien, et on lui fit promettre de se rendre le lendemain chez le whoungée. Le lendemain, les gens du mhée whoungée vinrent dès le matin prévenir M. Burnet que Moncourtuse était arrivé. M. Burnet se rendit de suite à son devoir, mais il ne trouva plus son homme ; les secrétaires de Son Excellence l'avaient laissé partir, sous le prétexte qu'il avait un travail à faire pour l'enga Whoun. Quel était ce travail ? L'explication d'une méchante nouvelle française, ornée de figures en taille-douce ? Une autre fois, quand on l'alla chercher, il se plaignit d'avoir la colique!! Était-il possible de garder son sang-froid dans de semblables occasions.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Le capitaine Cox parcourt Amarapoorah. — Monument religieux. — Visite au mhée whoungée. — Idée que l'on peut prendre de la futilité de la conversation des Birmans. — Plaisant mensonge. — Vie intérieure du mhée whoungée. — Son déjeuner. — Audience qu'il donne. — Il interroge deux criminels. — Moncourtuse. — Difficultés que fait le mhée whoungée pour parler des affaires du capitaine. — Singulière demande. — Les grands n'ont aucune idée juste de leur véritable dignité. — Avarice du mhée whoungée. — Discussion au sujet de la rédaction des mémoires. — Suspension. — Dimanche chez les Birmans. — Arrivée d'une princesse assamèse. — Ordre aux habitans de décorer la façade de leurs maisons. — Punitions infligées à ceux qui y contreviennent. — Habitation provisoire de la princesse. — Empressement que l'on témoigne pour elle. — Description du cortége de la princesse et de son entrée. — Arrivée du chirurgien anglais M. Keys. — Zemaun-Sha. — Les négocians de Rangoun envoient un mémoire au capitaine Cox. — M. Keys se rend chez le petit-fils de l'empereur. — Société réunie chez le jeune prince. — Expérience sur l'électricité. — On fait voir à M. Keys et à M. Burnet l'éléphant blanc du prince.

AMARAPOORAH renfermait quelques monumens dignes d'être vus, et un matin je sortis pour visiter les faubourgs de la ville et surtout un édifice religieux que le packaam whoun-

Digitized by Google

gée faisait élever. Ce bâtiment, d'un style mixte, moitié birman, moitié européen, était enduit de plâtre, recouvert d'une terrasse, et avait une corniche soutenue par des pilastres toscans. Les chapiteaux, les arabesques étaient peints et dorés. Au moment où je l'examinai, le logement des poonghées, tout-à-fait dans le style birman, était fini. L'ensemble de cette construction occupait un espace considérable et pouvait avoir coûté au moins deux lacks de takals.

En revenant de cette promenade j'entrai chez le mhée whoungée, que je trouvai dans sa salle d'audience intérieure, assis sur une espèce de matelas auprès d'un des piliers du centre. Il n'avait qu'un lungée de soie et un mouchoir de mousseline sur la tête. Cette tenue est celle de presque tous les Birmans dans leurs maisons. La chambre n'était soutenue que par deux piliers, et l'on plaça, pour moi, près du second, une natte bordée de toile de coton rouge. Le mhée whoungée me parut mieux et me remercia beaucoup des bouteilles d'extrait de menthe que je lui avais envoyées, disant qu'il n'en avait pris que cinq gouttes au lieu de trente que je lui avais ordonnées. Pour me prouver qu'il disait la vérité, il en-

Digitized by Google

voya chercher la bouteille, mais au lieu de cinq gouttes il en avala soixante. Je prends ce trait vraiment comique, entre dix mille, pour donner une idée de la nullité de la conversation des Birmans, et ensuite pour faire voir quelle habitude ils ont du mensonge, puisque dans le même moment ils avancent un fait et le démentent.

Son Excellence me demanda la permission de déjeuner, et se retira dans un coin de la salle. Elle ne me parut pas mieux servie que les petits revendeurs qui stationnaient près de ma maison. Son repas, servi sur un plateau de laque rouge, se composait de riz bouilli très-épais, de deux ou trois assiettes de légumes, avec des tranches de poisson, de noix de cocos et de blatchong. Après avoir mangé, elle se rinça la bouche, but de l'eau, et on lui servit sa pipe. Un bambou de cinq ou six pieds de longueur, dont l'extrémité qui entre dans la bouche était en or, formait le tube de cette pipe; le fourneau était de terre et entouré d'ornemens en argent. Le tabac se présente en feuilles, sans apprêt. On le divise en petits morceaux que l'on allume avec un charbon après avoir chargé la pipe. Le whoungée revint à sa place après avoir fumé, et entendit de nou-

Digitized by Google

veau plusieurs affaires, car il n'avait cessé de parler pendant son déjeuner.

La plupart des personnes qui venaient à son audience l'entretenaient de réclamations relatives au fisc; toutes s'appliquaient à prouver qu'elles ne pouvaient satisfaire à leurs engagemens, et demandaient des réductions. Je remarquai que ces interlocuteurs parlaient en conservant une attitude fixe, et sans gesticuler. On amena aussi devant lui trois hommes accusés d'avoir assassiné un collecteur. Ils n'étaient pas enchaînés et ne paraissaient pas plus intimidés que s'ils eussent été là pour une affaire de peu d'importance. Le principal accusé, qui était jeune et de mauvaise mine, répondit aux questions qu'on lui adressa avec respect et fermeté, sans baisser un seul moment les yeux. Quand on les fit retirer, ils s'éloignèrent tous les trois à reculons et le corps incliné.

Pendant ces interrogatoires, survint Moncourtuse. Je le reçus comme s'il ne s'était jamais rien passé de désagréable entre nous, et il se montra aussi bas que de coutume. Quelle que fût la personne à laquelle il parlât, il commençait toujours son discours par Monseigneur! *(praw keundo!)* Le mhée whoungée lui ordonna de se mettre aux traductions et de

Digitized by Google

faire en sorte de les achever dans la journée ; mais il y eut encore un autre empêchement, le secrétaire de Son Excellence était absent.

Je profitai cependant de ce délai pour demander quelques momens d'entretien en particulier au mhée whoungée, afin que nous pussions parler des mémoires que j'avais adressés à la cour. Il me fit entendre qu'il ne pouvait le faire en ce moment, parce qu'il y avait à son audience des personnages de distinction qui attendaient, et que, d'ailleurs, nous pourrions trouver une occasion favorable avant que les mémoires fussent traduits. Mécontent de cette défaite, je priai Son Excellence de me dire alors pourquoi elle avait témoigné le désir de me voir. Cette question l'embarrassa, puis, comme si elle eût voulu détourner mon attention, elle me demanda si je savais pourquoi le drap d'une grande largeur était rare à Amarapoorah, et si j'en avais dont je pusse disposer. Je répondis que je n'étais pas marchand, mais que j'attribuais la rareté des marchandises que l'on tirait de l'Europe à la suspension des importations, suspension qui était en partie causée par les délais sans nombre dont on entourait mes négociations. Enfin, après quelques hésitations, le mhée whoungée s'expliqua plus clairement.

Digitized by Google

Le prince impérial attendait un éléphant blanc, et voulait mettre un rideau écarlate à la porte de la loge de cet animal; mais il n'avait pas de drap assez large pour faire ce qu'il désirait. Il ajouta aussi que le jeune prince avait tellement envie d'une coupe en cristal, qu'il ne cessait de crier : « Une coupe! une coupe! »

Je dis que j'étais disposé à tout faire pour contenter le prince, mais qu'il fallait avant tout que mes affaires fussent terminées. Je me retirai alors, laissant M. Burnet et mon interprète. Le soir, les deux premiers mémoires furent achevés, et Moncourtuse promit de revenir travailler le lendemain, disant que, comme il manquait de thé et de plusieurs autres choses indispensables, il irait déjeuner avec l'enga Whoun. On peut se faire une idée des hauts dignitaires de ce pays, en voyant avec quelle familiarité ils se laissaient traiter par un homme qu'ils désignaient par des expressions d'insulte et de mépris; mais voici qui vaut encore mieux. Pendant le travail de la traduction, le mhée whoungée s'approcha de Moncourtuse pour lui dire de tâcher de lui avoir aussi un morceau d'écarlate. Quoiqu'il eût fait cette demande à voix basse, M. Burnet l'entendit.

Le second jour de travail les traductions

Digitized by Google

furent terminées; il est vrai que M. Burnet, pour ne pas quitter l'ouvrage, s'était fait suivre de toutes les provisions qui pouvaient lui être nécessaires. Il ne restait plus qu'à les mettre au net; mais alors nous eûmes une discussion au sujet de la rédaction. Partout où j'avais employé les pronoms *je* et *moi*, Moncourtuse avait mis *praw keundo*, ce qu'il soutenait vouloir dire, votre humble serviteur, mais ce qui signifiait véritablement l'esclave de votre seigneurie. Je savais que l'empereur se servait du mot *gogouncy* ou *company*, pour me désigner; mais je n'acceptais pas cette dénomination, parce que je savais qu'on la donnait aussi au fripon qui avait acheté des courtisans de Sa Majesté le privilége du commerce de Rangoun. Je prétendais être désigné dans les écrits en question par les pronoms *je* ou *me*, lorsque je parlais à la première personne, ou à la troisième par ma qualité de résident, de représentant du gouvernement général de la compagnie des Indes.

Cette mise au net fut encore suspendue par l'entrée de la lune dans son troisième quartier, ce qui est jour de repos ou dimanche chez les Birmans; puis, par l'arrivée de la princesse assamèse, dont j'ai déjà parlé plus haut. Les

Digitized by Google

habitans de ma rue, qu'on appelait la rue de l'empereur, furent invités à décorer le devant de leurs maisons et à garnir leurs boutiques de marchandises le jour de l'entrée de la princesse. On en punit même quelques-uns qui s'étaient avisés de manquer à l'ordonnance. Le packaam whoungée partit pour aller lui servir d'escorte, et parut retarder exprès son retour pour donner le temps d'achever les préparatifs nécessaires. On m'engagea aussi à orner le devant de ma résidence.

A son arrivée, la princesse assamèse occupa provisoirement un bungalow[1], construit sur les bords du fleuve, et elle y resta jusqu'à l'heureux moment de sa présentation à l'empereur.

[1] Les bungalow, dans l'Inde, sont des bâtimens élevés sur une plate-forme en briques, à un, deux ou trois pieds du sol. Leur distribution consiste pour l'ordinaire en une grande pièce au centre, qui sert de salle à manger et de salon; dans les coins sont des chambres à coucher. La couverture, qui est en chaume, se prolonge sur les côtés. Entre chaque chambre du coin sont des viranders ou portiques ouverts, sous lesquels on passe les soirées. La salle du milieu est éclairée sur les côtés par des fenêtres et au centre par une grande porte. Quelquefois, à chaque extrémité du bâtiment, les viranders du milieu sont couverts et forment chambre. Ce mot se prononce aussi *ban-*

Digitized by Google

Des personnes de la cour passèrent continuellement devant mes fenêtres pour porter à la princesse des rafraîchissemens sur des plateaux dorés. Le whoun de l'impératrice, qui occupait un poste important dans le harem de Sa Majesté, entra chez moi après avoir été à son tour visiter la princesse. Il me fit l'offre de son amitié, de son crédit auprès de la nouvelle épouse, pour accélérer mes opérations. Je le reçus avec beaucoup d'égards, et je m'aperçus qu'il était flatté de mes honnêtetés.

Enfin le cortége et la princesse se mirent en route. L'impératrice, qui devait l'accompagner, sortit pour aller au-devant d'elle, dans un superbe palanquin porté par trente-six hommes, et suivie d'un grand nombre de dames également dans des palanquins. Les fa-

galah, et signifie une maison de nattes recouvertes de mortier, avec un toit en chaume ou en roseaux.

Le virandah ou virander, corruption du mot portugais qui signifie *balcon*, est un échafaud de bois, de fer ou de pierre, placé devant la fenêtre d'une maison pour y prendre l'air et pour voir au loin. Dans l'Inde, c'est proprement un corridor ouvert et soutenu par des piliers ou des colonnes sous lesquels les habitans de la maison viennent respirer le frais à la fin du jour. Cette partie de la maison n'est pas la moins utile dans les climats chauds.

Digitized by Google

çades des maisons étaient couvertes de nattes et d'ornemens en couleur. On y avait construit des espèces de balcons en bambous. Les boutiques étaient remplies de marchandises que l'on vendit au-dessous du cours à l'escorte de la princesse. Les rues avaient été balayées et l'on y avait planté de chaque côté des haies d'arbres de plantains et des cannes à sucre. Les lanciers, les fantassins, des bramines birmans, la musique, l'impératrice-mère et sa suite, ouvrirent la marche. Quatre jeunes femmes richement vêtues étaient à genoux sur la plate-forme du palanquin, deux à deux, les unes devant, les autres derrière, et toutes le visage tourné vers le point central du palanquin. Elles tenaient leurs mains jointes contre leur front. C'est ainsi que les Birmans expriment qu'ils rendent hommage.

Après l'impératrice-mère, venaient encore des cavaliers, des lanciers, des fusiliers, puis des hommes portant le trousseau de la princesse, des bramines assamèses avec des turbans blancs et des robes blanches, deux whoundocks et divers autres officiers birmans; des femmes habillées en blanc, qui frappaient sur de grands tambours, agitaient des cymbales d'argent, ou faisaient retentir l'air du son de plusieurs trompettes du

Digitized by Google

même métal. Le trousseau de la princesse se composait de dents d'éléphans, de jaspe, d'armes assamèses, de caisses de vêtemens, de plusieurs couchers, etc., etc.

La princesse était sur un palanquin semblable à celui de l'impératrice-mère. Il était garni de rideaux en gaze de la Chine, de sorte qu'elle pouvait voir sans être vue. Après elle, s'avançaient des cavaliers birmans avec une vingtaine de palanquins pour les dames de la cour. Le cortége était terminé par des détachemens de lanciers et de fusiliers. J'avais devant ma maison des danseurs et des musiciens, et, pendant la marche du cortége, je restai assis sur mon balcon.

Un petit convoi de bateaux marchands qui était venu en vingt-cinq jours de Rangoun à Amarapoorah, m'avait annoncé la prochaine arrivée du chirurgien que j'attendais. Il arriva à ma grande satisfaction, me remit les lettres dont on l'avait chargé pour moi, aussi-bien que quelques journaux indiens, d'une date éloignée. J'appris par ce moyen que Sha Zemaun [1] s'était

[1] Zemaun-Schaw a marqué dans les guerres des Anglais contre Tippoo-Saïb : ce prince était chef de la tribu des Abdallas, princes mahométans, souverains du Can-

Digitized by Google

retiré chez lui et que le gouverneur général était rentré en bonne santé à Calcutta. Le gouvernement ne m'avait envoyé aucune dépêche, mais les négocians de Rangoun avaient profité du passage de M. Keys, c'était le nom du chirurgien, pour me faire parvenir un mémoire dans lequel ils se plaignaient du Mahométan qui avait le privilége du commerce de Rangoun. Le mayhoun de Hunzawaddy, qui avait eu pour M. Keys, beaucoup d'égards, et lui avait même accordé une garde à son bord, m'adressa aussi une lettre aussi bienveillante que polie.

A peine le docteur fut-il débarqué, que j'eus à mettre sa complaisance à l'épreuve. Le petit-fils de l'empereur ayant dérangé une machine électrique, me pria de la faire remettre en bon état, et de lui envoyer M. Keys et M. Burnet, pour qu'il pût voir quelques expériences. Je lui fis reporter sa machine toute arrangée, et

dahar, de Cabul et des Afghans. Les Anglais accusaient Tippoo-Saïb d'avoir lié des négociations avec lui en 1792, et surtout en 1796; de l'avoir engagé à entrer dans l'Indostan avec une armée de cent vingt mille hommes, dans l'espoir que les Sykes, qui possèdent le Moultan et les peuples du Sindy, n'auraient pas tardé à la grossir avec toutes leurs forces, et à se jeter ensuite dans le Decan, où lui-même devait se porter à la tête de son armée.

Digitized by Google

en même temps un bocal de fruits anglais confits. Mais, au sujet de mes deux compatriotes, je demandai, tout en consentant à ce qu'ils se rendissent chez le prince, qu'on les reçût avec les égards qui leur étaient dus, et qu'on les envoyât chercher par des officiers, pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte. Je demandai aussi qu'on n'exigeât pas qu'ils retirassent leurs souliers. Le prince répondit qu'il ferait autant que possible tout ce que je désirais, et que le respect qu'il devait à la maison qu'il habitait, et qui appartenait à son grand-père, pourrait seul l'empêcher de m'être entièrement agréable.

En effet, deux officiers de la maison du jeune prince vinrent chercher M. Keys et M. Burnet. Ils renouvellèrent l'assurance que ces messieurs seraient reçus avec beaucoup d'égards, qu'ils ne seraient point obligés de se déchausser avant d'arriver à la troisième cour du palais. Quoique j'eusse stipulé qu'ils ne se déchausseraient point du tout, je cédai sur ce point pour cette fois seulement, afin de me concilier l'affection du prince.

Mes deux compatriotes furent reçus à la troisième grille du palais, par les deux fils du mhée whoungée, qui les conduisirent dans une salle disposée pour la circonstance. Cette salle était

Digitized by Google

garnie de tapis ; et, dans un des côtés, on avait élevé une espèce de trône occupé par le jeune prince. Des courtisans, au nombre desquels se trouvaient trois fils naturels de l'empereur, et neuf autres enfans de la famille impériale, étaient assis dans un ordre régulier sur le plancher. Un grand nombre de domestiques et de gardes se tenaient en dehors. Ce fut en présence de cette assemblée que M. Keys fit une foule d'expériences. Il fit jaillir des étincelles électriques, enflamma de l'alkool, soumit ses auditeurs à des commotions graduées. Tous paraissaient attentifs, émerveillés même. Le prince avant leur départ, leur proposa, tant il était satisfait, de venir voir son éléphant blanc. Ils se rendirent à la loge de cet animal, ou plutôt à son palais, selon l'expression usitée à la cour des Birmans. Son Altesse les rejoignit par un autre chemin ; attention qui est regardée comme une marque de faveur. Dans cette entrevue, on fut charmé de la complaisance et de l'amabilité de MM. Keys et Burnet, et de leur côté ils n'eurent qu'à se louer des égards que l'on eut pour eux.

A quelques temps de là, le prince envoya encore sa machine électrique, afin qu'on la préparât pour de nouvelles expériences. J'eus à

Digitized by Google

remplacer la bouteille de Leyde qui était cassée. Une autre fois, il fit demander mon secrétaire birman, celui-ci se rendit aussitôt à son invitation, et me rapporta à son retour, que Son Altesse ne savait comment ajuster la chambre obscure que j'avais donnée à son grand-père. Il l'avait même renvoyée : « Que n'allez-vous » consulter votre ami le résident, avait dit » l'empereur. — Le puis-je, avait répondu le » jeune homme. — Oui, avait repris Sa Ma- » jesté, vous pouvez envoyer près de lui tant » qu'il vous plaira. » Le prince, en me faisant rendre compte de cette conversation, avait chargé mon secrétaire de me prier de permettre que MM. Keys et Burnet se rendissent de nouveau au palais ; ce que j'accordai volontiers. Ces messieurs y furent reçus avec le même cérémonial et un aussi bon accueil qu'auparavant. En les congédiant, le prince pria M. Keys de me dire qu'il désirait voir Calcutta, et qu'il voulait assister à la présentation de mes mémoires à son grand-père ; il ajouta qu'en cas d'objection de la part de ce dernier, il me priait de les mettre de côté par amour pour lui.

Cette intervention pouvait m'être utile, car rien n'avançait, et je voyais avec peine que les prétextes les moins plausibles m'étaient don-

Digitized by Google

nés à chaque instant pour excuse. Le troisième whoungée avait été long-temps absent à cause d'un voyage fait à Tongher, pour escorter un éléphant blanc[1]. Pendant son absence, le mhée

[1] *L'asiatic journal* citait dernièrement, au sujet de cette superstition bizarre, un passage d'un ouvrage du capitaine Canning, envoyé à la cour d'Amarapoorah en 1810. La traduction de ce passage, publiée par un journal français le *Globe*, trouve ici naturellement sa place.

« La résidence de l'éléphant blanc, y est-il dit, est contiguë au palais de l'empereur, avec lequel elle communique par une longue galerie ornée de plusieurs rangées de colonnes. A l'extrémité de cette galerie, un grand rideau de velours noir, relevé par une superbe broderie en or, dérobe l'animal aux yeux du vulgaire. Devant ce rideau sont étendus des tapis sur lesquels les présens offerts par la dévotion étaient placés. Ils consistaient en mousselines à fleurs d'or et d'argent, en draps fins, peaux de loutre, eau de rose, brocards de Bénarès, thé, etc. Après avoir fait antichambre, comme chez les princes birmans, on tira le rideau, et le capitaine Canning découvrit un éléphant de petite taille, couleur de sable, jouant fort innocemment avec sa trompe, et ne se doutant pas de la gloire dont il était environné. Les Birmans qui l'accompagnaient baissaient devant lui leurs têtes jusqu'à terre. L'auguste animal avait pour demeure une grande salle richement dorée du haut en bas, et soutenue par soixante quatre piliers, dont trente-six étaient également ornés d'une riche dorure. Ses pieds de devant étaient attachés à

Digitized by Google

whoungée avait eu seul le maniement des affaires de l'état, et alors, il était plus puissant que

un de ces piliers par une grosse chaîne d'argent; ceux de derrière étaient assujettis par des cordes. Son lit consistait en une paillasse épaisse, couverte d'un drap bleu magnifique, sur lequel était étendue une autre étoffe plus moëlleuse, recouverte elle-même en soie cramoisie. L'animal a une maison montée, qui se compose d'un whoungée ou premier ministre, d'un whounddock ou secrétaire d'état, d'un sérédogée ou sous-secrétaire, d'un nakhan ou introducteur, et d'autres ministres inférieurs. Outre son ministère, il a d'autres officiers chargés de l'administration des divers domaines qu'il possède dans différentes parties du pays, et un établissement de mille hommes, qui comprend ses gardes, ses serviteurs et les gens de sa suite. Ses harnais, tout en or, sont d'une extrême magnificence; sa housse, également d'or, est garnie d'une grande quantité de gros diamans, de perles, de saphirs, de rubis, et d'autres pierres précieuses; sa cassolette, son crachoir, ses pendans d'oreilles, et les vases dans lesquels il boit et mange, sont également en or et enrichis de nombreuses pierreries. Lorsque le rideau fut tiré, on parut désirer que les Anglais imitassent les Birmans dans leurs prostrations; toutefois on n'insista pas sur cet acte de condescendance. L'éléphant blanc leur parut être un animal malade, dont une espèce de lèpre avait changé la couleur.

» On dit que ces honneurs sont rendus à l'éléphant blanc parce qu'un animal de cette espèce est, après plu-

Digitized by Google

l'empereur. Lorsque l'animal révéré arriva, tous les grands officiers de la couronne se rendirent

sieurs millions de transmigrations, le dernier degré par lequel passe une âme, avant d'entrer dans le neibaun ou paradis, ou, suivant la doctrine du Buddisme, avant d'être absorbée ou plutôt complétement anéantie dans l'essence divine. Un des titres de l'empereur est celui de roi des éléphans blancs, rouges et bigarrés, et l'on dit que les Birmans honorent d'un même culte ces trois espèces. L'empereur avait coutume d'adresser chaque matin ses hommages à l'éléphant blanc; il l'accompagnait souvent lorsqu'on le menait à la rivière pour le baigner, et lui rendait les mêmes honneurs qu'il recevait de ses sujets. »

On donne encore une autre origine, aussi singulière que celle-ci, au culte rendu à ces éléphans, et l'explication en est empruntée au Dictionnaire de Dyce. Voici le passage que l'on peut y lire. « Le fondateur d'un des » plus anciens systèmes religieux de l'orient se nommait » Xacca. L'histoire de sa vie rapporte que sa mère étant » enceinte de lui, rêva qu'elle accouchait d'un éléphant » blanc. Xacca se retira dans un désert, où il imagina son » système. A son retour il prêcha sa doctrine, et se trouva » en peu de temps à la tête d'une multitude de disciples. » Il en choisit un certain nombre, leur communiqua ses » projets, et leur donna des instructions pour la propa- » gation de ses dogmes, leur enjoignant de ne jamais souf- » frir d'examen, et de ne mettre d'autre titre à leurs livres, » de ne donner d'autre raison de leurs assertions, que ces » mots : *Il l'a dit*. Les brahmes assurent que Xacca,

Digitized by Google

à la cour, et les cérémonies qui suivirent sa prise de possession, firent remettre à une épo-

» après avoir subi quatre-vingt mille métamorphoses et
» avoir passé dans autant d'animaux d'espèce différente,
» dont le dernier fut un éléphant blanc, fut enfin admis
» au rang des dieux. De là le respect qu'ont pour l'élé-
» phant blanc les souverains de Siam, d'Ava, du Tonquin
» et de la Chine. »

Pour compléter cette note, je ne puis me dispenser de rapporter la fable de Florian intitulée l'*Eléphant blanc.*

Dans certains pays de l'Asie
On révère les Éléphans,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or;
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces Eléphans, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour, d'un de ses conducteurs,
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des Eléphans blancs;
Nos talapoins l'on dit, ainsi la chose est sûre.
— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?

Digitized by Google

que encore plus éloignée, la présentation de mes mémoires.

—Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et, si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture;
Nous sommes fiers et caressans,
Modérés, quoique tout-puissans;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus:
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes?

(Liv. I, fab. XIV, p. 51, éd. de Castel de Courval.)

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Entrevue avec le mhée whoungée. — Il engage le résident à se rendre chez lui. — Orgueil affecté du ministre. — Le capitaine Cox le force à devenir plus civil. — Lecture des mémoires. — Observations du mhée whoungée. — Le résident persiste dans sa demande. — Préambule des mémoires. — Bienveillance momentanée du mhée whoungée. — Le capitaine Cox lui envoie M. Keys. — M. Rowland se rend au louto. — Abondance des affaires. — Celles du résident anglais sont appelées les premières. — Emissaires envoyés par le jeune prince. — L'empereur prend connaissance des mémoires. — Embarras de Sa Majesté. — Elle revient sur la réforme projetée contre les prêtres. — Confidences du woundock. — Dénonciations du shabunder d'Arakan. — Ces dénonciations sont confirmées par le whoun de la reine. — Bienveillance du woundock. Il se prononce hautement en faveur du capitaine. — Ses paroles. — Le mhée whoungée reçoit fort mal M. Keys. — Sa gourmandise. — Le capitaine Cox se décide à envoyer une note au louto. — M. Burnet est chargé de la porter. — Il résiste au mhée whoungée qui ne veut pas qu'on en donne connaissance à l'assemblée. — Réquisitoire du nackhan de la cour. — L'assemblée se sépare. — Traduction de la note du capitaine. — Le but qu'il voulait atteindre est rempli.

Dans l'espoir que toutes ces cérémonies étaient terminées, j'avais envoyé mon interprète demander au mhée whoungée si l'on

Digitized by Google

pensait à mes affaires : Son Excellence avait répondu que l'empereur était tellement occupé de la nouvelle reine, de l'éléphant blanc et des poonghées, que les affaires publiques avaient été totalement négligées; mais qu'espérant présenter mes mémoires le lendemain, il serait bien aise que nous pussions les lire ensemble avant de les porter au palais. Une pareille invitation ne pouvait que m'être agréable, aussi je me rendis promptement avec M. Keys chez Son Excellence, que je trouvai, quoiqu'il y eût du monde dans l'appartement, couchée comme un sauvage, sur sa natte et en déshabillé. Après quelques complimens, elle me demanda si j'apportais mes lettres, affectant d'ignorer qu'elles étaient en sa possession depuis trois semaines. Cette singulière question me fit penser que le mhée whoungée voulait se donner un air d'importance aux yeux des assistans. Une aussi mauvaise plaisanterie devait me déplaire, et je la reçus avec tant de hauteur, qu'il finit par être très-civil et très-affable; il m'assura même que je ne tarderais pas à être satisfait.

Pendant cette conversation, les assistans qui me regardaient avec des yeux étonnés, laissèrent échapper quelques mots qui me firent

Digitized by Google

penser qu'ils avaient le sentiment de notre grande supériorité sur eux; le mhée whoungée lui-même parut ne pouvoir s'en défendre, car il me dit tout haut, qu'il était honteux de me recevoir dans une maison que je devais être disposé à regarder plutôt comme la retraite d'un barbare que comme la demeure d'un ministre. Je lui répondis que des meubles et des vêtemens recherchés ne prouvaient rien à notre avantage, que la véritable supériorité venait de la hauteur et de l'étendue de l'esprit, et que chacun reconnaissait en Son Excellence un homme du premier mérite.

Comme avant de le quitter il m'avait promis de s'occuper de mes mémoires, je retournai chez lui le lendemain matin avec M. Keys. A peine fus-je entré qu'il ordonna à son secrétaire de lire la traduction que l'on en avait faite. Nous en étions à la moitié du premier mémoire, lorsque Son Excellence interrompit pour me faire observer qu'en demandant à avoir dans le louto un siége contre les whoungées, j'exigeais plus qu'on n'avait jamais accordé même au premier prince du sang. « Si » cette difficulté est insurmontable, répli- » quai-je, je puis l'aplanir en me dispensant » de siéger au louto; mais si ma présence en

Digitized by Google

» ce lieu est nécessaire, je persiste à occuper
» la place indiquée dans mon mémoire. » Le whoungée me demanda si je possédais une copie de mon premier mémoire à Sa Majesté. Craignant que cette question n'annonçât de nouveaux délais, je l'assurai que les serviteurs de l'empereur devaient avoir l'original. Il chercha à me faire sentir qu'il était utile d'en mettre de nouveau la substance sous les yeux de Sa Majesté, surtout la partie dans laquelle le gouverneur général exprimait le désir de voir une union intime s'établir entre les deux nations. Je consentis ensuite à lui laisser dicter le préambule suivant, que devaient porter mes mémoires. « Le gouverneur général
» de la compagnie des Indes orientales ayant
» député le capitaine Cox pour cimenter la
» bonne intelligence et l'amitié entre les deux
» nations, cet envoyé est arrivé à la cour de
» l'empereur des Birmans avec ses lettres de
» créances, pour engager Sa Majesté à accéder
» aux désirs du gouverneur général, dans l'es-
» poir qu'une alliance franche et sincère peut
» avoir des résultats extrêmement avantageux
» pour les deux peuples. » Son Excellence fut si satisfaite de l'approbation que je donnai à ce préambule qu'elle ne cessa de m'appeler,

Digitized by Google

pendant toute cette entrevue, son ami et son frère. Elle m'assura qu'il était inutile que j'assistasse à la lecture entière des mémoires, qu'ils seraient remis à l'empereur à la première occasion favorable, et que Sa Majesté en adopterait sans doute le contenu.

Ces discussions, ces difficultés préliminaires, étaient à mon avis sans but et sans utilité. J'étais persuadé que l'empereur avait déjà arrêté ce qu'il devait faire, et les précautions diplomatiques du whoungée ne me paraissaient tendre qu'à me faire concevoir une haute idée de Son Excellence. Pour continuer à conserver sa bienveillance, je lui envoyai M. Keys, afin qu'il pût profiter de ses connaissances. Le mhée whoungée le reçut parfaitement bien, le pria de lui indiquer les substances les plus aphrodisiaques, et le chargea de me dire que nos mémoires allaient être lus au louto, transmis à Sa Majesté, et qu'il désirait que j'envoyasse mon interprète, afin que celui-ci fût témoin de l'exécution de cette promesse. D'après cette invitation, M. Rowland se rendit au louto. C'était le premier conseil d'état régulier tenu depuis le retour de l'empereur. L'absence de Sa Majesté avait fait accumuler une foule d'affaires relatives surtout à la religion. Malgré

Digitized by Google

cela, aussitôt que la cour fut rassemblée, le packaam whoungée demanda que l'on commençât par s'occuper de mes mémoires. Après la lecture du premier, le packaam whoungée le prit, le regarda sans faire le moindre commentaire, et le remit au nakhan de la cour, en lui ordonnant de le porter le lendemain à l'attowawoomen du palais pour que celui-ci en fît lecture à l'empereur. La cour s'occupa ensuite d'autres affaires, et M. Rowland se retira. Le jeune prince avait envoyé, comme il l'avait promis, plusieurs personnes, qui assistèrent à la séance, pour lui apprendre de quelle manière on en aurait agi envers moi.

Le lendemain, je sus que mon premier mémoire avait été lu à l'empereur, que Sa Majesté en avait approuvé le contenu, et qu'elle avait ordonné qu'on le renvoyât au louto, afin que la cour en fît son rapport, suivant l'usage établi. A cette nouvelle, je jugeai qu'il faudrait attendre encore pendant un mois, le louto ne s'étant pas occupé des autres mémoires. La vérité était que Sa Majesté ne savait trop quel système de conduite adopter à mon égard. Il paraît qu'elle sut mieux se décider dans une autre affaire. Soit qu'elle eût cédé aux sollicitations de ses épouses et de la famille impé-

Digitized by Google

riale, soit qu'elle eût reculé devant les difficultés de l'entreprise, la réforme religieuse projetée n'eut pas lieu, et le clergé rentra de nouveau en faveur. Pendant plusieurs jours, les ministres ne furent occupés qu'à délivrer des certificats d'indemnité aux chefs des diverses corporations, et à relever de leurs punitions ceux qui avaient été atteints par les derniers règlemens de Sa Majesté.

Depuis long-temps mes occupations m'avaient empêché de voir le woundock en chef qui avait eu des attentions pour moi pendant mon séjour à Mheghoun. Je lui envoyai M. Rowland auquel il dit que les obstacles que je rencontrais auprès de l'empereur venaient d'un avis que Sa Majesté avait reçu du shabunder d'Arakan, lequel prétendait que j'avais l'intention de bâtir un fort à Rangoun, et faisait tous ses efforts pour prouver qu'il serait très-dangereux de me laisser agir. Malgré la confiance que l'empereur avait dans l'honneur de notre nation et de mes principes, il ne laissa pas que de réfléchir sur ce rapport. En faisant cette confidence à M. Rowland, auquel il accorda une libre entrée chez lui, le woundock l'engagea à m'annoncer que je pouvais compter sur lui dans toutes les

Digitized by Google

circonstances. D'un autre côté, le whoun de la reine me confirma les représentations du shabunder d'Arakan, mais sans croire que l'empereur y attachât beaucoup d'importance. Ce whoun était un homme affable, fort en faveur. Dans la soirée qu'il vint passer avec moi, il avait amené beaucoup de monde, et il prit infiniment de plaisir, ainsi que les assistans, à une suite d'expériences sur l'électricité que je fis devant eux. En se retirant, il me dit qu'il s'estimait heureux d'avoir part à mon amitié.

Le packaam whoungée me prouva aussi quelque bienveillance en s'occupant de mes affaires. Il avait dit qu'il y donnerait tous ses soins, parce qu'il croyait mes propositions avantageuses au service de son maître, et il tint parole. Cependant, dans le moment qu'il choisit pour faire cette ouverture à ses collègues, on ne parut pas trop disposé à l'écouter; on allait même s'occuper d'autres choses, lorsque le premier woundock, se levant et se prononçant avec fermeté, dit : « Si Vos Excellences ne » présentent point à Sa Majesté les mémoires » du résident anglais, et si elles ne s'opposent » point aux imputations injurieuses auxquelles » sa nation est en butte, je prétends, moi,

Digitized by Google

» m'acquitter de ce devoir. » Les whoungées demandèrent aussitôt au woundock où et comment il avait appris à connaître la nation anglaise, et d'où venait le grand intérêt qu'il lui portait. Le woundock répondit que c'était de son expérience et de ses lectures; que d'ailleurs il y avait trop long-temps que l'on était en suspens à mon égard, et que, puisque personne ne voulait agir, il était décidé à aller en avant.

Cette éclatante protection avait-elle mécontenté le mhée whoungée? c'est ce que j'ignore. Mais ce que je sais, c'est qu'il reçut fort mal M. Keys, qui s'était rendu chez lui sur son invitation. Il était de fort mauvaise humeur, ne fit point donner de natte à mon envoyé, et lui ordonna de se tenir loin de lui. Son Excellence avait déjà usé toute la liqueur cordiale que je lui avais envoyée, et demanda d'un ton très-rude au docteur s'il en apportait d'autre. M. Keys, en répondant négativement, ne la satisfit pas; cependant il ne craignit pas, tout en lui promettant de lui en envoyer une autre bouteille, de lui faire observer que l'abus des médicamens était aussi dangereux que leur emploi sage et réglé était utile. Cette liqueur cordiale, quoique composée de substances différentes, était

Digitized by Google

fort agréable au goût. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, si notre barbare en prit immodérément : il était d'ailleurs incapable de sentir un bon procédé; la crainte seule pouvait le retenir dans les bornes de la décence et de l'honnêteté.

La promesse de M. Keys l'ayant enfin adouci, il parla de mes affaires et promit de les terminer bientôt. M. Keys le félicita d'avoir pris cette résolution, car il assura que je perdais patience. Son Excellence l'engagea ensuite à se rendre au louto, avec un interprète, pour y faire prendre une copie de mon premier mémoire, copie qui, ajouta-t-elle, devait être remise à l'empereur avec les autres pièces. Sur une observation qu'on lui fit, elle dispensa M. Keys de se rendre au louto, disant que la présence de l'interprète était suffisante.

Après avoir bien réfléchi sur ce que j'avais à faire dans cette circonstance, je me décidai à envoyer à la cour une note par laquelle je la priai de m'exposer, sans plus de délais, ses véritables sentimens et ses intentions. M. Burnet était chargé de ce message; je lui donnai, en même temps, l'ordre nécessaire pour que les originaux de mes mémoires lui fussent remis, afin qu'il pût me les rapporter, dans le cas où

Digitized by Google

on ne lui accorderait pas toute l'attention convenable. Lorsque M. Burnet entra dans le louto, on était occupé de la discussion d'une affaire. En attendant qu'elle fût terminée, il s'assit auprès des woundocks.

A peine eut-il annoncé qu'il était porteur d'un message de ma part, que le mhée whoungée lui fit dire, par son secrétaire, qu'il n'avait pas besoin de le délivrer, et que les copies dont il avait précédemment parlé étaient faites. M. Burnet insista, le mhée whoungée voulut encore s'opposer à la délivrance du message, mais voyant que mon adjoint tenait bon, il garda le silence. Le nakhan de la cour prononça alors une espèce de réquisitoire, conçu à peu près en ces termes : qu'à tel jour, à telle heure, M. Burnet s'était présenté devant le louto d'or, avec un message du résident anglais, et qu'il avait demandé la permission de le délivrer. Un sandoghan prit l'écrit du nakhan, le lut à haute voix, et la cour consentit à recevoir le message. On s'occupa ensuite à le traduire en langue birmane, pour que l'assemblée pût en prendre connaissance. Mais, pendant le travail du traducteur, les whoungées reçurent de l'empereur l'ordre de se rendre à l'instant même au palais. Le woundock et les autres officiers inférieurs

Digitized by Google

étaient bien restés, mais l'absence des whoungées rendant l'assemblée incomplète et inhabile à poursuivre ses opérations, plusieurs woundocks quittèrent bientôt la place. La traduction était terminée; M. Burnet la remit au nakhan, qui promit que le lendemain on lirait le message. Le premier woundock en avait entièrement approuvé le contenu, et même avait encouragé le nakhan à écrire sans altération un passage qui lui avait paru, à lui-même, un peu trop ferme.

Il m'importait peu que mon message fût lu; ma seule intention était de faire du bruit et d'attirer les regards de Sa Majesté. Je comptais d'autant plus sur ce résultat, que le devoir du nakhan est de rapporter tout ce qui se passe dans l'assemblée, et qu'il s'exposerait en ne le faisant pas.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Avances bienveillantes du woundock. — Il presse M. Rowland de lui faire part des secrets desseins du capitaine. — Nouveaux délais. — Chasse aux éléphans. — Manière de prendre ces animaux chez les Birmans et dans l'Inde. — Récit de plusieurs chasses extraordinaires. — Le woundock est jugé peu favorablement par le capitaine. — Séance du louto. — On refuse de recevoir les mémoires du résident. — Propositions ridicules des membres du gouvernement. — Leurs soupçons. — Les chokeys et les chokeydars. — Promesses et interventions du woundock. — Changement dans la conduite de la cour. — Pensées du capitaine Cox. — Ses réflexions sur la manière de voir du major Symes's. — Refroidissement du woundock. — Ses avis tous différens des premiers qu'il avait donnés. — Prétention de l'empereur sur quelques propriétés anglaises. — Raisonnemens du woundock. — Mécontentement du capitaine Cox au sujet de l'incertitude de son prédécesseur. — Arrogance des Birmans et en particulier du mhée whoungée. — Le capitaine prévient le louto qu'il est prêt à recevoir sa commission. — On envoie au mayhoun de Hunzawaddy l'ordre de partir pour Amarapoorah. — M. Burnet se rend au louto pour recevoir la commission. — On la lui refuse et l'on demande que le capitaine vienne la prendre lui-même. — Les cipayes. — Les soontabourdars. — Visite du secrétaire du mhée whoungée. — Réponse du capitaine.

En sortant du louto, le premier woundock avait engagé mon interprète à le venir voir;

Digitized by Google

celui-ci se rendit à cette invitation, fut on ne peut mieux reçu, et, après avoir assuré qu'il ferait tout pour me servir, le woundock le supplia en particulier de lui avouer ce que je désirais que l'on fît pour moi, et lui dit de m'engager à prendre patience, parce que tout se terminerait à ma satisfaction.

Fatigué des lenteurs du whoungée, et séduit par ces espèces d'ouverture, je résolus de me servir du woundock pour communiquer avec l'empereur. Je lui transmis donc, par M. Keys, un exposé de tous mes sujets de plainte; les réflexions pénibles que la conduite des officiers du gouvernement à mon égard me forcèrent à faire. C'était plutôt à un ami qu'au woundock, que je parlais dans cette occasion. Mais M. Keys ne put le voir cette première fois, parce que l'empereur et toute la cour étaient allés voir des éléphans sauvages que l'on avait mis dans le keddah royal. Ce keddah était à trois quarts de mille du fort, au nord, dans un des faubourgs, et assez près du fleuve. Les Birmans sont réputés pour leur adresse à prendre les éléphans [1].

[1] Pour cette chasse, ils se servent d'éléphans privés et exercés à ce manége. Les chasseurs, après avoir reconnu

Digitized by Google

Après cette excursion, M. Keys et le woundock purent se rejoindre, mais lorsqu'on fut à même d'apprécier mieux le personnage, je m'a-

une troupe d'éléphans sauvages, s'introduisent au milieu d'eux, couchés sur le dos des leurs, sans être aperçus, par ce moyen. En marchant, ils cherchent l'occasion de jeter une corde au bout de laquelle est un nœud coulant, sur le passage de l'animal qu'ils veulent prendre. L'autre bout de la corde est attaché au corps de l'éléphant privé, qui renverse aussitôt le sauvage. Il s'ensuit alors un combat dans lequel le premier, aidé par ses camarades et les chasseurs, ne tarde pas à vaincre l'habitant des bois, qui est aussitôt abandonné par les siens. On l'emmène prisonnier attaché à deux de ses vainqueurs, tandis qu'un autre marche en avant et qu'un quatrième le presse par derrière. Ceux que l'on prend de cette manière sont ordinairement des femelles; les éléphans mâles sont attirés par les cris des femelles dressées à cette manœuvre, dans un keddha, ou enclos dont ils ne peuvent pas sortir et où on les prend aisément. Au bout de quelques semaines l'animal devient docile et se soumet à son sort.

Dans l'Inde on s'y prend différemment pour chasser les éléphans qui sont dans les forêts. On creuse une fosse profonde dans la terre, sur le chemin qu'ils parcourent pour aller boire à la rivière, et on la couvre de manière qu'ils ne l'aperçoivent pas. Quand un éléphant y tombe, personne n'en approche pendant deux ou trois jours; au bout de ce temps, un seul homme se présente et lui donne plusieurs coups de bâton. Un autre survient, met en fuite

Digitized by Google

perçus qu'il était grossier, d'une conception difficile, et qu'il ne comprenait rien à ma susceptibilité. Toutefois, mes plaintes furent con-

le premier, lui arrache son bâton et le brise devant l'éléphant, en feignant de prendre sa défense, et ensuite lui donne à manger. Ces deux hommes répètent ce manége jusqu'à ce que l'éléphant prenne en amitié le second, qui alors s'approche de lui peu à peu, le caresse et lui donne à manger des fruits qu'il aime. A la fin il lui met une chaîne et le mène à la rivière pour le faire boire.

On raconte qu'un éléphant pris de cette manière s'était échappé et était retourné dans les forêts. Mais en allant boire il portait un tronc d'arbre avec sa trompe et sondait le chemin par où il passait, pour éviter de tomber dans quelque fosse, de sorte qu'il fut impossible de le reprendre dans le même piége. Comme on tenait à l'avoir, un des plus hardis chasseurs d'éléphans se posta sur un arbre auprès duquel le fugitif avait coutume de passer en allant à la rivière. Dans l'instant que cet animal passait, il s'élança sur son dos, et saisit la chaîne dont il avait été lié par le milieu du corps et qu'il avait emportée en s'échappant. L'éléphant eut beau se tourner, se défendre avec sa trompe, et se jeter par terre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il ne put jamais se délivrer du chasseur qui évitait adroitement sa trompe, et quand l'éléphant était à terre d'un côté, il passait aussitôt de l'autre en lui donnant en même temps de grands coups sur la tête; enfin il le mit hors d'état de nuire et de se défendre, et le ramena.

L'Asiatik journal, cité par MM. Eyriès et Maltebrun,

Digitized by Google

signées sur son livre, il promit que mes mémoires seraient délivrés dans la journée, que les réponses m'arriveraient sous peu, et il donna

dans leurs *nouvelles Annales des Voyages*, rapporte aussi une chasse d'éléphant bien curieuse.

....Nous fûmes informés qu'il se trouvait, à cinq milles de nous, dans un vaste marais, un monstrueux éléphant sauvage, mâle. Il habitait depuis quelques années cet endroit, et était la terreur des paysans d'alentour, dont il avait déjà tué bon nombre. Il n'avait qu'une seule défense, et il n'était pas, à plusieurs milles à la ronde, de village qui ne connût le *Beurrah ek deurt ke Hathi* ou le grand éléphant à une dent. Nous résolûmes de lui donner la chasse. En conséquence nous nous mîmes en marche avec trente-trois éléphans, dont sept seulement portaient des chasseurs. Comme nous savions qu'en cas d'attaque il se porterait probablement de préférence contre les éléphans mâles, les cornacs de deux ou trois des plus gros de ceux-ci furent armés de lances. A peine étions-nous entrés dans le marais, qu'au bruit d'un coup de fusil tiré contre une perdrix, nous vîmes, à environ sept cents pieds devant nous, l'éléphant sauvage se redresser au milieu d'une touffe de longues herbes, et nous regarder fixement en se battant de ses énormes oreilles. Aussitôt nous nous formâmes en ligne, les éléphans montés de chasseurs au centre, et nous avançâmes droit sur lui jusqu'à la distance de quatre cents pieds.

Alors craignant qu'il ne voulût s'éloigner, nous lui lâchâmes notre volée. Aussitôt il se retourna et gagna le mi-

Digitized by Google

à M. Keys, un paquet de bétel, comme gage de sa sincérité.

Il avait recommandé à mon interprète de se

lieu du marais. C'est alors que la chasse commença. Après l'avoir poursuivi l'espace de plus d'un mille, nos éléphans ayant de la boue jusqu'au ventre, nous parvînmes à l'acculer au bord du marais où il nous laissa l'approcher jusqu'à la distance de deux cent quarante pieds. Alors nous lui lâchâmes en plein une autre volée, sur quoi il chargea vigoureusement contre nous; heureusement il ne fit qu'effleurer un des éléphans. Il regagna ensuite le milieu du marécage, en rendant du sang et de l'eau par la trompe et en faisant un bruit terrible, ce qui annonçait évidemment qu'il avait été grièvement blessé. Nous le suivîmes. En chemin, nous fûmes obligés de mettre nos éléphans à la nage à travers une pièce d'eau stagnante et profonde. L'énorme éléphant, s'arrêtant au milieu d'un tas d'herbes très-hautes, nous permit de l'approcher à la distance de cent quatre-vingts pieds, d'où il reçut une autre décharge, sur quoi il fit une seconde charge plus furieuse que la première; mais que nous évitâmes au moyen de quelques coups qui, tirés presque à bout portant, l'étourdirent, et fort heureusement le forcèrent à la retraite. Alors il se dirigea sur le bord du marais, passant de nouveau à la nage une pièce d'eau à travers laquelle nous le suivîmes avec beaucoup de peine, nos bagages, déjà mouillés, étant devenus beaucoup plus lourds par cette nouvelle immersion. Debout dans nos haoudabs, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et l'un

Digitized by Google

rendre au louto au moment où il parlerait de mes mémoires. L'interprète s'y rendit, mais à peine le woundock eut-il commencé son discours, que les whoungées déclarèrent que mes

des éléphans venant à faire la culbute, jeta son cavalier et ses armes dans l'eau. Celui-ci fut relevé par l'un des éléphans de bagage, mais ses fusils allèrent au fond. Cet accident nous prit du temps, pendant lequel l'éléphant sauvage gagna le bord du marais, où il se tint parfaitement coi, en nous regardant et agitant sa trompe. Dès que nous fûmes remis, nous nous reportâmes en avant, nos éléphans formant le croissant. Nous nous attendions à une vigoureuse charge, et nous ne nous trompâmes point. L'éléphant sauvage nous laissa approcher à la distance de cent vingt pieds.

De là, nous visâmes tous droit à la tête de l'animal. Après avoir essuyé notre feu, il s'élança avec impétuosité contre nous; mais il en était à une trentaine de pieds, lorsqu'un coup mortel l'étendit roide mort. De trente-une balles qu'il avait reçues à la tête, c'était la seule qui eût pénétré jusqu'au cerveau. Il en avait en tout quatre-vingts, tant à la tête que dans le reste du corps.

Cet éléphant avait douze pieds quatre pouces de hauteur, seize pieds de longueur, depuis la naissance de la queue jusqu'au sommet de la tête, et dix pieds de circonférence au cou. Sa défense pesait trente-six livres; ce qui, comparativement à celles des éléphans apprivoisés, était peu proportionné à la taille de l'animal. Cette chasse dura trois heures.

Digitized by Google

mémoires étaient inadmissibles, et qu'on ne pouvait se permettre de les présenter à l'empereur; que Sa Majesté, conformément à la lettre de sir John Sohre, me recevait comme résident à Rangoun, mais ne voulait pas entendre parler de mes plaintes et de mes remontrances. Ils ajoutaient que si je revenais dans trois ou quatre mois, on m'écouterait peut-être; mais que, pour le moment, je n'avais rien autre chose à obtenir de l'empereur, et qu'il ne me restait plus qu'à me présenter pour recevoir ma commission.

Mon interprète, auquel on eut l'air d'adresser ce discours, demanda quelle place on m'accorderait dans le cas où je viendrais au louto. On lui répondit que je pouvais m'asseoir immédiatement après le nakhan, et que c'était à cette place qu'avait siégé le capitaine Symes's Le nakhan est un officier inférieur. Mon interprète repliqua que je ne consentirais jamais à venir au louto de cette manière, et alors une conversation peu régulière s'établit entre les whoungées, les woundocks et les autres officiers qui composaient l'assemblée. Chacun émit son opinion suivant ses passions ou ses caprices. L'un dit qu'en venant au louto recevoir ma commission, il fallait que je jurasse fidélité

Digitized by Google

à Sa Majesté, suivant la coutume birmane, parce que, sans cette précaution, je pourrais leur jouer quelque tour. Un autre avança que je ne devais obtenir la permission de me retirer qu'après avoir livré aux autorités birmanes les réfugiés d'Arakan, et que cette conduite était aussi juste que raisonnable, puisque le gouverneur général avait annoncé, dans sa lettre, que c'était avec moi seul que cette affaire devait être réglée. Un troisième fit observer que Chittagong, Luckipoore, Dacca, et toutes les îles de Cassembuzas, faisaient autrefois partie des domaines d'Arakan; que près de Dacca on reconnaissait encore les ruines d'anciens chokeys[1], d'anciennes pagodes, et que les archives d'Arakan prouvaient d'ailleurs suffisamment ce fait; qu'il était donc à propos de conseiller à l'empereur d'exiger la restitution de ces contrées. Ils répétèrent à mon interprète qu'il eût à remporter tous mes mémoires, et ajoutèrent encore d'autres impertinences.

Lorsque M. Rowland se retira, le woundock

[1] Chokey, bureau d'employés. Lieu où l'on paie les droits et les taxes.—Corps-de-garde (symes). Chokeydar, officier chargé de percevoir les droits imposés sur le commerce. Un officier du chokey.

Digitized by Google

le prit à part et lui dit qu'il allait encore tenter en ma faveur une attaque auprès de Sa Majesté, mais qu'il n'y comptait que médiocrement. Cette conduite était trop extraordinaire pour ne pas me donner à penser. Je savais, par expérience, que les membres de la cour n'auraient jamais osé agir de cette manière, sans être soutenus par l'empereur. C'étaient de véritables machines qui ne recevaient d'impulsion que de leur maître. Il me fallut donc chercher une cause quelconque à ce changement subit, et je crus la trouver dans les intrigues d'un parti qui avait des vues sur le royaume d'Assam. Cette espèce de faction avait profité de l'empire que la jeune princesse avait pris sur le vieux monarque, pour le pousser à rompre avec les Anglais. Il y avait encore contre moi les clameurs que poussaient les factions des étrangers, et le parti à la tête duquel semblait s'être mis le shabunder malabare qui s'efforçait de nous susciter des ennemis.

Il faut que les choses soient bien changées depuis que mon prédécesseur a quitté les Birmans. C'est en vain que j'ai cherché chez eux cette bonne foi, cette supériorité d'intelligence, cette administration bien entendue dont il a fait l'éloge à plaisir. Il y a si peu de rap-

Digitized by Google

port entre ce qu'il a vu et ce que je trouve, que je ne m'occuperai point à faire de rapprochemens, afin d'éviter de faire naître dans mon âme d'involontaires sentimens d'indignation.

Le woundock qui s'était montré d'abord assez bien disposé en ma faveur, ne tarda pas à changer, soit qu'il eût été intimidé par ses collègues, soit qu'il ne fût pas plus sincère qu'eux. Il pensa qu'il ne fallait plus parler de mes mémoires, que je devais être satisfait d'obtenir ma commission, et de voir maintenir les arrangemens pris avec le capitaine Symes's. Ces observations n'indiquaient que de la faiblesse, mais il en ajouta d'autres qui me donnèrent la plus mauvaise opinion de lui et de ses collègues. Dans les mémoires que j'avais présentés à Mheghoun, j'avais demandé, d'après le conseil du woundock, que les ennemis des Anglais fussent considérés par les Birmans comme les leurs propres. Lorsqu'on ne voulut plus me donner de réponses satisfaisantes, on me dit que Sa Majesté ne pouvait accéder à un pareil traité, parce qu'elle n'avait pour ennemis déclarés que les Siamois, et que les Anglais en comptaient trois, les Français, les Hollandais et les Espagnols.

Or, cette clause si importante, si utile d'a-

Digitized by Google

bord; qui n'avait été insérée dans le mémoire qu'à l'instigation du mayhoun, du rayhoun et de plusieurs autres; que l'on regardait comme un compliment flatteur pour l'empereur; que le mhée whoungée avait fait replacer dans mes nouvelles notes, devenait le motif de nouvelles difficultés! Aussi mes conseillers étaient tellement honteux de leur conduite qu'ils n'osaient plus se trouver face à face avec moi.

Le woundock chercha aussi à parler des prétentions de l'empereur sur l'ancien territoire d'Arakan; mais ces prétentions, si exagérées d'abord, s'étaient réduites à la moitié des revenus de Dacca. Il était ensuite d'avis que je n'envoyasse pas M. Burnet au louto pour demander une réponse officielle à mon dernier message, et que je ne prisse pas le parti de me retirer, parce que cette conduite ne pouvait manquer de déplaire sérieusement à l'empereur. Il finit par me faire demander un cadeau que je lui envoyai, et en échange duquel il m'offrit un simple remercîment.

L'avis de M. Burnet avait été de ne point retourner au louto, et je ne l'y avais point envoyé; mais, malgré les conseils du woundock, je lui adressai de nouveau mon interprète pour savoir, ce qu'il avait, fait et lui déclarer que,

Digitized by Google

dans le cas où ses efforts seraient impuissans, j'étais décidé à prendre une détermination violente. Le woundock dit à M. Keys qu'il n'avait point encore trouvé l'occasion d'agir; mais qu'il me priait de vouloir bien prendre patience seulement pendant un jour ou deux, et de ne pas demander la permission de me retirer, parce que cette demande pouvait avoir de fâcheuses conséquences. Il répéta que, dans aucun cas, je ne devais refuser la commission de l'empereur qui m'instituait résident à Rangoun, parce que, ce premier point obtenu, il serait toujours très-facile de gagner tous les autres. Pendant cette conversation le woundock fut plus doux et plus complimenteur que jamais. Il parla des prétentions des Birmans sur les revenus de Dacca; mais elles se trouvèrent réduites à un dixième. Il fit observer à M. Rowland que les droits des Anglais étaient douteux, et que le capitaine Symes's l'avait si bien senti, qu'il avait réclamé avec beaucoup d'opiniâtreté que l'on bâtît un chokey sur le Naaf [1], afin de marquer que cette rivière était la limite reconnue entre les deux états; et il en concluait que, si le Naaf eût véritablement

[1] Rivière qui sépare le Bengale de l'Arakan.

Digitized by Google

marqué les limites, le capitaine Symes's n'aurait pas eu de motifs pour s'en occuper comme il le fit. Notre agitation et nos manœuvres trahirent dans cette circonstance la légitimité de nos prétentions.

Ces argumens du woundock montrent combien il faut de prudence lorsque l'on traite avec ce peuple. Ils appellent la complaisance de la crainte, et la moindre concession qu'on leur fait les excite à déployer leur arrogance et leur vanité. Ils disaient publiquement que trois mille hommes suffiraient pour nous enlever les provinces qu'ils avaient envie de conquérir. Le mhée whoungée prétendait même que cette force serait plus que suffisante. Mais ce trait d'impudence n'est pas le seul que j'aie à lui reprocher. Dans une de nos entrevues, je lui faisais sentir la nécessité que Sa Majesté birmane ajoutât à ses différens titres celui d'ami des Anglais ; il m'objecta que Sa Majesté n'avait pas encore déclaré qu'elle nous admît au nombre de ses amis ; et que lui et moi, qui étions parfaitement ensemble, nous pourrions bien avant peu nous trouver opposés l'un à l'autre dans les rangs des armées de nos nations devenues ennemies.

Ces propos n'avaient d'autre but que celui

Digitized by Google

de m'intimider ; mais leur peu de succès finit par décourager ceux qui étaient chargés de les reproduire auprès de moi. Je ne reçus même plus de visites.

Comme je n'avais jamais refusé de prendre la commission de Sa Majesté, que j'avais seulement voulu l'éviter, je me déterminai à envoyer aux membres du louto une dernière adresse dont la substance était que je n'avais aucune objection à faire contre une formalité qui me semblait un acte préliminaire de mes opérations dans ce pays. Je pensai même que cet acte de complaisance pouvait amener une réconciliation, quoique je fusse parvenu avec beaucoup de peine à faire traduire mon adresse en langue birmane.

Le woundock apprit avec plaisir que je consentais à recevoir ma commission ; mais son avis fut que je ne devais point me présenter au louto, qu'il suffisait que j'y envoyasse le mewjerry, et qu'il la lui délivrerait. Il ajouta que cette démarche serait suivie de l'accomplissement de tous mes vœux, et qu'un yacht doré venait d'être expédié en toute hâte au mayhoun de Hunzawaddy, avec ordre de se rendre promptement à la cour. On comptait que son voyage durerait une vingtaine de jours.

Digitized by Google

Ne voulant pas rester en arrière lorsque l'on venait au-devant de moi, je répondis aux civilités que l'on me faisait par d'autres civilités, et j'ordonnai à M. Burnet d'aller recevoir la commission de l'empereur, après avoir fait prévenir la cour de cette intention, qu'elle accueillit avec applaudissement. Je donnai à mon représentant une escorte de cipayes [1] et

[1] Seapoy, siapois, sepayes, cipayes, soldat. On emploie communément ce nom pour désigner l'infanterie des Indes disciplinée à l'européenne. Tous ces corps sont composés de soldats indiens, recrutés autant que possible dans les provinces du nord, et commandés par des officiers anglais venus fort jeunes aux Indes et élevés dans la connaissance des langues de l'Asie. Eloignés de leur patrie presqu'au sortir de l'enfance et transplantés sur un sol nouveau, ils en prennent bientôt les mœurs sans renoncer aux vices de notre Europe. L'ivrognerie est celui que leurs soldats leur pardonnent le moins.

Tous les sous-officiers sont Indiens, et dans chaque compagnie, en outre du lieutenant et de l'enseigne européens, deux natifs, décorés du même grade (zemidaiz), viennent ensuite et commandent après eux; tous les cipayes ont la plus grande confiance dans ces officiers indiens, dont la perte dans un combat se fait sentir bien plus vivement que celle des Anglais. Les qualités qu'on estime dans ces troupes sont une grande discipline, la célérité de leur marche et la sobriété. Jadis l'usage de la baïonnette ne leur

Digitized by Google

deux sontabadours [1], qui portaient un plateau d'argent recouvert d'un drap d'or. M. Burnet laissa son escorte à la grille du louto, entra seul dans l'assemblée et prit place au milieu des sandoghans et autres officiers inférieurs.

Après l'avoir fait attendre plusieurs heures, on lui déclara que la commission ne pouvait être remise entre ses mains et qu'il fallait que je vînsse moi-même au louto, afin que l'on me fît prêter en même temps serment d'allégeance à l'empereur. Avant cette déclaration, trois woundocks présens avaient offert de porter ma commission à mon logis; mais le mhée whoungée s'y était opposé et avait même in-

était point familier; mais actuellement ils s'en servent fort bien, et chargent avec furie lorsque le cas l'exige.

La plus grande partie des cipayes sont Indiens et appartiennent aux castes Quetries et Radjepoots; ces derniers sont toujours préférés.

[1] Soontaburdar. Un homme qui porte dans sa main un bâton d'argent, d'environ deux ou trois pieds de long, et qui marche devant un palanquin. Il est inférieur au chubdar. Celui-ci est un officier qui porte un bâton. Il marche toujours à la suite d'un grand. C'est lui qui annonce les personnes qui viennent faire visite à son maître. Il porte ordinairement un bâton d'argent long de cinq pieds. Plusieurs de ces officiers courent devant les palanquins des nababs en chantant des louanges en leur honneur.

Digitized by Google

sisté pour que je parusse au louto. Il fit ensuite appeler M. Burnet près de lui, et lui dit qu'il avait à le charger d'un message pour moi. Mais M. Burnet avait l'ordre de ne point entrer en discussion, de ne faire que recevoir la commission, si on la lui donnait, et dans le cas contraire de se retirer. Le mhée whoungée voulut du moins qu'il attendît que le messager de la cour partît avec lui, mais ce fut inutilement; M. Burnet refusa d'attendre et rentra chez moi. Aucun messager du louto ne vint ensuite me trouver; il n'y eut que le secrétaire particulier du mhée whoungée qui, sur le soir, se présenta pour me dire que Son Excellence désirait me voir le lendemain matin, et un seul instant, chez elle. Je répondis au secrétaire que, depuis le retour de son maître, j'avais été sept ou huit fois chez lui inutilement, et que je ne voulais pas y retourner davantage.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Le capitaine Cox annonce l'intention de quitter Amarapoorah. — Observations du woundock. — Il rend justice au capitaine. — Blâme la conduite du mhée whoungée. — M. Burnet se rend au louto. — On lui fait des difficultés pour entrer. — Observations du woundock. — Réponse de M. Burnet. — Insolence du secrétaire du mhée whoungée. — Emportement de ce dernier. — Ses paroles arrogantes. — Embarras du résident. — Avis du woundock et de l'enga Whoun. — Ce dernier prie le capitaine de pardonner à Moncourtuse. — Conduite de celui-ci. — Il essaie de se justifier. — Ses confidences et ses jugemens sur les Birmans et leur gouvernement. — L'engée Teckien refuse de s'employer pour les Anglais. — Proposition du capitaine. — Explications données par le packaam whoungée. — Accusation contre les Anglais. — Un Birman prend leur défense et déclame contre les Français. — L'empereur défend de faire usage de certaines pièces de monnaie. — Embarras des commerçans. — Indulgence de quelques officiers du gouvernement. — L'empereur suspend de leurs fonctions deux whoungées et deux mayhouns. — On obtient leur pardon. — Sollicitation du packaam whoungée. — On laisse circuler l'argent fleuri.

J'AVAIS annoncé au woundock qu'il ne m'était pas possible de rester à Amarapoorah, puisque je n'y pouvais faire mes affaires; j'avais même fixé une époque à laquelle je comptais

Digitized by Google

m'éloigner. Ce délai était expiré, et, fidèle à ma promesse, je prévins que j'allais envoyer M. Burnet au louto, pour recevoir une réponse au message que j'y avais fait précédemment porter. Le woundock répondit que cette démarche serait inutile, parce que la cour avait décidé que mes mémoires ne seraient pas mis sous les yeux de Sa Majesté; et que, quant à la permission de me retirer à Rangoun, elle ne me serait pas non plus octroyée. Mon interprète dit au woundock que le désappointement malhonnête que l'on m'avait fait éprouver, relativement à la commission, m'avait déterminé à ne plus tenter de nouvelles démarches, mais que je la recevrais avec plaisir, si elle m'était apportée par des officiers d'un rang convenable. Le woundock avoua que je n'avais aucun tort à me reprocher, et que, dans cette affaire, tout le blâme devait être rejeté sur le mhée whoungée; que la conduite de ce ministre avait même été généralement blâmée.

Dans l'intention d'apprendre quelque chose de positif, M. Burnet et mon interprète se rendirent au louto. On leur en refusa d'abord l'entrée; mais, après quelques pourparlers, on laissa passer l'interprète, pour qu'il annonçât M. Burnet, et ensuite ce dernier lui-même. Le

Digitized by Google

premier woundock était seul dans ce moment. Lorsque M. Burnet fut assis à sa place ordinaire, il lui demanda quelle affaire l'amenait; et lorsqu'il eut appris pour quel motif j'avais député mon adjoint, il ajouta qu'il eût mieux fait d'aller chez le nakhan. M. Burnet lui fit observer qu'il n'avait rien à faire avec le nakhan, et qu'il ne connaissait que le louto; qu'il venait demander une réponse au dernier message apporté, et en présenter un nouveau. On lui dit alors d'attendre que le conseil fût assemblé.

M. Burnet avait obtempéré à cette invitation, lorsque le secrétaire particulier du mhée whoungée entra, et se permit de lui demander, d'un ton très-insolent, pourquoi je n'étais pas venu, ajoutant que son maître avait attendu toute la matinée. M. Burnet défendit que l'on répondît à cet impertinent personnage, et après qu'il se fut retiré, il se rendit lui-même chez un marchand qui demeurait dans le voisinage du louto, pour y attendre l'arrivée des membres de l'assemblée. Il est d'étiquette chez les Birmans que les premiers officiers entrent les derniers au conseil; aussi, lorsqu'il vit passer le packaam whoungée, M. Burnet se présenta de nouveau au louto, où on l'arrêta comme aupa-

Digitized by Google

ravant, et dans lequel il finit par entrer en faisant les mêmes démarches.

En le voyant, le mhée whoungée appela d'un ton de voix impérieux le nakhan, et lui ordonna de s'opposer à ce que mon interprète communiquât aucun message; il ajouta que, lorsque des étrangers voulaient se faire entendre de la cour, ils devaient se servir de l'organe de Moncourtuse, qui était le traducteur et l'interprète de l'empereur. « J'ai fait dire à » cet homme, s'écria-t-il, en voulant me dési- » gner, de se rendre chez moi ce matin, et il » n'y est pas venu. » Malgré son observation de ne vouloir employer que Moncourtuse, il ne l'envoya pas chercher, et refusa d'entendre mon interprète; de sorte que celui-ci se retira avec M. Burnet.

Après une conduite aussi extraordinaire, il me paraissait fort difficile d'occuper encore le louto de mes affaires. Ne pensant plus qu'à partir, je fis demander au woundock comment je devais m'y prendre pour solliciter de Sa Majesté la permission de partir pour Rangoun. Son avis fut que je ne pouvais écrire à Sa Majesté, et qu'il fallait que j'attendisse le retour du mayhoun de Hunzawaddy. L'enga Whoun, que j'envoyai consulter aussi, se tint sur la ré-

Digitized by Google

serve, et se contenta de confirmer la nouvelle de l'arrivée du mayhoun. Mais, une autre fois, que M. Rowland avait été lui demander de nouveaux conseils, relativement à la permission que je voulais obtenir de me retirer à Rangoun, il s'ouvrit davantage, et parla des dernières circonstances dans lesquelles je m'étais trouvé, blâmant le désappointement et les mauvais traitemens que l'on m'avait fait éprouver, et promettant de parler à l'engée Teckien de tout ce qui m'arrivait.

Il ne put remplir sa promesse aussitôt qu'il avait paru le désirer; le mauvais temps l'empêcha de se rendre chez le prince, mais il me fit dire qu'il m'aurait une obligation toute particulière si je consentais à pardonner à Moncourtuse, à condition que sa conduite future serait sans reproches. En manifestant du ressentiment contre cet intrigant, mon intention n'avait été que de le tenir éloigné; il ne m'en coûta donc pas beaucoup pour acquiescer au désir de l'enga Whoun, et je fus bien aise qu'il m'eût cette obligation. Lui-même s'était engagé à punir Moncourtuse, dans le cas où celui-ci viendrait à se mal conduire.

Moncourtuse parut devant moi en repentant, mais il ne s'était pas défait de ses airs faux et

Digitized by Google

impudens. Il voulut commencer son apologie, mais je refusai de l'entendre, et me contentai de la promesse qu'il me fit de se mieux comporter à l'avenir, lui faisant entendre que de lui seul dépendait sa tranquillité. Après cette espèce de réconciliation, il se mit à me raconter en détail les sottises et les mesures absurdes du ministère birman. Il s'attacha à prouver et à faire ressortir devant moi l'infériorité de cette nation sous tous les rapports, et il en parla en homme qui l'avait observée et étudiée avec attention. Je lui répondis seulement que je renonçais à toute espèce de négociations avec les Birmans, que je ne désirais obtenir que mon retour à Rangoun, et je l'engageai à déterminer l'enga Whoun à faire quelques démarches pour que l'on m'accordât promptement ce que je demandais.

Comme Moncourtuse avait toujours agi de concert avec les membres du gouvernement, j'attribuai sa soumission vis-à-vis de moi à un nouveau changement de système; mais cette conjecture n'était que faiblement fondée, car il était impossible de rien prévoir dans un lieu où le caprice et la folie semblaient dicter toutes les résolutions.

Il vit cependant l'enga Whoun, mais celui-

Digitized by Google

ci n'avait pu entretenir le prince. Lorsqu'il put lui parler, ce dernier déclara qu'il ne voulait pas se mêler de mes affaires; qu'il fallait que je m'adressasse au louto, et que c'était ensuite au louto à exposer ma situation à l'empereur, afin de connaître mes intentions. Il promit seulement d'agir en ma faveur, lorsque j'aurais rempli toutes ces formalités. Une pareille réponse me fit sentir que je ne devais plus compter sur le prince, et elle me fit prendre la résolution de ne plus donner au louto de nouvelles occasions de m'insulter. J'envoyai Moncourtuse chez le prince, pour lui dire que, si ma condescendance pouvait amener quelque bon résultat, j'étais prêt à faire les concessions convenables; mais, en même temps, pour lui faire observer que trop de fois j'avais eu la preuve que la modération et la politesse ne servaient qu'à augmenter l'insolence des agens du gouvernement, et qu'ils ne manqueraient pas de me fouler aux pieds, si je consentais à supporter patiemment des procédés pareils à ceux dont ils s'étaient rendus coupables envers moi.

Au milieu de ces discussions continuelles, j'avais toujours consulté le packaam whoungée; le hasard m'avait fourni l'occasion de lui adresser M. Rowland. Un de mes serviteurs

Digitized by Google

était disparu, et il avait promis de faire faire les perquisitions nécessaires pour le retrouver. A chaque visite de mon interprète, on s'occupait d'abord de choses insignifiantes; mais insensiblement la conversation tombait sur moi et sur mes affaires. Le packaam whoungée disait qu'il y avait alors deux grandes difficultés à surmonter. La première était l'établissement d'un chokey sur le Naaf, et l'autre ma prestation de serment à l'empereur. Pour ce qui regardait la première de ces deux difficultés, c'était la première fois que j'entendais dire qu'elle était un sujet de contestation; et, pour la seconde, on ne m'en avait jamais parlé officiellement, et, de mon côté, je n'avais jamais laissé voir quelles étaient à cet égard mes dispositions. Mon interprète était encore avec le packaam whoungée, lorsqu'un des serviteurs de l'engée Teckien, vint parler des vieilles histoires relatives à l'esprit d'empiétement des Anglais. Un des marchands de l'empereur, qui venait quelquefois me visiter, prit notre défense, et fit si bien ressortir l'infamie de nos calomniateurs, que le packaam whoungée finit par être de son avis. Il répéta que le peuple anglais était loyal et fidèle, mais que les Français ne méritaient aucune confiance, et qu'il en avait eu la preuve

Digitized by Google

à Syriam. En disant ces mots, il découvrit son bras, pour montrer la cicatrice d'un coup de mousquet dont il avait été atteint dans une attaque faite par des navires français. Le confident de l'engée Teckien, un peu embarrassé par cette défense imprévue, finit par avouer que tout ce qu'il avait dit, il le tenait des Malabares et des Mahométans.

Immédiatement après le retour de l'empereur à Amarapoorah, Sa Majesté avait rendu des ordonnances relatives à la circulation des monnaies que j'avais apportées du Bengale, et avait prohibé celle des pièces d'argent et de plomb ; mais elle n'avait pas indiqué au commerce les moyens de les remplacer. Par cette mesure, beaucoup de gens se trouvèrent dans l'embarras, et furent obligés de substituer le riz au plomb dans les marchés, pour faire leurs emplettes. Malgré la défense de l'empereur, les officiers du gouvernement fermèrent les yeux, pour ne pas entraver tout-à-fait le commerce, et l'argent continua à circuler. Mais Sa Majesté ayant eu connaissance de cette contravention à ses ordres, suspendit deux whoungées de leurs fonctions, et les fit exposer plusieurs heures au soleil, sur la place publique, avec des pièces de monnaie d'argent suspendues à

Digitized by Google

leur cou. Leur soumission les garantit difficilement d'un châtiment plus sévère. Le louto fut fermé dans cette circonstance, les deux mayhouns du fort furent mis aux fers, et on proclama l'ordonnance de l'empereur avec des menaces encore plus rigoureuses contre les contrevenans. Cependant cette grande colère s'apaisa; les deux whoungées obtinrent leur grâce, et les mayhouns furent mis en liberté.

Le packaam whoungée avait peut-être contribué à ce changement de choses. Il avait fait des représentations à l'empereur, au sujet de l'embarras que le peuple éprouvait par suite de la privation des monnaies de petite valeur. Il lui avait représenté que les boutiques étaient fermées, les bazars sans provisions; il le supplia de permettre que l'argent fleuri eût cours, jusqu'à ce qu'il y eût une assez grande quantité de pièces de monnaie frappées dans son palais; mais, quoiqu'il fût revenu à la charge, il ne put obtenir la circulation de l'argent fleuri qu'après beaucoup de sollicitations.

Cette mesure que l'on prenait, disait-on, quelquefois, n'était pas mise en vigueur sans de très-grands inconvéniens pour la nation. Si elle indiquait d'un côté autant de despotisme que d'avarice, elle indiquait bien aussi une

Digitized by Google

ignorance profonde des moyens à employer pour assurer ou augmenter la prospérité du peuple. Par ces différens changemens apportés aux monnaies en usage, le gouvernement gagnait des sommes énormes; les trésors de l'empereur se remplissaient; mais les difficultés de toutes espèces naissaient pour les commerçans. Singulière politique qui engage les conseillers de la couronne à appauvrir les sources de toutes richesses dans un état, pour enrichir son chef et lui fournir les moyens de tout opprimer.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

L'enga Whoun engage le résident à faire une nouvelle tentative. — Singulière intervention de madame Jhansey. — Ignorance affectée de l'empereur. — Demandes de madame Jhansey. — Quelques mots sur cette femme et son mari. — Le capitaine se trompe sur la réalité de sa mission. — Il cherche, mais trop tard, à profiter de sa faveur. — Il croit avoir atteint son but. — Maladie de Moncourtuse. — Elle retarde encore les affaires du résident. — Le mhée whoungée paraît se décider à présenter les mémoires à l'empereur. — Visite chez le mhée whoungée. — Il cherche de faux prétextes pour insulter le capitaine. — Réponse de M. Rowland. — Fureur du ministre. — Ses fausses accusations. — Ses menaces contre le jeune interprète. — Funérailles d'un prêtre birman. — Plaintes du capitaine Cox portées chez l'enga Whoun et l'engée Teckien. — Manière dont celui-ci juge le mhée whoungée. — Le capitaine ferme ses portes, refuse tout message. — On engage le fils du mhée whoungée à calmer son père. — On y envoie aussi Moncourtuse. — Réponse du mhée whoungée. — Son woundock se rend à l'ambassade anglaise. — Le résident lui exprime son mécontentement, mais avec calme. — Lui laisse deviner qu'il connaît les secrets desseins de la cour. — Bonne intention du woundock. — Motif du changement de la cour. — Influence du parti assamèse. — Projets de l'empereur. — Désappointement de l'engée Teckien. — L'empereur cède avec peine à ses représentations. — Fermeté du capitaine Cox.

Ne comptant que faiblement sur les rapports qui me venaient de Moncourtuse, j'envoyai

Digitized by Google

A NAKHAN.

un Nakhan.

Lith. de Pem. rue d'Enghien, N°

Digitized by Google

Digitized by Google

mon interprète chez l'enga Whoun pour savoir la vérité sur tout ce qui se passait. Son Excellence confirma ce qui m'avait été précédemment communiqué, et me fit dire qu'elle désirait que je fisse une nouvelle tentative, quoique j'eusse prescrit à M. Rowland de lui exposer qu'après le traitement que j'avais reçu du louto, il ne m'était plus possible de céder au désir du prince; que, pour terminer tous ces débats, j'étais décidé à n'avoir aucune communication avec le conseil, et qu'il en arriverait ce qu'il pourrait. Malgré cette communication, il n'en annonça pas moins l'intention de faire de nouvelles démarches auprès du prince.

Dans cette singulière situation, je fus fort étonné d'apprendre que madame Jhansey avait fait dire à mon interprète qu'elle désirait le voir. Elle lui confia qu'ayant été appelée au palais, l'empereur lui avait demandé, entre autres choses, pourquoi le résident anglais restait toujours à Rangoun, affectant par ces paroles d'ignorer ce qui s'était passé entre moi et les whoungées. Madame Jhansey prétendit qu'elle avait répondu à Sa Majesté, que, bien loin d'être à Rangoun, je désirais y retourner; et que j'avais de graves sujets de mécontentement. Elle ajouta qu'elle voudrait que je lui

Digitized by Google

préparasse la réponse qu'elle aurait à faire à Leurs Majestés la première fois qu'elle retournerait au palais, parce que l'empereur et l'impératrice lui avaient prescrit de me demander un mémoire sur ce que je désirais obtenir ; et que, sur l'observation qu'elle avait faite que j'avais déjà présenté au louto des notes qui renfermaient tous les renseignemens désirables, ils avaient répété leur premier ordre.

Une pareille confidence avait lieu de me surprendre. Je répondis à notre intermédiaire que je la priais de présenter mes humbles respects à Sa Majesté, et de lui faire savoir que je ne demandais pour le moment que la permission de me rendre à Rangoun ; que dans le cas où l'empereur voudrait s'instruire de mes affaires, elle n'avait qu'à l'engager à se faire présenter les mémoires que j'avais confiés aux whoungées. Madame Jhansey aurait préféré une réponse écrite ; mais son intervention ne m'inspirait pas assez de confiance pour m'exciter à la satisfaire.

Cette femme était la veuve d'un Français qui avait pris du service dans la garde de l'empereur, et avait fini par en obtenir le commandement. Jhansey qui remplaça ce commandant après sa mort, pensa qu'il ferait bien de lui

Digitized by Google

succéder aussi auprès de sa veuve qui avait une fortune considérable. Il était protégé de la première impératrice, et intrigua si bien que l'on décida la vieille dame à l'épouser, quoiqu'elle ne s'en souciât nullement. Elle avait de soixante à soixante-dix ans et professait la religion catholique romaine. Je lui eus pendant mon séjour quelques obligations: elle me fournissait pour ma table beaucoup de petits articles nécessaires, particulièrement les pâtisseries que je faisais servir lorsque j'offrais des rafraîchissemens aux Birmans. Jamais je ne me serais avisé de me servir d'elle dans mes négociations; mais, puisque l'empereur m'en donnait l'exemple, je ne dédaignai pas les bons offices de madame la pâtissière.

Sa médiation n'eut cependant pas un heureux résultat. Lorsqu'elle parut devant l'empereur, Sa Majesté lui demanda si elle apportait quelque écrit de ma part. Elle répondit que non, et débita la leçon que je lui avais faite. Sa Majesté parut fort mécontente, la traita de folle, lui dit qu'elle lui avait ordonné de lui apporter un écrit de moi, et qu'elle n'avait rien de plus à lui confier. Lorsqu'elle rendit compte de son entrevue, je m'aperçus que je m'étais trompé, et je me décidai, quoique je sentisse

Digitized by Google

qu'il était un peu tard, à communiquer avec Sa Majesté par la voie particulière qui venait de s'ouvrir. Je fis faire une copie en langue birmane de ma dernière lettre au louto, et mon interprète la remit à madame Jhansey comme un document fourni par lui, sans ma participation. Madame Jhansey demandait que cette pièce fût accompagnée d'un présent; mais je lui fis entendre que la chose était impossible à cause du mode de communication. Quelques jours après, elle me renvoya la copie dont elle s'était chargée, sous prétexte qu'elle avait peur de la délivrer. Malgré cette réserve apparente, je suis persuadé que Sa Majesté en prit connaissance.

Il ne se passait pas de jour que je n'eusse à me plaindre de quelques mauvais procédés; et, dans cette espèce de ligue formée contre moi, Moncourtuse ne pouvait rester en arrière. Au moment où j'avais eu besoin de lui, il avait fait dire, pour excuser son absence, qu'il boitait, et qu'il était nécessaire qu'on lui fît des frictions à la jambe. De son côté, l'enga Whoun, chez lequel j'avais envoyé, avait répondu qu'il ne pouvait rien me communiquer avant d'avoir vu Moncourtuse, et que sa maladie retardait toutes les affaires. Cependant, comme

Digitized by Google

ce prétexte ne pouvait long-temps subsister, il revint chez moi prendre mon interprète pour se rendre chez l'enga Whoun qui les informa que le mhée whoungée s'était enfin décidé à présenter mes mémoires à l'empereur, et que cette présentation aurait lieu le lendemain matin.

A l'heure fixée, Moncourtuse et mon interprète allèrent chez l'enga Whoun, et de là tous les trois se transportèrent chez le mhée whoungée. Au lieu de leur parler de mes affaires, celui-ci leur dit que la cour allait être occupée par les cérémonies relatives aux ablutions et à la prise de possession, par Sa Majesté, de l'éléphant blanc. Puis, comme s'il eût attendu ce moment pour éclater, il ajouta que le jour où l'empereur avait été voir les éléphans nouvellement pris, plusieurs personnes attachées à mon service avaient manqué de respect à Sa Majesté; qu'un individu, entre autres, avait paru portant un fusil avec lui, et que ce n'était pas, sans doute, sans mauvais dessein. M. Rowland prit ma défense, et dit que ce fait était d'autant moins croyable qu'il était défendu à toutes les personnes de ma suite de sortir avec des armes offensives; que l'on avait probablement fait une méprise, et que ce

Digitized by Google

qui le prouvait, c'est que quelques jours auparavant j'avais empêché que qui que ce fût de ma maison assistât aux obsèques d'un poonghée en chef, quoique l'on fût fort curieux de voir cette cérémonie à laquelle assistaient plusieurs membres de la famille impériale [1].

[1] Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'homme, ont considéré comme un objet qui méritait d'être pris en considération la manière dont les différentes nations disposent de leurs morts, parce qu'elle est presque toujours liée avec l'idée que l'on se forme d'un état futur.

Les nations qui croient à la résurrection enterrent leurs morts; les Indous et les autres peuples qui croient à la métempsychose, et qui regardent le feu comme l'élément par lequel tout est purifié, ont coutume de brûler les corps avec des cérémonies qui diffèrent suivant les idées religieuses de chaque secte. Les habitans du Tibet s'écartant en ce point de toutes les autres nations, ou abandonnent les cadavres dans des lieux écartés, ou les traitent d'une manière qui nous semble extrêmement barbare.

Les Birmans, de même que les Indous, brûlent les corps; mais c'est avec des cérémonies particulières. Le bois du cercueil, qui est plus grand et plus fort qu'on ne le fait en Europe, est à peu près la seule matière combustible que l'on emploie pour consumer les corps des gens du commun. Les prêtres ou poonghées sont aussi brûlés avec le bois de leurs cercueils; mais le feu y prend

Digitized by Google

Mécontent de voir son injuste agression repoussée, et ne sachant sur qui faire tomber sa colère, le mhée whoungée dit à mon interprète qu'il était étonné qu'il se fût permis

par le moyen de fusées. Cette pratique peu connue mérite d'être rapportée, et je donnerai ici la relation des funérailles d'un prêtre mort depuis deux ans, relation traduite par MM. Eyriès et Malte-Brun dans leurs *Annales des Voyages* (t. 6, p. 174), d'après l'original de M. Carey, inséré dans le T. 12 des *Recherches asiatiques*.

» Dès qu'un poonghée a les yeux fermé, son embaume son corps : on en retire les entrailles, on le remplit de diverses sortes d'aromates, puis on coud l'ouverture; on enduit ensuite le cadavre d'une couche de cire pour le préserver du contact de l'air; on couvre cette enveloppe d'une couche de laque et d'autres ingrédiens, et le tout est revêtu d'une feuille d'or. Le corps de ce prêtre était étendu dans toute sa longueur, les bras posés sur la poitrine. Le corps est préparé de cette manière dans la maison où le défunt a terminé ses jours. Au bout d'un an, on le transporte dans un bâtiment construit à cet effet, et on le garde encore un an ou deux, jusqu'à ce que les poonghées donnent ordre de le brûler. Je vis le corps du prêtre dont il est question dans un de ces bâtimens, environ un mois avant qu'on l'en retirât pour la dernière cérémonie. Il était posé sur un échafaudage placé dans une maison qui ressemblait à celle de leurs keoums, s'élevant en forme conique et haute d'environ trente pieds. L'échafaudage était en bambou et en bois. La maison qui

Digitized by Google

d'entrer à cheval dans l'enceinte de sa maison, et qu'il eût conservé sa chaussure jusque dans l'intérieur de la grille; qu'il était naturel du pays, et que ma protection pourrait bien ne

le renfermait était couverte en papier revêtu de feuilles d'or. A côté de l'échafaudage on voyait le cercueil dans lequel le corps allait être déposé; il était aussi doré et orné de différentes figures qui représentaient la mort sous toutes sortes de formes. On préparait dans la cour deux grands chariots, l'un pour transporter le cercueil, l'autre l'échafaudage. Le premier était surmonté d'un échafaudage semblable à celui de la maison, mais plus large et fixé sur un éléphant représenté à genoux.

» Le temps de la cérémonie approchant, les principaux habitans de chaque rue reçurent l'ordre de préparer une fusée et une figure d'un animal quelconque à laquelle la fusée était fixée. Indépendamment de ces grandes fusées, on en prépara un grand nombre de petites, ainsi que beaucoup d'artifices. L'année birmane commença le 13 ou le 14 d'avril; je ne puis pas me rappeler exactement la date précise : la fête fut célébrée par l'aspersion de l'eau; elle eût duré six à sept jours, si le vice-roi ne l'eût pas interrompue pour que l'on pût brûler le talapoin. Le 17, on promena processionnellement autour de la ville les figures auxquelles on devait attacher les fusées; et, depuis ce jour là jusqu'à la fin de la cérémonie, tous les habitans de la ville et du voisinage, n'importe leur sexe, furent obligés d'y assister. Les figures furent traînées en procession, l'une après l'autre, dans l'ordre suivant :

Digitized by Google

pas être un abri très-sûr pour sa tête. Il défendit enfin à M. Rowland de lui faire aucune communication, disant que c'était par Mon-

D'abord marchaient six à huit drapeaux ; ils étaient suivis par un grand nombre de jeunes filles dansant ; ensuite venaient les chariots avec les figures, les uns traînés par de jeunes garçons, d'autres par des bœufs, puis une grande troupe de jeunes femmes dansant et chantant ; une vieille femme séparait chaque file pour y maintenir l'ordre. Jamais les femmes n'avaient assisté à ces sortes de processions ; mais cette nouveauté eut lieu en conséquence d'un ordre du vice-roi. Dans cette occasion, les femmes et les filles des principaux officiers du gouvernement furent elles-mêmes obligées de danser, quelques-unes sous des parasols qu'on tenait au-dessus de leur tête, d'autres sous un tendelet assez grand pour ombrager quarante à cinquante personnes, et soutenu par huit hommes. La marche était fermée par les hommes, qui chantaient, claquaient des mains et dansaient ; deux hommes placés entre chaque file y maintenaient le bon ordre.

» Les habitans de chaque rue suivaient leurs chariots. On fit ainsi le tour de la ville en procession. Les figures d'animaux étaient beaucoup plus grandes que nature ; elles représentaient des buffles, des taureaux, des lions, des ours, des éléphans, des chevaux et aussi des hommes ; il y en avait environ trente qui avaient huit pieds de haut, et un grand nombre de plus petites.

» Le lendemain se passa à traîner le chariot qui portait le cercueil, ce qui se fit d'une manière singulière. Tout

Digitized by Google

courtuse seul que les Anglais devaient faire connaître ce qu'ils avaient à dire ou à demander. Mon pauvre interprète cherchait à se dé-

le peuple était partagé en deux bandes, et traîna le corps depuis le lieu où il était jusque dans une grande vallée près de la colline sur laquelle on devait le brûler. Quatre câbles étaient attachés à l'essieu du chariot, deux dans un sens, deux dans un sens opposé. Les hommes qui tenaient ces câbles poussaient de temps en temps un grand cri, et tiraient chacun de leur côté en même temps, faisant ainsi alternativement avancer et reculer le chariot. Ce ne fut que dans la soirée qu'une des deux troupes l'emporta sur l'autre, un câble de celle-ci ayant cassé. Les adversaires firent rouler le chariot de leur côté.

» Le lendemain, les grandes fusées furent expédiées au lieu où était le corps. Dans la matinée, on emporta hors de la ville toutes les figures et leurs fusées; chaque figure était placée sur un chariot à quatre roues, et les fusées étaient attachées par des nœuds coulans en rotin à de fortes cordes qui passaient entre les pieds de l'animal; de sorte que, lorsqu'elles partaient, elles glissaient le long des cordes et couraient à terre. Quelques-unes de ces fusées avaient sept à huit pieds de long et trois à quatre de circonférence; elles étaient faites avec de gros morceaux de bois serrés par des cercles en fer et des liens de rotin. Une de celles-ci passa, en partant, sur le corps d'un enfant de dix à douze ans, qui mourut en quelques minutes; d'autres personnes furent grièvement blessées.

Digitized by Google

fendre du mieux qu'il pouvait ; mais toutes ses observations ne faisaient qu'exaspérer le sauvage qui lui parlait. Le fils aîné du mhée

Vers le soir, on fit partir une grande quantité de feux d'artifice, ce qui produisit un très-bel effet.

» Le jour suivant fut consacré au brûlement du corps. Une querelle s'éleva à cette occasion entre les deux troupes qui l'avaient précédemment traîné : celle qui avait succombé soutenait que son câble avait été coupé par les adversaires, et non rompu par accident. Elle présenta en conséquence une requête au vice-roi, pour le prier d'ordonner qu'il fût fait un autre essai. Cette demande accordée, les deux troupes se procurèrent quatre câbles d'Europe tout neufs, pris à bord d'un navire qui était dans le port, et l'on recommença l'épreuve des forces. La victoire se déclara pour le même parti, qui rompit encore les câbles de ses antagonistes. Le parti vaincu ne voulut pas encore céder, et demanda un nouvel essai pour le jour suivant. Ce jour-là, l'avantage ne fut pour personne : alors le vice-roi ordonna de terminer la contestation, et de brûler le talapoin le lendemain.

» La cérémonie se fit dans une maison élevée à cet effet ; elle avait la forme d'un keoum, et renfermait un échafaud sur lequel on plaça le cercueil. De petites fusées nouées à des cordes avec des liens de rotin partirent du sommet d'une colline, glissèrent le long de ces cordes tendues par dessus une vallée, et allèrent à la colline opposée mettre le feu à l'échafaudage et au cercueil, qui ne tardèrent pas à être réduits en cendres avec tout ce qu'ils contenaient.

Digitized by Google

whoungée qui était témoin de cette scène, l'engagea à se taire, et finit par apaiser son père.

Comme M. Rowland, en se rendant chez le mhée whoungée, n'avait fait que céder à l'impulsion de l'héritier de la couronne et à l'invitation de l'enga Whoun, je lui ordonnai d'aller représenter à ce dernier l'indigne traitement qu'on venait de lui faire éprouver, et de lui déclarer, en même temps, que mon mécontentement était extrême; que s'il n'y avait aucun moyen de se mettre à l'abri de la violence et des insultes du mhée whoungée, il fallait renoncer à établir aucun lien d'amitié entre les deux nations. L'enga Whoun après avoir écouté mon interprète avec une grande attention, et lui avoir exprimé le chagrin qu'il éprouvait de voir le mhée whoungée oublier à ce point ce qu'il devait à son pays et à sa haute dignité, ajouta que cet homme était sorti de la lie du peuple, et avait conservé toute la brutalité de la classe dans laquelle il était né, malgré les faveurs constantes de l'empereur. Il promit de faire part à l'engée Teckien de ce qui s'était passé, afin que je ne fusse plus exposé à faire de pareilles plaintes.

Cette aventure fit du bruit, et, pour prouver

Digitized by Google

hautement mon mécontentement, je tins mes portes fermées et refusai de recevoir des envoyés du mhée whoungée qui se présentèrent chez moi. D'un autre côté, l'enga Whoun envoya Moncourtuse chez le fils aîné du mhée whoungée, jeune homme qui promettait beaucoup et était attaché à l'engée Teckien. Ce prince l'avait engagé à influencer son père dans mes intérêts, et il espérait y parvenir. Après avoir rempli cet ordre, Moncourtuse se rendit chez le père qui lui demanda s'il n'était chargé d'aucun message de ma part, et se contenta ensuite de répondre, lorsqu'on lui confia les intentions de son fils, « c'est bien, faites ce » qu'il vous a ordonné. »

Ces démarches parurent produire de l'effet, car, quelques heures après la visite de Moncourtuse, le woundock du mhée whoungée, qui avait rang de lieutenant de cavalerie, vint chez moi. Comme il s'était toujours conduit avec modération et que c'était le plus honnête homme que j'eusse trouvé auprès du ministre, je le reçus avec plaisir. Il paraissait avoir quelque chose à me communiquer; mais, comme mon interprète était sorti, je l'engageai à revenir un peu plus tard. A son retour je l'invitai à me communiquer ce qu'il avait à me dire;

Digitized by Google

mais il répondit qu'il n'avait voulu que me présenter ses respects. Cette réserve me parut singulière, et il me fut impossible de croire que sa visite n'était qu'accidentelle; car il était un des plus intimes confidens du mhée whoungée, et c'était toujours de lui que se servait ce dernier dans les occasions délicates. Il répéta plusieurs fois que, si M. Rowland, mon interprète, avait à communiquer quelque chose, il l'engageait à le faire, et que, si j'avais à faire parvenir un message à l'empereur, il s'en chargerait volontiers. Malgré la circonspection apparente du woundock, je saisis avec empressement l'occasion qu'il me présentait de faire connaître, par son intermédiaire, ce que je pensais de la conduite blâmable de la cour birmane à mon égard, et surtout de la grossièreté du mhée whoungée. Mes observations ne furent point trop tranchantes; elles étaient celles d'un homme qui n'est plus ami, mais pas encore ennemi. J'appuyai sur les conséquences qui pouvaient résulter d'une rupture avec la nation anglaise, et sur les avantages que leur assurait au contraire notre amitié. Je laissai entrevoir au woundock que je connaissais les secrets motifs de la conduite de la cour, en m'exprimant cependant de manière à lui don-

Digitized by Google

ner à penser que j'étais prêt à oublier mon ressentiment, si l'on me faisait les excuses convenables. Il s'efforça de m'apaiser en faisant un appel à mes bonnes intentions, et disant que les mauvais procédés de quelques individus ne devaient point changer mes dispositions envers la nation entière; enfin, que si je voulais patienter encore quelques jours, j'aurais sujet d'être satisfait. Ce qui l'avait engagé à m'adresser ces dernières paroles, c'est que je lui avais dit que je partirais sans cérémonie d'Amarapoorah, si je n'obtenais satisfaction. Je lui fis lire ensuite la traduction de ma dernière lettre au louto. Il la trouva juste et modérée.

D'après les renseignemens qui m'arrivèrent de plusieurs côtés, je suis convaincu que le changement subit de la cour à mon égard, fut causé par l'influence du parti assamèse. A la sollicitation de ceux qui le composaient, l'empereur avait résolu de placer le père de sa nouvelle épouse, Sherack Dheo Mah Rajah sur le trône de ce royaume. Cet homme s'était engagé à être un des principaux vassaux de l'empereur des Birmans et à favoriser les prétentions de ce dernier sur le Bengale. Tout extra-

Digitized by Google

vagant que puisse paraître ce projet, je sus de bonne part que l'invasion de Chittagong avait pour but d'ouvrir la route vers le Bengale; je sus aussi que l'engée Teckien avait fait consulter diverses puissances voisines, afin de connaître les chances de cette entreprise. Les réponses n'ayant pas été favorables, on fit sentir à l'engée Teckien le danger qu'il y aurait à s'exposer à des représailles de la part des Anglais; et, enfin, le prince se vit réduit à conseiller à son père d'oublier ses projets. L'empereur céda, mais avec peine; il était pénible pour lui de renoncer aux idées qu'il nourrissait depuis long-temps, et que beaucoup de gens s'appliquaient à entretenir.

Les représentations que j'avais faites précédemment au mayhoun et au rayhoun avaient contribué à faire suspendre l'expédition que l'on préparait contre le royaume d'Assam, et, grâce au langage énergique que j'avais toujours tenu, elle était restée en suspens. Incapables de bien apprécier le danger, enorgueillis de quelques succès remportés sur de misérables peuplades du voisinage, mais ébranlés par ma fermeté, les Birmans avaient fait comme tous les êtres faibles; ils avaient cher-

Digitized by Google

ché à gagner du temps, espérant que des circonstances fortuites viendraient les favoriser, et qu'ils trouveraient enfin l'occasion d'agir sans s'exposer à se perdre.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Le capitaine Cox reçoit le père Louis, missionnaire italien. — L'empereur le consultait quelquefois. — Il fait offre de ses services. — Changement dans sa manière d'être, huit jours après sa première visite. — Nouvelles qu'il donne. — Son désintéressement. — Soupçons du capitaine. — Nouveaux mensonges de Moncourtuse. — Le mhée whoungée devient plus affable. — Permet à M. Rowland de retourner chez lui. — A quelle condition. — Le capitaine la regarde comme une plaisanterie. — Maladie de la mère du mayhoun de Hunzawaddy. — L'engée Teckien envoie un message à ce dernier. — Le capitaine Cox envoie M. Rowland chez la mère du mayhoun pour s'assurer de la vérité de sa maladie et pour lui offrir des secours. — Réalité de sa maladie. — Incertitude que cause l'absence du mayhoun. — Promesses de l'enga Whoun. — Le capitaine n'y ajoute plus de foi. — La fête des lanternes. — Elévation du fils du mhée whoungée à la place d'attawhoun de l'engée Teckien. — Dégradation du somba whoungée et du packaam whoungée. — Traitement sévère infligé à ce dernier. — Mesures de police extraordinaires. — Seredogées et poonghées mis aux fers. — Destitution du troisième woundock. — Punition infligée à un domestique de M. Burnet. — Le fils du mhée whoungée fait punir la complice de ses vols. — Sa politesse. — Nouvelles tentatives. — M. Rowland se rend chez l'attawhoun du palais. — Singulières paroles de cet officier. — Histoire d'un marchand birman, ancien administrateur, condamné à mort par l'empereur. — Son exécution. — Affreux usage. —

Digitized by Google

Superstitions. — Suites de la mort du marchand birman. — Motifs de sa perte. — Fourberie du gouvernement.

Dans l'abandon vraiment cruel qui semblait m'être réservé, la vue d'un Européen, dans un pays où chaque individu paraissait être un ennemi déclaré, ne pouvait que me causer la joie la plus vive. Aussi, n'est-ce pas sans un doux battement de cœur que je reçus pour la première fois la visite d'un missionnaire italien, nommé Louis. Cet homme était intelligent et bien élevé. Il avait toujours été employé dans les postes les plus écartés, et parlait le français et le birman; il lisait et écrivait très-bien aussi cette dernière langue. Il répondit parfaitement aux questions que je lui adressai, et c'est à lui que je dois les renseignemens géographiques les plus précieux qui m'aient été procurés sur l'empire birman[1]. Il me remercia beaucoup de quelques faibles présens que je lui avais envoyés, et m'offrit ses services. L'empereur consultait souvent le père Louis sur la médecine et la chronologie; la politique elle-même était quel-

[1] Ce passage doit faire regretter bien vivement que le capitaine Cox n'ait pas vécu assez long-temps pour publier les matériaux intéressans qu'il avait rassemblés.

Digitized by Google

quefois le sujet de ces conversation. Si le père Louis avait été sincère, il aurait pu m'être très-utile, et je crois avoir tout fait pour m'assurer son amitié.

Plus de huit jours après cette première visite, il revint me voir sous prétexte de nous demander plusieurs médicamens dont il avait besoin, et des renseignemens sur la manière de s'en servir. Un homme d'origine portugaise, qui prenait le titre de bombardier de l'empereur, mais qui était simplement attaché à la maison de son petit-fils, l'accompagnait. A la prière du père Louis, nous laissâmes ce Portugais assister à notre conversation. Cependant, malgré cette attention, je crus remarquer un changement dans sa manière d'être. Il m'assura qu'il n'avait vu ni l'empereur, ni l'engée Teckien, et qu'il ne pouvait paraître devant eux sans avoir été demandé. Il me donna à entendre en même temps que Sa Majesté était assez portée à faire ce que je désirais; mais que le prince, influencé par des rapports perfides, lui conseillait de ne pas même m'accorder la permission de résider sur son territoire. Il ajouta que l'on s'occupait à rassembler des forces, et qu'une expédition importante devait être entreprise immédiatement après la saison des pluies. Enfin,

Digitized by Google

il m'annonça qu'il devait quitter Amarapoorah, et que j'aurais sa visite d'adieu dans trois ou quatre jours.

Ces nouvelles m'étonnèrent; car, la première fois que j'avais vu le père Louis, il m'avait dit qu'il devait rester au moins un mois dans la capitale, et que, si je différais mon départ, il trouverait le moyen de m'être utile. Je lui rappelai cette promesse, et lui fis comprendre en même temps que, s'il me procurait une entrevue avec l'engée Teckien, je le récompenserais de ses peines. Le père Louis jura qu'il ne faisait jamais rien dans des vues d'intérêt, et me dit que si je m'avançais aussi positivement auprès de quelques officiers de la cour, je ne pourrais manquer de m'en bien trouver. J'appris, après son départ, qu'il avait été plusieurs fois au palais, et je suis persuadé qu'il n'agit dans cette circonstance que d'après les ordres qui lui avaient été donnés.

Dans la position où je me trouvais vis-à-vis du louto, et en particulier du mhée whoungée, Moncourtuse demeurait toujours l'intermédiaire, ce qui ne me convenait pas beaucoup. Il m'était impossible d'avoir en lui la moindre confiance. Après m'avoir prévenu qu'il était allé chez le mhée whoungée, et que Son Excel-

Digitized by Google

lence lui avait annoncé qu'aucune détermination ne serait prise à mon égard avant l'arrivée du mayhoun de Hunzawaddy, que l'on attendait sous quinze jours au plus tard, il essaya de justifier un nouveau mensonge dont il s'était rendu coupable; mais je ne jugeai point à propos de prêter une grande attention à l'apologie qu'il avait cru devoir préparer. J'étais plus empressé de savoir pourquoi le fils du mhée whoungée ne s'était pas trouvé présent, malgré la promesse qu'il en avait faite, à une conférence pendant laquelle on s'était occupé de mes affaires. Comme on avait prévu sans doute que je pourrais faire cette question, un nouveau mensonge était tout préparé. Moncourtuse me répondit que l'engée Teckien avait été malade, et que le fils du mhée whoungée était resté près de lui. Il ajouta que Son Excellence était devenue beaucoup plus affable, qu'elle l'avait chargé de dire à mon interprète d'oublier le passé, et qu'il pouvait se présenter de nouveau chez lui, pourvu toutefois qu'il se déchaussât avant d'entrer dans les cours de sa maison.

Cette condescendance était une mauvaise plaisanterie, aussi-bien que ce que l'on faisait pour moi car lorsque j'appris qu'on avait mandé le mayhoun de Hunzawaddy à la cour,

Digitized by Google

je pressentis que je ne terminerais rien avant son arrivée ; et comme l'époque m'en paraissait incertaine, je crus ne devoir pas rester inactif en l'attendant. Si le mayhoun s'était rendu à Amarapoorah dans le délai qui lui avait été fixé, je n'aurais pas eu à me plaindre ; mais quelque ordre secret le retenait sans doute dans son gouvernement. Il se pressait si peu de venir, que l'engée Teckien fut obligé de lui dépêcher un second exprès pour l'inviter à partir sur-le-champ, s'il voulait arriver assez à temps pour voir encore une fois sa mère qui était très-malade et presque expirante. Comme il lui était tendrement attaché, j'espérai qu'aucun motif ne pourrait retarder son départ, et je calculai que le yacht qu'on lui avait expédié, ne mettant pas plus de quatre jours pour se rendre auprès de lui, il pouvait effectuer son retour en huit. Or, les jours s'écoulèrent ; je ne le vis point paraître, et ce retard me donna à penser que son arrivée était très-incertaine, ou bien que la nouvelle de la maladie de sa mère n'était qu'une fable ; et quand même elle eût été vraie, pouvais-je compter davantage sur la sincérité des autorités, puisqu'à chaque instant elles manquaient à leurs promesses ?

Dans l'intention de leur faire connaître que

Digitized by Google

je n'étais point la dupe de leurs subterfuges, j'invitai Moncourtuse à se rendre chez l'enga Whoun, et à lui dire que les ministres de l'empereur n'employant que les mensonges et la perfidie avec moi, je ne voulais traiter d'aucune affaire avec eux, et que je l'engageais à obtenir pour moi la permission de me rendre à Rangoun. D'un autre côté, j'envoyai mon interprète chez la mère du mayhoun, autant pour lui faire offrir les secours qu'il était en notre pouvoir de lui procurer, que pour nous assurer si sa maladie était vraie ou simulée. M. Rowland ne vit que trop que la situation de cette pauvre femme était désespérée : il la trouva très-faible, et, quoiqu'elle allât un peu mieux, il ne crut pas qu'elle pût exister long-temps. Ce témoignage de mon interprète augmentait encore mes incertitudes. Comment le mhée whoungée tardait-il tant d'accourir auprès de sa mère?

Pour n'avoir rien à me reprocher, j'ordonnai encore à M. Rowland de se rendre chez l'enga Whoun, pour lui transmettre un message semblable à celui dont j'avais précédemment chargé Moncourtuse. Son Excellence sortait justement pour se rendre au louto, lorsque M. Rowland arriva. Elle promit de faire part

Digitized by Google

à l'engée Teckien de mes désirs, et témoigna la peine que lui causaient les difficultés dont on cherchait à m'entourer de toutes parts. Ces marques d'intérêt ne me touchaient plus, et je ne croyais pas plus à la sincérité de l'enga Whoun qu'à celle des autres autorités ; toutes n'agissaient que d'après l'impulsion donnée par l'empereur, et j'avais la certitude que Sa Majesté n'était pas aussi-bien disposée en notre faveur, qu'elle avait paru l'être d'abord.

Je supposai aussi que tous ces retards n'avaient d'autre but que de me retenir dans la capitale jusqu'à l'anniversaire de la fête des lanternes [1], qui a lieu à l'époque de la pleine lune qui suit l'équinoxe d'automne. C'est dans ce moment que l'empereur reçoit les hommages des princes ses tributaires et des grands officiers de sa couronne. La cour se proposait sans doute de déployer tout son luxe, toute sa splendeur à mes yeux, et de me traiter peut-être en vassal abject, comme le capitaine Symes's ; mais je me proposai intérieurement de tromper son espoir.

En attendant l'arrivée du mayhoun, les évé-

[1] Cette fête a beaucoup de ressemblance avec celle que l'on célèbre tous les ans chez les Chinois.

Digitized by Google

nemens de toute espèce ne manquèrent pas pour me donner la patience d'attendre un résultat quelconque à mes négociations. L'influence dont le mhée whoungée jouissait à la cour augmenta encore par la nomination de son fils aîné à la place d'attawhoun de l'engée Teckien, place qui se trouvait vacante et que l'on avait promise au beau-frère du mayhoun de Hunzawaddy. Ce jeune homme paraissait destiné depuis long-temps à de hautes dignités; car, pendant mon séjour à Mheghoun, son père m'avait confié qu'il avait été désigné pour remplir le poste de mayhoun d'Arakan; mais qu'il avait préféré le voir rester à la cour, à cause de ses ennemis particuliers qui étaient en assez grand nombre.

Presque au même moment, l'on dégradait le packaam whoungée et le somba whoungée, à cause de leurs opinions religieuses sur la fête des lanternes. Le premier de ces deux hommes éprouva un traitement très-sévère. On le mit à la porte de sa maison, et il fut privé de tous les avantages qui étaient attachés à ses hautes fonctions. A cette occasion, la garde du palais fut doublée, et l'on prit des mesures de police extraordinaires. Deux sérédogées et deux chefs de poonghées furent aussi mis aux fers. On di-

Digitized by Google

sait que ces événemens étaient les résultats des intrigues du mhée whoungée, qui aspirait à la place de packaam whoungée. Celui que l'on venait de destituer était un vieillard respectable, généralement aimé, et qui remplissait ses fonctions depuis que la famille d'Alam-Praw occupait le trône. L'âge l'avait rendu, à la vérité, un peu inutile; mais il méritait d'être traité avec plus d'égards. Quelque temps auparavant on avait aussi destitué le troisième woundock, pour avoir fait relâcher des voleurs qui lui avaient envoyé quelques présens. On le regretta, parce qu'il était plus doux et moins corrompu que ses collègues. On assurait même que c'étaient ces bonnes qualités qui avaient causé sa perte.

Un domestique de M. Burnet s'était rendu coupable de plusieurs vols; je fus obligé de le faire mettre en prison, et on le condamna à recevoir cent coups d'étrivières. J'eus plus de peine pour faire arrêter une femme qui recelait les objets volés. Comme elle avait disparu, je portai plainte à l'enga Whoun, qui fit faire les perquisitions nécessaires; mais ce fut le fils du mhée whoungée qui m'en donna des nouvelles. La coupable était venue solliciter sa protection. Il me fit dire qu'il était résolu à

Digitized by Google

la faire punir comme elle le méritait, et que je devais entièrement me reposer sur lui des suites de cette affaire. En effet, grâce à ses soins, les objets volés me furent bientôt rendus. Il exprima en même temps à mon interprète, la crainte que je ne fusse indisposé contre lui et sa femme, parce que j'avais été quelques jours sans envoyer chez eux. Ils m'engageaient à les fréquenter davantage, et à compter qu'ils me serviraient de tout leur pouvoir.

Cette bienveillance du fils parut ranimer le zèle du père; car dans une entrevue qu'il eut avec l'enga Whoun, chez l'engée Teckien, il promit de mettre mes mémoires sous les yeux de l'empereur, et de terminer mes affaires aussitôt l'arrivée du mayhoun. L'enga Whoun eut soin de me faire confirmer, par M. Burnet, cette nouvelle qui avait été apportée par Moncourtuse, et l'un de ses secrétaires dit à M. Rowland, que l'empereur avait demandé en pleine assemblée à ses courtisans, pourquoi mes affaires n'étaient pas encore terminées, et qu'il avait ordonné que l'on s'en occupât sérieusement.

Il était difficile d'accorder ces discours avec les actions des principaux personnages. La

Digitized by Google

mère du mayhoun, en me faisant remercier de mes attentions, me prévenait qu'elle attendait son fils dans quelques jours, et qu'on lui avait expédié trois bateaux. D'un autre côté, des hommes de l'équipage du bateau du nakhan de Rangoun, qui venait faire présent à l'empereur d'un daim blanc, assuraient qu'ils avaient rencontré à Prone, la première embarcation envoyée au mayhoun de Hunzawaddy; que celle qui avait été expédiée par l'engée Teckien s'était arrêtée à Pagam, et la dernière un peu plus bas que Keouptouloung. Il était clair qu'on les avait arrêtées à dessein. Moncourtuse avait dit qu'on lui avait ordonné de se rendre chez l'attawhoun du palais; puis, lorsqu'il fut nécessaire d'y aller, il se dit blessé, ce qui me fit penser que cette démarche n'était pas fort nécessaire. Mais malgré toutes ces fausses promesses, je n'en déclarai pas moins que je ne voulais pas demeurer plus long-temps dans la capitale, et que, si l'on ne m'accordait pas la permission de me retirer, je m'en passerais.

Avant d'en venir à cette extrémité, j'envoyai M. Rowland à l'attawhoun du palais, pour le décider à remettre une lettre à Sa Majesté. Mais celui-ci déclara qu'il ne pouvait s'en charger. « L'épée de Sa Majesté est trop tran-

Digitized by Google

» chante, dit-il; vous avez appris la mort du
» riche marchand que l'on a exécuté la nuit
» dernière : il n'avait pourtant commis aucun
» crime. »

La fin déplorable de ce malheureux avait fait véritablement grand bruit. Administrateur d'un district assez considérable, il avait amassé de grandes richesses par de nombreuses concussions. Ses administrés ayant porté plainte devant les autorités supérieures, on le mit en jugement, et il fut déclaré indigne de servir jamais Sa Majesté. Après cette punition éclatante, il s'était retiré de la cour; mais son caractère remuant et ambitieux ne lui permit pas de rester tranquille; il tenta de se lancer de nouveau dans les affaires. Sa fortune lui fournissant les moyens de se donner des protecteurs, il s'en servit pour solliciter de l'empereur la permission de résider dans la capitale en qualité de marchand; mais il n'obtint que des refus. Deux fois il échoua dans ses tentatives, et, poussé par un malheureux destin, il en fit une troisième, après avoir engagé la favorite de l'empereur, au moyen d'un cadeau considérable, à se charger de la réussite de son affaire. L'empereur apprit ce marché, montra la plus vive indignation, et ordonna de saisir et

Digitized by Google

de mettre en prison l'importun solliciteur. Effrayé de la colère de son maître, cet homme chercha à gagner les membres de la famille impériale, fit parvenir l'or, les bijoux à tous ceux auxquels il supposait le plus de crédit. L'arrestation et toutes ces démarches eurent lieu dans la même journée. On avait dit au prisonnier de se tranquilliser; mais, sans prévenir personne de son dessein, l'empereur donna tout à coup l'ordre de le mettre à mort et de confisquer ce qui lui appartenait. L'exécution eut lieu sur-le-champ; sur-le-champ aussi des agens du gouvernement allèrent s'emparer de tout ce que l'on trouva chez lui. Après l'exécution, son corps fut exposé et attaché à la terre, où on devait le laisser pourrir. Le médecin de l'empereur vint ensuite couper le bout du nez, les oreilles, les lèvres, la langue et les doigts du cadavre; il en tira ensuite du sang, qui est réservé, ainsi que les autres débris, à préparer une composition médicinale, qui a la propriété de prolonger la vie et de répandre le bonheur sur ceux qui peuvent en obtenir de Sa Majesté. Ce remède, ainsi que plusieurs autres, se prépare mystérieusement dans l'intérieur du palais, par des procédés surnaturels, à ce que l'on dit, et Sa Majesté le distribue

Digitized by Google

ensuite à la foule crédule et abusée qui le sollicite.

La mort de cet homme n'avait été ordonnée, assurait-on, qu'à cause de ses grandes richesses. On examina ses livres, et tous ceux qui y figuraient en qualité de débiteurs reçurent l'ordre de payer sur-le-champ. Il n'y a aucune observation à faire sur la légalité de ces sortes de créances; il arrive même souvent que, dans de pareilles catastrophes, l'on insère dans les livres des condamnés des noms qui n'y étaient pas portés. Un tonnelier que j'employais se trouva malheureusement pour lui dans ce cas. Il y avait sous son nom une somme de six cents tacals, qu'il fut obligé de payer quoiqu'il jurât solennellement qu'il l'avait remboursée depuis plus de deux ans. La plupart des marchands de la ville eurent tous leurs comptes chargés proportionnellement à leurs fortunes. Le défunt, outre ces créances vraies ou supposées avait encore une somme de quarante mille tacals comptant; des bijoux et des marchandises pour beaucoup plus encore, et l'on assura que l'empereur avait donné la plus grande partie de cette confiscation à son petit-fils.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Conspiration découverte. — Arrestation du mhée whoungée, de son fils, du fils du rajah de Shans. — C'est par la femme de ce dernier que la conspiration est découverte. — Politique du gouvernement. — Interrogatoire du mhée whoungée et de son fils. — On les met à la torture. — On ne peut leur arracher aucun aveu. — Mesures de sûreté. — L'empereur refuse de faire mourir le mhée whoungée. — Motif de son indulgence. — Détails historiques sur le règne de Chenguza. — Anecdotes curieuses sur l'empereur Menderagée Praw. — Manière dont le capitaine Cox explique la clémence de l'empereur. — Préparatifs de départ suspendus. — Nouvelles de Madras. — Manille. — Arrivée du mayhoun. — M. Rowland va au devant de lui. — Pourquoi le mhée whoungée était devenu l'ennemi des Anglais. — Fâcheuse position du capitaine. — Paroles du mayhoun. — Vif intérêt qu'il prend à la position des Anglais. — Il se rend à la cour et parle du capitaine à l'empereur. — Réponse de ce dernier. — Conversation futile des courtisans. — Fusées extraordinaires. — Opinion et conseils du mayhoun. — M. Rewes. — Arrive dans de mauvaises circonstances. — Commence à se défaire de ses marchandises. — Est mandé chez le prince de Prone. — On le reçoit fort bien. — Il est introduit dans les appartemens intérieurs. — Demande singulière du prince. — Un de ses enfans est malade. — M. Rewes lui conseille de demander le chirurgien de l'ambassade. — Silence du prince à cette question. — Il ne répond pas plus à celle qu'on lui

Digitized by Google

adresse au sujet des affaires des Anglais. — M. Rewes se retire très-satisfait de son entrevue.

A ces événemens, qui devaient me surprendre et me donner la plus singulière idée des mœurs du gouvernement et du peuple, en succédèrent d'autres d'une bien plus haute importance, et qui furent sur le point de troubler la tranquillité de l'empire. On découvrit une conspiration, dans laquelle se trouvèrent impliqués le mhée whoungée et son fils, que, quelques jours auparavant, j'avais vus comblés de faveurs par leur souverain. L'arrestation de ces deux personnages fut la suite des révélations de quelques conspirateurs. Le plan était, à ce qu'il paraît, ainsi préparé. Aussitôt que l'armée aurait été éloignée d'un jour de marche pour gagner le haut pays, on devait prendre les armes et mettre le feu aux différens quartiers de la ville ; l'armée devait ensuite revenir dans la capitale et terminer l'entreprise.

A la première nouvelle de cette conspiration, l'empereur fit arrêter le mhée whoungée. On trouva chez lui des dépôts d'armes pour les conspirateurs, et de nouvelles révélations vinrent confirmer la véracité des premières. Le jeune Chobwa, qui venait si souvent me voir,

Digitized by Google

fut aussi compromis, ainsi que son ami, dans cette affaire. On le mit à la torture, et il avoua qu'étant ivre, il avait juré au mhée whoungée qu'il se joindrait à son parti.

Si ce jeune homme avait écouté mes avis, il aurait tenu une meilleure conduite, et ne se serait pas sans doute laissé égarer par de perfides conseils. La dernière fois qu'il était venu me voir, il m'avait consulté à l'occasion d'une querelle de famille. Lassée de ses mauvais traitemens, sa femme s'était enfuie de sa maison, et mise sous la protection de l'engée Teckien. Je l'avais invité à se mieux conduire, à prendre des voies de conciliation; mais ce conseil avait paru le révolter, et leur divorce avait été prononcé. Si mes souvenirs ne me trompent point, c'est par sa femme que la conspiration fut découverte, et cet événement me mit dans le cas de connaître la politique du gouvernement.

Il est d'usage chez les Birmans de donner en mariage, aux grands sujets de la couronne, des filles de la cour, afin de s'assurer de leur fidélité, et de conserver des intelligences intimes auprès d'eux. C'est dans ce but que l'impératrice et les autres épouses de l'empereur, les princesses même de la famille, prennent sous leur protection les filles des principaux courti-

Digitized by Google

sans, et les font instruire et élever sous leurs yeux, dans l'intérieur de leurs palais. Cette espèce de patronage est du goût de presque tous les parens; parce qu'il les dispense d'amasser des dots pour leurs enfans. La femme du jeune Chobwa avait été élevée de cette manière, dans l'intérieur du palais de l'engée Teckien : elle était douée d'une sensibilité vraie, et aurait fait le bonheur de son mari s'il avait eu de meilleures mœurs; mais ce jeune homme était adonné à l'ivrognerie, au libertinage, et il entretenait une douzaine de concubines dans différens quartiers de la ville.

Lorsque le mhée whoungée fut amené devant l'empereur et confronté avec son fils, il avoua qu'il avait eu tort de faire des provisions d'armes sans en avoir prévenu Sa Majesté, mais que c'était sans aucun mauvais dessein, et que ces armes ne devaient servir que contre ses ennemis particuliers. On le tortura, en lui serrant les membres avec des ligatures, en lui donnant des coups sur la poitrine, sur le dos et sur les jointures des membres. La douleur ne put lui arracher aucun aveu, et il nia avec fermeté toutes les accusations dirigées contre lui. On le chargea ensuite de chaînes, et on le jeta en prison. Son fils éprouva le même sort,

Digitized by Google

et toutes les personnes suspectes furent arrêtées. L'enga Whoun prit le commandement des nouvelles recrues, avec le titre de généralissime.

Le jour de la pleine lune, jour réputé saint chez les Birmans, l'affaire de la conspiration fut suspendue; mais l'on prit des précautions contre les attroupemens et les coups de main. Des patrouilles de cavalerie parcoururent les rues pendant la nuit; les habitans n'osèrent point sortir de leurs maisons; la ville, enfin, avait l'air d'un désert. Au milieu de cette inquiétude générale, je crus devoir prendre moi-même mes précautions. Je fis fermer de bonne heure les portes de ma maison, et tout mon monde fut consigné.

Après ce qui s'était passé, je m'attendais presque à l'exécution des coupables; mais, à la prière de l'impératrice-mère, l'empereur leur accorda la vie, malgré l'engée Teckien et les autres princes du sang, qui s'opposèrent fortement à cet acte de clémence. Pour motiver le pardon qu'il accordait au mhée whoungée, que l'on retenait en prison, quoique débarrassé de ses fers, l'empereur disait qu'ils avaient été élevés ensemble, et qu'après avoir été son compagnon d'études et de plaisirs, il avait particulièrement mérité son attachement par la

Digitized by Google

fidélité dont il lui avait donné des preuves dans des occasions difficiles, sous le règne de Chinguza.

En effet, Chinguza, devenu jaloux de Menderagée Praw, l'avait dépouillé de son patrimoine, de ses serviteurs, et l'avait tenu exilé, pendant trois ans, dans une misérable maison de Chegain, avec défense sévère à qui que ce fût de lui rendre le moindre service, de lui donner la moindre marque de respect. Malgré cet ordre, le mhée whoungée, au risque de sa vie, lui avait fourni, pendant ces trois années, tout l'argent dont il avait pu avoir besoin, et, en même temps, avait été un de ses plus utiles soutiens, lorsqu'il s'était trouvé en position de réclamer le pouvoir suprême. On racontait alors que l'empereur, après s'être bien affermi sur son trône, avait dit au mhée whoungée, et à trois autres personnages qui avaient été aussi les principaux agens de son élévation, de fixer eux-mêmes leurs récompenses. Ils se contentèrent d'abord, à ce qu'il paraît, d'exiger de leur maître qu'il leur fît le serment de ne jamais disposer de leur vie, sous quelque prétexte que ce fût. Quelque temps après, malgré cette promesse, l'empereur fit mettre à mort l'un d'eux, qui l'avait offensé; mais il éprouva de si vifs

Digitized by Google

remords de s'être abandonné aux premiers mouvemens de sa colère, qu'il jura de ne punir à l'avenir les autres individus auxquels il était lié par son serment, qu'en les privant de leurs biens et de leurs emplois. L'empereur avait déjà pardonné au mhée whoungée deux fautes très-graves, à cause de cette ancienne et profonde amitié; on les avait mises sur le compte de l'ivrognerie, à laquelle s'adonnait le coupable. Il est probable que cette honteuse habitude servit encore d'excuse, pour l'arracher une troisième fois au supplice.

Quoique j'admette volontiers que la grâce du mhée whoungée fût le résultat du désir que l'empereur avait de respecter son serment, je soupçonnai qu'une autre raison, tout aussi puissante, avait influencé la décision de Sa Majesté. Le mhée whoungée était l'homme de l'empire qui avait le plus d'autorité; ses jugemens étaient sans appel, et il était généralement craint, généralement détesté. Les mœurs de cet homme étaient grossières, ses goûts dépravés; son plus grand talent était d'obéir en fanatique aux volontés de l'empereur et de ses enfans, et c'était cette disposition qui lui avait fait obtenir une aussi grande influence. Instrument utile et nécessaire sous un gouvernement

Digitized by Google

despotique, ses vices et l'abjection de sa naissance étaient autant de garanties de sa fidélité. L'empereur pouvait d'autant mieux compter sur lui, que tous les princes, tous les grands le détestaient, au point de désirer sa perte. C'est cette haine qui le fit garder prisonnier au palais, dans la crainte que les princes ne le fissent assassiner s'il était rendu à la liberté. Cependant il reprit bientôt tous ses avantages, ainsi que son fils, et le mayhoun de Hunzawaddy ne fut pas étranger à sa réintégration. Je sus que, pendant qu'il était en route pour revenir à Amarapoorah, les amis du mhée whoungée avaient envoyé au-devant de lui une embarcation de guerre, chargée de riches présens, pour l'engager à intercéder auprès de l'empereur.

Quelque temps avant ces arrestations, j'avais fait quelques préparatifs de départ; mais je les avais suspendus pour suivre l'affaire de la conspiration. J'avais loué quatre bateaux pour me transporter à Rangoun avec ma suite, et même les patrons avaient reçu d'avance la moitié du prix convenu. C'est au milieu de ces occupations que des lettres de Madras m'avaient annoncé l'expédition projetée contre Manille, et la rupture des négociations entamées par lord Malmesbury.

Digitized by Google

Depuis que l'on m'avait annoncé que le mayhoun était chargé de la direction des affaires qui me concernaient, on m'avait tant de fois parlé de son arrivée, et faussement, que je commençais à n'y plus compter, lorsque j'appris qu'il était arrivé au dernier chokey, à Keouptoulong. Je fis louer aussitôt un bateau, et je lui envoyai mon interprète, avec une lettre, pour le féliciter sur son arrivée. Le mayhoun le reçut très-bien, et lui témoigna tout le chagrin que lui avaient fait éprouver les mauvais procédés dont j'avais eu à me plaindre depuis son départ, ajoutant avec bonté que c'était ma faute, puisqu'il m'avait averti. Il chercha ensuite à excuser ses compatriotes, disant qu'ils n'étaient nullement au fait des usages de l'Europe ; qu'il leur était impossible d'apprécier les avantages d'une alliance avec la nation anglaise, et même les dangers qu'il y aurait à encourir son inimitié ; que, d'ailleurs, l'empereur était si absolu que personne n'osait le conseiller, et encore moins le contredire. Le mayhoun ajouta que le mhée whoungée lui avait promis précédemment de favoriser la conclusion de mes opérations, mais que cette promesse avait été sans effet, et que tout était à recommencer.

Tout se sait à la longue, et, malgré cette

Digitized by Google

promesse du mhée whoungée, je sus qu'il s'était déclaré mon ennemi. L'influence despotique se fit encore sentir dans cette occasion, et l'on va voir de quels misérables intérêts dépendent souvent la destinée des nations. A la nouvelle de mon arrivée dans l'empire birman, l'empereur avait assemblé les principaux officiers de la couronne, afin de prendre leurs avis sur la convenance d'une alliance avec les Anglais. Tous, le mhée whoungée excepté, furent d'avis que cette alliance serait honorable et avantageuse à Sa Majesté. Après les entrevues que j'eus à Mheghoun avec ce ministre, il parut trouver du plaisir à me voir, et se plut même à parler de moi avec éloge. Ce changement d'opinion frappa l'empereur, et, en plaisantant, il dit au mhée whoungée qu'il était une girouette, et que je devais l'avoir sans doute bien payé, pour le faire ainsi revenir sur mon compte. Cette raillerie, faite en présence de toute la cour, blessa le ministre; il la regarda comme un reproche, et depuis, sans s'en cacher, il ne cessa de m'être contraire.

Toutes ces circonstances, fort indépendantes de ma volonté, me plaçaient dans une position très-pénible. J'étais sans cesse exposé aux insultes d'une populace barbare, et sans aucun

Digitized by Google

moyen de m'y soustraire. Je ne savais comment utiliser les personnes de ma suite; je m'étais mis en avance de dix-huit mille roupies pour le bien du service, et j'ignorais si j'en serais remboursé. Mes espérances de succès étaient à peu près anéanties, et il ne me restait que la confiance d'avoir bien rempli mes devoirs.

Dans la lettre que j'avais adressée au mayhoun, je l'avais prié de demander pour moi, à Sa Majesté, la permission de me retirer à Rangoun. « Non, non, avait-il dit en lisant ce pas-
» sage, ce n'est pas ainsi que le résident doit
» nous quitter; qu'il attende quelques jours en-
» core, et toutes les méprises seront éclaircies. »
Il paraissait prendre un vif intérêt à tout ce qui me concernait, et assurait qu'il serait très-satisfait de me voir. Sa femme partageait ces bons sentimens, et ses enfans montrèrent qu'ils se rappelaient les présens que je leur avais offerts. Cependant, malgré tous ces témoignages d'attachement, je craignais que le mayhoun ne fût comme tous les autres, c'est-à-dire qu'il ne se réglât aussi uniquement sur les sentimens ou les caprices de son maitre.

En arrivant à Amarapoorah, le mayhoun se rendit à l'habitation qu'il possédait dans l'intérieur du fort, et afin d'entretenir sa femme et

Digitized by Google

ses enfans dans les bonnes dispositions qu'ils avaient montrées à mon égard, je leur envoyai de nouveaux présens, et des confitures sèches d'Hoffmann. Le mayhoun était définitivement encore chargé de mes affaires; l'enga Whoun et le nouveau packaam whoungée, chez lesquels j'avais envoyé mon interprète, avaient répondu que c'était à lui que je devais m'adresser, et Son Excellence elle-même avait dit qu'elle désirait beaucoup me voir, mais qu'elle ne pouvait m'assigner de rendez-vous fixe, à cause du grand nombre de ses occupations.

Dans une audience qu'elle avait eue de l'empereur, elle avait demandé à Sa Majesté ses ordres à mon égard, afin de pouvoir les transmettre au louto. L'empereur lui dit : « Le » résident est ici depuis bien long-temps. — » Oui! répliqua le mayhoun, il avait compté » que Votre Majesté s'occuperait de lui, et il a » été trompé dans son attente. » Après ce peu de paroles, la conversation changea aussitôt d'objet. On parla de fusées. L'empereur avait trouvé à Keounmeoun un arbre fort remarquable, dont il s'était proposé de faire faire une fusée qui devait contenir de deux à trois mille vis de poudre; il avait même promis de donner une pièce de soie à celui qui parviendrait à percer

Digitized by Google

cet arbre dans toute sa longueur. Cette importante discussion terminée, la cour se sépara [1].

Il paraît que le mayhoun avait quelque espoir que l'empereur lui reparlerait de moi, car il chercha à bien connaître tout ce qui s'était passé pendant son absence. Il demanda à M. Rowland pour quel motif je n'avais pas été moi-même au louto recevoir ma commission, et comme M. Rowland lui répondit qu'on ne m'y avait pas assigné de place, il répliqua que le louto était la cour publique des grands officiers de la couronne, et qu'eux seuls pouvaient y avoir des places; qu'il était de règle que je m'y

[1] Si dans le cours de cet ouvrage le capitaine Cox ne parlait plusieurs fois de fusées de cette espèce, on serait vraiment tenté de croire qu'il a été induit en erreur ou qu'il a voulu tromper ses lecteurs. Il est difficile à des Européens de se faire une juste idée de pièces d'artifice qui ont pour enveloppes des troncs d'arbres creusés, et qui contiennent plusieurs mille livres de poudre.

Le major Symes's, en parlant de ces feux d'artifice, dit aussi que les cylindres des fusées qu'il vit étaient des tronçons d'arbres creux, dont quelques-uns avaient sept à huit pieds de long et deux ou trois pieds de circonférence. On les liait fortement à de gros bambous qui avaient jusqu'à vingt pieds de long. Ils s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et en éclatant ils lançaient des feux très-variés et très-beaux.

Digitized by Google

présentasse d'abord en simple particulier, et que lui et d'autres grands fonctionnaires de l'état en avaient agi ainsi. De ces usages, le mayhoun concluait qu'il était nécessaire que je vinsse en personne au louto recevoir ma commission, lorsque je serais sur le point de quitter Amarapoorah, promettant de me faire obtenir successivement par la suite, tout ce que j'avais demandé. En m'engageant à terminer aussi paisiblement ma mission, il supposait sans doute que j'avais déjà oublié les insultes que l'on m'avait faites. Je pensais aussi que le serment que l'on voulait me faire prêter ne devait servir qu'à me rendre l'esclave de leurs lois ou de leurs caprices; que la commission que je voulais bien demander ne me serait d'aucune utilité, ne me donnerait aucun pouvoir. Mon embarras était grand, mais je me proposais bien, avant de partir, de leur prouver qu'ils étaient dans une étrange erreur à mon égard.

Un marchand anglais, nommé M. Rewes, était venu de Rangoun à Amarapoorah dans l'espoir de faire quelques affaires, mais il arriva dans un mauvais moment. Déjà les chokeys lui avaient donné beaucoup de peine pendant la route, mais il n'avait eu qu'à se louer des attentions du mayhoun de Hunzawaddy, qui

Digitized by Google

lui avait accordé une garde et des passe-ports. Cependant, après que la tranquillité publique fut rétablie, il commença à se défaire de quelques marchandises. Le prince de Prone l'ayant fait demander, M. Rewes crut devoir, avant tout, me consulter, et répondit qu'il ne livrerait de marchandises qu'autant que je lui en accorderais la permission. Je lui conseillai de satisfaire le prince, ainsi que plusieurs autres personnes de la famille impériale. Il porta donc les articles demandés, et, chose assez remarquable, il ne fut pas obligé de se déchausser pour être introduit. Comme on ne lui offrait pas de nattes pour s'asseoir, il étendit son mouchoir sur le plancher, et se mit dessus en faisant observer qu'il n'était pas accoutumé à s'asseoir sur le plancher nu. Le trésorier du prince choisit ensuite les marchandises dont Son Altesse avait besoin, et entre autres huit globes en verre. Il voulut marchander, mais M. Rewes, lui dit qu'il était Anglais et n'avait qu'un seul prix, et que le montant de l'acquisition n'était qu'une bagatelle pour le prince. Celui-ci se mit à rire, et répliqua qu'il laissait à son trésorier le soin de discuter ses interêts. On convint enfin de payer cent cinquante tacals les huit globes de verre; des montres et

Digitized by Google

différens autres objets que M. Rewes avait apportés parurent trop chers. Cette affaire terminée le prince se retira dans ses appartemens, et y fit entrer M. Rewes. Il était entouré de ses femmes et de sa famille. On invita notre compatriote à s'asseoir, le dos appuyé contre la muraille, et à étendre ses jambes en avant. Il eut de plus l'honneur insigne de boire en présence de Son Altesse. Il avait soif, et le prince lui fit servir de l'eau dans une coupe d'or. On l'accabla de questions, on le chargea d'une foule de commissions, et il n'eut qu'à se louer des honnêtetés dont il fut l'objet. Le prince ne lui fit qu'une demande assez niaise. Il le pria de lui procurer un verre avec lequel on pût voir une personne nue, quoiqu'elle fût habillée. Son Altesse prétendait que lorsque son oncle s'empara de Siam, il avait trouvé un verre de cette espèce à Bankock [1]. M. Rewes lui demanda s'il l'avait vu; le prince refusa de répondre positivement, tout en insistant sur ce fait.

Un des jeunes enfans du prince paraissait malade et attaqué des vers, M. Rewes l'engagea

[1] Bankok, à dix-huit lieues au sud de Siam et à quatre de la mer, la seule place vers les côtes qui soit fortifiée de murs, de batteries et canons de bronze.

Digitized by Google

à me prier d'envoyer mon chirurgien. Son Altesse resta silencieuse, et ne répondit rien non plus, lorsque M. Rewes lui parla de l'embarras que l'on avait éprouvé à cause du manque de monnaie courante. Enfin, après une séance de quatre à cinq heures, notre marchand se retira, quoiqu'on eût cherché encore à le retenir plus long-temps. On l'invita aussi à revenir pour prendre la note des commissions qu'on lui avait données. M. Rewes, remarqua que la maison du prince était tenue avec beaucoup de propreté, et que son ameublement répondait à la haute dignité du propriétaire.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Demande du mayhoun. — Conduite insolente de quelques bateliers. — On les arrête. — Plaintes de la femme du mayhoun. — Ce dernier reçoit le capitaine Cox sur un yacht. — Intérieur du yacht. — Conversation. — Embarras du capitaine au sujet du serment qu'on exige de lui. — Il se résume. — Résultat de l'entrevue. — Mécontentement du mayhoun. — Il écrit au capitaine. — Réponse de ce dernier. — Son opinion sur la conduite que l'on doit tenir avec les Birmans. — Violences exercées envers M. Rewes. — Plainte que le capitaine porte au mayhoun. — M. Rewes est remis en liberté. — Audience du mayhoun. — Observation de M. Keys. — Paroles de Son Excellence. — Les Birmans s'emparent volontiers des idées des autres pour se les approprier.

Depuis le retour du mayhoun à Amarapoorah, je m'étais toujours proposé de l'aller voir, et lui, de son côté, s'était souvent excusé de ne pouvoir sortir. Nous étions, à la vérité, aussi occupés l'un que l'autre, et nous n'avions eu de relations que par messagers. Il avait désiré que je lui demandasse, par écrit, la permission de quitter Amarapoorah, et je lui avais fait parvenir la traduction en langue birmane, du mémoire que les whoungées avaient déjà

Digitized by Google

refusé de recevoir. Comme il avait promis de la remettre à l'empereur, je voulus l'aller remercier chez lui de cette marque de bienveillance; mais un événement imprévu me força à faire cette visite sur son yacht. Des bateliers que j'avais retenu s'étant conduits insolemment vis-à-vis de moi, et ayant voulu me contraindre à leur faire des avances, je portai plainte, et ils furent arrêtés et renfermés dans la demeure même du mayhoun.

Je ne sais pour quel motif la femme de Son Excellence s'intéressait à ces misérables; mais elle m'envoya prier d'oublier leur offense, se plaignant, en même temps, à mon interprète, du désordre que leur présence causait dans sa maison. Elle regarda même comme une suite de ce désordre l'impossibilité de me recevoir chez elle. Notre rendez-vous fut donc fixé sur le yacht, et je m'y transportai de bonne heure avec M. Keys.

Le bâtiment sur lequel on nous reçut était décemment décoré. Il y avait dans l'intérieur des chaises pour nous. Le mayhoun était assis le dos tourné vers la poupe, et sa place était entourée d'une balustrade que je n'avais pas vue lors de nos premières entrevues. Il se leva pour me recevoir et se montra fort affable. Il

Digitized by Google

commença ensuite la conversation par me demander pourquoi je ne voulais pas recevoir la commission de Sa Majesté, ajoutant que sans cette pièce indispensable je ne serais respecté de personne et me trouverais sans autorité.

« Je n'ai point refusé la commission de » Sa Majesté, répondis-je, mais cette com- » mission ne m'a pas été présentée d'une ma- » nière convenable; et, dans tous les cas, je » ne vois pas comment elle peut être utile à » mon ministère, car, tout ce que je de- » mande à Sa Majesté et à ses ministres, c'est » d'établir d'intimes relations entre eux et ma » nation. Je prie même Votre Excellence » de m'expliquer l'utilité de la commission » dont elle parle et dans quelle intention on » me la remettra. Je la prie aussi de me dire » si elle me rendra dépendant du gouverne- » ment birman. — Je sais fort bien, dit le » mayhoun, et Sa Majesté n'ignore pas non » plus, que vous ne pouvez être soumis aux lois » birmanes; mais puisque vous voulez dé- » ployer un caractère, exercer des actes quel- » conques dans ses états, vous ne le pouvez » faire sans une commission. — Et en con- » sentant à recevoir cette commission, repris-

Digitized by Google

» je, puis-je espérer d'être promptement ex-
» pédié? — Je le pense, répartit le mayhoun.
» Vous vous rendrez au louto, où une place
» vous sera assignée. Là, vous recevrez votre
» commission, puis, vous irez dans une pa-
» gode du fort prêter serment de fidélité à Sa
» Majesté et tout sera fini. Immédiatement
» après vous pourrez partir pour Rangoun. »

Le mayhoun employa ensuite toute son éloquence pour me prouver la nécessité de ce serment. « Si vous ne le prêtez pas, disait-il,
» les Birmans vous soupçonneront toujours
» d'entretenir de coupables projets contre
» eux. » Ce serment me mettait, je l'avoue, dans un grand embarras; je n'avais aucun antécédent à cet égard. J'ignorais jusqu'à quel point il devait m'engager, et s'il pouvait se concilier avec celui que j'avais prêté à mon propre souverain, aussi-bien qu'avec mes devoirs vis-à-vis des Anglais qui m'avaient accompagnés. D'un autre côté, le mayhoun avait tellement à cœur de remporter cette victoire sur moi, que j'étais porté à lui céder; j'espérais en même temps, par cette condescendance, affaiblir les préventions et les défiances enracinées contre les Anglais, et je pensais que c'était peut-être le seul moyen qu'il me fût per-

Digitized by Google

mis d'employer pour obtenir tout ce que je demandais. J'aurais pu combattre avec avantage les raisons du mayhoun; mais je préférai laisser la matière un peu embrouillée, et pour que ma concession parût plus méritoire, je ne voulus pas pousser plus loin la discussion. Nous causâmes ensuite tranquillement et comme d'un commun accord. Son Excellence avait l'air de vouloir arriver à son but par la persuasion, et je ne voulus pas qu'elle me quittât sans être satisfaite d'elle-même.

Nous prîmes ensuite le thé, et comme jusqu'à ce moment je l'avais presque toujours écouté sans l'interrompre, je lui demandai à mon tour toute son attention. Je récapitulai ce qui s'était passé pendant son absence, et comparai les procédés du gouvernement anglais et ceux du gouvernement birman, en tâchant de lui inspirer quelques sentimens d'honneur pour son pays. Le résultat de notre conversation fut enfin, qu'il me pria de lui donner par écrit, avec une traduction birmane en regard, et sous la forme de lettres, la note de tout ce que je demandais à son gouvernement. Malgré les motifs de plainte que j'eus souvent contre le mayhoun, j'avoue qu'il était, sous plus d'un rapport, infiniment supérieur à ses

Digitized by Google

compatriotes. Il était sensé, humain, poli; mais, comme tous ses collègues, sans énergie contre le despotisme du maître.

Pour m'aider dans le travail qu'il m'avait demandé, le mayhoun m'envoya un de ses secrétaires, ce qui me procura la facilité de lui faire porter promptement la traduction par M. Keys. Mais après l'avoir lue deux fois attentivement, il se frappa la tête en s'écriant, qu'il voyait bien que toutes les peines qu'il s'était données avaient été vaines, puisque je reproduisais, sous une forme seulement plus laconique, les demandes contenues dans mes précédentes communications. Ce fut en vain que M. Keys chercha à lui faire quelques observations particulières; il ne lui prêta aucune attention, tant son désappointement paraissait extrême.

Il m'écrivit pour m'accuser réception de mes papiers, et, en même temps, il se plaignit de la longueur des notes que je lui avais adressées. Il finissait par me conseiller de venir recevoir ma commission, de prêter mon serment, et enfin de partir pour Rangoun, d'où je devrais revenir à Amarapoorah, lorsque Sa Majesté serait disposée à donner quelque attention à mes propositions. Je répondis aussitôt à cette let-

Digitized by Google

tre en termes mesurés. Je fis sentir au mayhoun que je ne pouvais faire ce qu'il désirait, et je le priai uniquement de solliciter pour moi, près de l'empereur, la permission de partir pour Rangoun et de quitter ses états.

Après cette correspondance, j'appris qu'il avait passé toute une journée en conférence avec l'engée Teckien, et je supposai que la lettre qu'il m'avait écrite n'avait d'autre but que de gagner du temps. Je lui avais fait sentir combien les procédés de son gouvernement étaient impolitiques et peu honorables, et je le soupçonnai de vouloir, à cet égard, opérer une révolution parmi les agens du pouvoir. Je sais, par expérience, qu'il faut concéder beaucoup de choses aux Birmans, mais aussi que par trop de faiblesse on ne fait que les exciter à commettre les actes les plus arbitraires et les plus injustes. Je pose en principe que dans nos rapports avec ce peuple, celui qui comptera les gagner par la douceur et les bons procédés sera toujours trompé. C'est une raison ferme, même menaçante, qu'il faut leur montrer.

Je fus moi-même obligé de mettre ce principe à exécution dans une affaire fort désagréable. Sans daigner donner aucun motif plausible, trois peons se présentèrent un matin

Digitized by Google

chez M. Rewes, et lui ordonnèrent de les suivre devant le mayhoun pour répondre à une plainte déposée contre lui. M. Rewes voulut prendre le temps de s'habiller et envoyer chercher son interprète, mais on ne le lui permit pas; il se vit saisi avec violence et entraîné jusqu'à la demeure du mayhoun, où il trouva deux secrétaires appartenant à la cour qui lui demandèrent trois cents tacals pour droit de passe sur la rivière. Un Mahométan, qui, en qualité d'interprète, se trouvait présent à cette scène, le prévint que l'acte que l'on voulait exercer envers lui était illégal, et qu'il devait s'opposer au jugement des deux secrétaires. Il s'offrit en même temps pour répondant, ainsi que l'interprète qui était survenu au milieu des débats, et on laissa M. Rewes retourner chez lui. Celui-ci vint aussitôt se plaindre à moi. Considérant que cet outrage fait à un sujet anglais m'était personnel, je renvoyai sur-le-champ M. Rewes chez le mayhoun, afin qu'il délivrât les personnes qui s'étaient rendues cautions pour lui, et je le fis suivre de mon interprète qui avait ordre de demander en vertu de quel pouvoir on avait ainsi agi envers un négociant anglais, et de déclarer que je me constituais son garant dans le cas où on per-

Digitized by Google

sisterait à le retenir. Lorsqu'ils arrivèrent chez le mayhoun, ils trouvèrent les premiers juges remplacés par deux nakhans de Rangoun.

Conformément à mon conseil, M. Rewes se constitua prisonnier et fit relâcher ses cautions. M. Rowland communiqua ensuite son message, et la prétendue cour, après une espèce d'enquête, dit à M. Rewes qu'il pouvait se retirer; et répondit, lorsqu'on lui demanda s'il n'était pas possible d'obtenir une réparation pour les mauvais traitemens que ce négociant avait éprouvés, que la chose pouvait se faire, et qu'il fallait s'adresser au mayhoun. Le peu de profit qu'il y aurait eu à poursuivre cette affaire m'engagea à l'étouffer; mais je ne manquai point d'en faire l'objet d'une note adressée au mayhoun.

MM. Rewes et Rowland furent chargés de la porter. Le mayhoun les reçut très-bien et écouta avec beaucoup d'attention la lecture du message. Il déclara ensuite qu'il n'avait eu aucune connaissance de tout ce qui s'était passé et qu'il ferait punir sévèrement ceux qui nous avaient manqué. Il autorisa même M. Rewes à châtier dorénavant lui-même les personnes qui oseraient se conduire chez lui d'une manière aussi inconvenante.

Digitized by Google

Pendant que Son Excellence parlait, les gens de sa suite riaient et causaient entre eux. M. Keys fit une observation sur ce manque de retenue et de décence, et aussitôt le mayhoun défendit une pareille familiarité, disant que si on la tolérait parmi eux, on devait l'oublier en présence des étrangers, parce qu'elle pouvait attirer leur mépris.

Cette dernière phrase me fait souvenir que pendant mon séjour chez les Birmans les pensées et les sentimens que j'exprimais dans mes lettres leur étaient devenus assez familiers. Ils s'en servaient dans leurs entretiens et leurs communications écrites avec moi ; ils me les débitaient avec un air de sagacité empruntée, et voulaient sans doute me faire croire qu'ils venaient de leur propre fonds. Les Birmans n'ont point assez d'intelligence pour qu'une bonne idée puisse naître dans leur tête, s'y développer et devenir le principe d'une conduite juste et raisonnable. J'ai remarqué encore que si on leur propose quelque projet avantageux, ils s'y opposent d'abord d'une manière absolue, puis après ils viennent le reproduire littéralement. Ils ont l'impertinente et sotte fierté de ne jamais vouloir être ouvertement de l'opinion d'un étranger.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

M. Keys va avec l'enga Whoun visiter un camp birman.— Sa disposition. — Youngdho ou rhoun. — Ressources du trésor impérial.—M. Keys retourne inutilement au camp, on l'empêche d'y rester.—Il y rencontre le mhée whoungée. — Punition infligée à un cipaye. — Offenses de quelques Birmans. — Goût de l'empereur et des courtisans pour l'alchimie.—Folies du mayhoun à ce sujet.—Amitié de l'enga Whoun pour M. Keys.—Ils passent une journée ensemble. — Conversation sur l'alchimie. — Passage de Niébuhr.— Opinion du capitaine Cox sur l'introduction de l'alchimie dans l'empire birman. — Horrible tentative de l'engée Teckien pour se procurer de l'or. — Plaisanteries de M. Keys.—Elles ne déplaisent pas à l'enga Whoun. — Il promet de s'intéresser aux affaires des Anglais. — Le capitaine Cox est mécontent du mayhoun. — Celui-ci revient un peu. — Plainte d'un négociant de Rangoun.— Nouvelles vexations exercées contre M. Rewes. — Visite d'un cousin de l'engée Teckien. — Il propose sa médiation et celle d'une des épouses de l'empereur. — Proposition qu'il fait au capitaine. — Résolution de celui-ci.

L'ENGA Whoun, qui depuis la découverte de la conspiration avait été nommé généralissime des forces de Sa Majesté birmane, avait souvent prié M. Keys de l'accompagner dans ses tournées militaires. M. Keys profita avec empressement de cette occasion pour aller visiter un

Digitized by Google

camp que l'on avait formé dans une plaine, à trois milles du fort. Les soldats habitaient des cabanes éparpillées sans régularité; des faisceaux de fusils, de lances, de boucliers, d'épées, étaient répandus çà et là; mais, malgré cet appareil, il était presque impossible de juger du nombre d'hommes rassemblés dans cet endroit. Le général prétendait qu'ils étaient vingt mille, mais on pouvait hardiment réduire ce nombre de moitié. Près du camp, on avait établi un bazar parfaitement bien approvisionné, et qui devait suivre l'armée dans tous ses mouvemens. L'enga Whoun fit remarquer à M. Keys la route qu'il devait suivre pour se rendre à Samai; cette route traverse la chaîne de montagnes qui est à l'est d'Amarapoorah. En jetant un coup d'œil de ce côté, M. Keys demanda comment on s'y prendrait pour transporter l'artillerie. L'enga Whoun répondit que l'on ne devait emmener que des pièces légères et du calibre d'une demi-livre; il regretta ensuite que M. Keys eût des bottes, parce qu'il avait l'intention de l'introduire dans le youngdho. Le youngdho, vulgairement appelé le rondye ou rhoun [1], est un tribunal où, comme le disent les

[1] Symes's dit que le rhoun est un hôtel-de-ville.

Digitized by Google

Birmans, se trouve la place de la vérité. C'est au youngdho que se jugent les délits militaires; c'est aussi à cet endroit que l'on se place pour assister à des revues, pour recevoir les diverses réclamations des soldats, et les sommes au moyen desquelles les hommes désignés pour le service militaire peuvent s'en faire exempter. Ces exemptions sont une des sources les plus productives du trésor impérial; aussi l'empereur ne manque-t-il jamais une année de mettre en jeu quelque expédition imaginaire, de faire des levées sous un prétexte à peu près plausible, afin de pouvoir remplir ses coffres au moyen des exemptions qu'on lui achète.

Souvent M. Keys retourna au camp, surtout avec l'intention de voir de quelle manière les Birmans traitaient les affaires entre eux; mais on ne lui permit jamais de rester. Une fois il y rencontra le mhée whoungée; celui-ci ne fit aucune attention à lui.

J'étais toujours obligé d'exercer une police sévère au dedans comme au dehors de mon habitation. Je fis donner soixante coups d'étrivières à un cipaye qui avait laissé échapper un prisonnier; d'un autre côté, j'avais envoyé chez le mayhoun, pour qu'on le punît, un Birman qui avait jeté des pierres à l'un de nos

Digitized by Google

gardes. Mais quelque temps après plusieurs autres individus ayant encore jeté des pierres sur mon balcon et à mes gens pendant qu'ils étaient sur ma porte, je priai le mayhoun de faire stationner deux peons près de ma maison. Il s'y refusa en faisant observer que les gens qu'il avait à sa disposition étaient étrangers et sans autorité dans la capitale; mais il me conseilla de m'adresser à l'enga Whoun qui satisfit à ma demande. Le mayhoun me fit dire en même temps qu'il n'avait pu voir Sa Majesté, qu'il ne savait comment agir, et qu'il s'attendait à des reproches des deux côtés.

Dans une autre entrevue qu'il eut avec M. Keys, il prétendit qu'il attendait une occasion favorable; qu'il voulait consulter les whoungées et tâcher de faire terminer mes affaires avant la fête des lanternes. Il m'engageait à prendre patience seulement pendant quelques jours, et avait ajouté qu'ayant obtenu pour lui la permission de retourner à Rangoun, il espérait que nous ferions le voyage ensemble.

Son Excellence, ainsi que toute la famille impériale, donnait dans l'alchymie. Elle m'avait fait demander du vif argent, et je lui en avais envoyé par M. Keys, en lui faisant observer

Digitized by Google

que le moyen le plus sûr pour trouver la pierre philosophale était de consulter mes mémoires et d'encourager les rapports commerciaux que j'avais indiqués. Son Excellence prit fort bien cette plaisanterie ; mais, revenant à ses idées habituelles, elle fit voir à M. Keys une composition qui devait rendre invulnérables ceux qui en feraient usage. Elle avouait que cette préparation n'était point encore arrivée à son état de perfection, mais que, ce résultat une fois obtenu, il suffirait d'en mettre une petite quantité au fond de sa main pour paraître resplendissant comme un astre et être capable de voler en tous lieux par l'acte de sa propre volonté.

En dépit de tout ce que pouvait dire M. Keys, le mayhoun persistait à croire que la transmutation des métaux était connue en Europe. Cependant, malgré son obstination, il ne put s'empêcher de rire lorsque le jeune chirurgien le pria de lui confier son secret aussitôt qu'il l'aurait trouvé. Il fit même tous ses efforts pour l'engager à rester chez les Birmans, lui promettant de lui procurer l'existence la plus douce et la plus heureuse.

En se rendant chez le mayhoun, M. Keys était entré chez l'enga Whoun pour lui donner

Digitized by Google

du vulnéraire, des onguens et lui indiquer la manière d'en faire usage. Ce bon vieillard avait paru charmé d'obtenir de M. Keys la promesse qu'il viendrait passer avec lui le dimanche suivant tout entier. Le dimanche birman a lieu à la nouvelle et à la pleine lune, ainsi qu'aux deux autres quartiers, ce qui leur fait quatre dimanches par mois lunaire.

M. Keys se garda bien de ne pas répondre à cette invitation. L'enga Whoun l'accueillit avec la plus grande affabilité, le fit asseoir près de lui sur un lit de repos préparé d'avance. Babashen et plusieurs autres personnages présens occupaient des tapis étendus sur le plancher. La conversation roula d'abord sur l'alchimie, et l'enga Whoun fit observer que quoique beaucoup de Birmans se fussent ruinés à courir après des chimères, leur malheur n'avait pas corrigé les autres.

Niebuhr, je crois, rapporte que beaucoup d'Arabes ont le même préjugé, et il donne la description d'une plante qui fait l'objet des désirs de tous les alchimistes de ce pays. Cette plante croît dans les montagnes de l'Yémen, et elle a la propriété de teindre en jaune les dents des animaux qui s'en nourrissent. Je soupçonne que cette rage pour l'alchi-

Digitized by Google

mie que l'on trouve si généralement répandue chez les Birmans, y a été introduite par quelque voyageur mahométan ; car l'invention de cette folie n'appartient pas aux Arabes, ils n'ont fait que la renouveler. Les Birmans se vantent de posséder des livres d'une haute antiquité dans lesquels la science de la transmutation des métaux est professée. Voici à ce sujet ce que l'on trouve dans l'Ashlogue shanscrit, traduit par M. Halled, dans sa préface du Code de lois des Indoux : je rapporte ici ce passage, pour l'avantage de mes amis les Birmans.

« Le désir insatiable d'amasser des richesses » m'a fait creuser la terre et j'ai cherché par la » chimie à transformer les métaux recelés » dans le sein des montagnes.

» J'ai traversé la reine des océans, et j'ai » travaillé sans relâche pour l'avantage des » rois.

» Je me suis séparé du monde, afin de me » livrer entièrement à l'étude de la magie ; » j'ai passé toutes mes nuits dans les lieux où » l'on brûle des cadavres humains.

» Je n'ai pourtant rien gagné encore..... » Va donc avarice! tout l'avantage est à toi. »

Cette manie est tellement enracinée chez quelques individus des hautes classes mêmes

Digitized by Google

dans ce pays, qu'un jour que M. Keys était allé au camp prendre le thé dans l'youngdho avec l'enga Whoun, un woundock se mit à parler d'alchimie, et tenta de convertir le docteur; il lui promit même de lui envoyer la racine d'une plante avec laquelle on pouvait transformer les derniers des métaux en argent. M. Keys répondit au woundock qu'il ne doutait pas de ses grands talens, mais que se fiant peu à sa propre habileté, il le priait de le dispenser de faire lui-même l'expérience, et qu'il lui serait bien plus obligé s'il lui envoyait de l'argent nouvellement obtenu par son secret. Cette répartie fit rire toute l'assemblée. Le woundock qui voulait reprendre ses avantages, assura que l'engée Teckien avait obtenu de l'argent en mettant un métal de la dernière espèce dans un des muscles de la cuisse d'un homme, et en le faisant ensuite rôtir à petit feu. M. Keys fit observer que personne ne pourrait souffrir cette opération. « Je suis » de votre avis, reprit le woundock, aussi » l'engée Teckien n'a-t-il fait usage que de » la cuisse d'un cadavre. » Cette tentative horrible est bien propre à montrer jusqu'à quels excès l'avarice peut conduire de pareils hommes.

Digitized by Google

L'enga Whoun, pour revenir à lui, disait à M. Keys qu'il n'avait aucune confiance dans l'alchimie. Le jeune chirurgien lui en fit son compliment sincère, ce qui rendit encore le ministre de meilleure humeur: On parla ensuite de mes affaires, et il prêta beaucoup d'attention au discours de M. Keys. Il convint qu'elles auraient dû être terminées depuis long-temps, et annonça qu'il ne se contentait pas d'être seulement médiateur entre moi et l'engée Teckien, mais il engagea M. Keys à dire au mayhoun qu'il était disposé à le seconder s'il voulait rappeler mes mémoires à l'attention de l'empereur. Il parut vivement prendre à cœur mes intérêts, et, en se séparant de M. Keys, il lui donna une bague enrichie de rubis.

Pour ne pas laisser refroidir le zèle de l'enga Whoun, je fis prévenir promptement le mayhoun que M. Keys irait lui porter un message. Il répondit qu'il était prêt à le recevoir; mais la première fois que M. Keys se présenta chez lui, il n'était pas visible. La seconde, il fut impossible de lui parler, parce qu'une de ses sœurs était indisposée. Peut-être voulait-il imiter ses collègues, et se donner un air d'importance; mais comme j'avais fait auprès de

Digitized by Google

lui toutes les avances qu'il pouvait attendre de moi, je ne voulus plus en faire d'autres et j'attendis qu'il vînt me trouver. Il ne tarda pas. Il est vrai que deux affaires demandèrent promptement son intervention.

Un Mahométan qui avait long-temps résidé à Rangoun, qui s'était associé à un marchand de Bombay et faisait le commerce sous pavillon anglais, vint me remettre une lettre de son associé qui se plaignait du tort qu'éprouvait son commerce, par suite du monopole exercé par le Mahométan que la cour avait protégé, au mépris des conventions passées avec le capitaine Symes's. Les chokeydars qui se livraient à des exactions fort onéreuses envers ceux qui commerçaient sur le fleuve, l'avaient de plus obligé à payer au-delà de quatre cents tacals d'argent fleuri par chaque bateau, et on l'avait entouré de tant d'entraves qu'il avait mis trois mois pour venir de Rangoun à Amarapoorah.

La seconde affaire était une plainte portée par une femme contre M. Rewes. Le mayhoun m'envoya le mewjerry, escorté de deux péons, pour savoir si je voulais en prendre connaissance. J'acceptai, et après avoir laissé à M. Rewes le temps nécessaire pour rassem-

Digitized by Google

bler ses témoins, je dressai mon enquête, et fis mon rapport. La plainte portée contre mon compatriote était sans fondement et purement vexatoire. Mais je fis observer à Son Excellence qu'elle avait outre-passé mes désirs en me rendant arbitre suprême dans cette occasion; que je n'avais jamais réclamé le droit de juger des sujets anglais, et que je désirais seulement les soustraire aux vexations dont pouvaient se rendre coupables quelques agens subalternes. Le mayhoun fut aussi satisfait de ma décision que des réflexions qui l'accompagnaient.

Cependant malgré cette preuve passagère de condescendance, je voyais bien que le mayhoun avait de la peine à se décider à agir, et son refroidissement m'engagea à écouter un nouveau médiateur qui se présenta par hasard. Cet homme était cousin de l'engée Teckien et intendant de la mère de ce prince. Il m'avait fait demander deux fois si sa visite me serait agréable, et j'avais répondu qu'elle ne pouvait que me faire le plus grand plaisir. Lorsqu'il se présenta chez moi, il était accompagné d'une suite nombreuse, et se donnait des airs d'importance. Je le reçus ainsi que ses serviteurs avec une politesse réservée, et dans une petite

Digitized by Google

pièce. Après quelques momens de conversation il me fit comprendre qu'il avait à me proposer une voie de raccommodement, et que la deuxième reine était disposée à servir de médiatrice entre moi et la cour, pourvu que je consentisse à lui faire un présent.

Cette confidence me fournissait encore l'occasion de faire savoir publiquement que je ne demandais point de faveurs, que je ne voulais que ce qui était fondé sur la justice, et que j'étais résolu à ne jamais m'écarter des résolutions dont j'avais déjà fait part au mayhoun; je la saisis avec empressement et en m'entendant, le cousin de l'engée Teckien finit par s'humaniser un peu et par me faire de grandes protestations d'amitié.

Voici les propositions qui me furent communiquées par lui, et entre lesquelles on exigeait que j'optasse : 1° que dans le cas où je désirerais que l'engée Teckien se chargeât de la présentation de mes mémoires à l'empereur, le prince se les ferait apporter par le mayhoun qui les lui lirait, et déterminerait ce qui en devait être retranché; que cette opération terminée on les présenterait à l'empereur qui ordonnerait sans doute de les remettre à des officiers compétens qui statueraient sur

Digitized by Google

leur contenu; 2° que si la reine se mêlait de l'affaire, les mémoires seraient présentés à l'empereur par le mhée whoungée.

Il était assez difficile de se décider dans cette circonstance, cependant je crus qu'il était préférable pour moi de me concilier l'engée Teckien en le choisissant pour patron, et d'autant plus que j'aurais peut-être mis le conciliateur dans l'embarras, en agissant différemment. Quant à la deuxième reine, je priai le mayhoun de lui témoigner ma reconnaissance, et en même temps de l'assurer que je choisirais une occasion favorable pour lui en donner des preuves.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Préparatifs de départ. — MM. Rewes et Lane se rendent chez le mayhoun. — Surprise de Son Excellence. — Généreuse conduite du capitaine envers ses compatriotes. — Insultes commises à leur égard. — Vexations dont on veut les rendre victimes. — M. Rowland va chez l'enga Whoun. — Observations de ce dernier au sujet de la conduite du mayhoun et du mhée whoungée. — Son avis. — Départ d'Amarapoorah. — Largesse que le capitaine fait au peuple. — Visite de Moncourtuse au mayhoun. — Message de Son Excellence. — Réponse du capitaine. — Il demande une entrevue pour M. Keys. — Elle est accordée. — Singulières confidences du mayhoun. — On prévient le capitaine Cox que l'engée Teckien désire le voir. — Son étonnement à cette nouvelle. — Il envoie prendre des renseignemens sur sa véracité. — L'enga Whoun certifie son exactitude. — Sa conversation avec M. Keys. — Le capitaine Cox se prépare à aller chez l'engée Teckien. — Contre ordre causé par la mort de l'enfant du prince. — Le capitaine profite de ce délai pour faire faire quelques changemens au cérémonial de la visite.

Comme il ne me paraissait pas probable qu'il pût s'opérer un changement dans les sentimens du gouvernement, puisque des négocians anglais étaient insultés sans pouvoir obtenir satisfaction; qu'ils n'avaient aucun espoir de

Digitized by Google

se défaire de leurs marchandises ; que plusieurs vols avaient été commis sans qu'on pensât à punir les coupables, je pris le parti de m'embarquer et de mettre sous ma protection tous les négocians anglais qui se trouvaient à Amarapoorah. Je leur communiquai mes intentions qu'ils approuvèrent, et je les engageai à se tenir prêts à partir. Un autre motif se joignait encore à ceux-ci ; la maison que j'occupais était extrêmement humide, la malpropreté de ses environs contribuait encore à la rendre plus malsaine, et ma santé exigeait aussi que je m'embarquasse.

J'envoyai en même temps MM. Rewes et Lane au mayhoun, avec une note de ma main, pour qu'ils pussent réclamer la permission de partir d'Amarapoorah. A cette nouvelle imprévue, Son Excellence parut très-surprise, et après une pause de dix minutes, elle dit aux deux négocians qu'elle était étonnée que je voulusse m'éloigner, et que je refusasse d'attendre quelques jours, pour faire ensemble le voyage de Rangoun. Cependant elle les engagea à revenir le lendemain, et leur dit qu'elle allait faire délivrer par le louto la permission demandée. Elle s'informa ensuite si ces messieurs avaient une autorisation par écrit, de

Digitized by Google

ma main. Ils la montrèrent, et le mayhoun se tournant vers les personnes qui l'entouraient leur dit : « Vous voyez comme ces Européens » sont soumis à leurs supérieurs, et comme » ceux-ci s'empressent de faire ce qu'on récla- » me avec justice de leur ministère. »

Afin que mes deux compatriotes fussent bien reçus, je les avais chargés l'un et l'autre d'un présent pour le mayhoun. J'avais aussi recommandé à M. Lane de lui parler d'un pillage auquel ses marchandises avaient été exposées, et de la conduite infâme des gens qui composaient l'équipage de son bateau. Comme Son Excellence était sur le point de dîner, elle remit encore toutes ces affaires au lendemain. Mais dans cet intervalle, M. Burnet, M. Rewes, mon interprète et plusieurs de mes domestiques furent insultés et poursuivis avec des pierres dans les environs du fort et dans les faubourgs. Ces agressions étaient commises par des domestiques des princes et n'étaient que la conséquence des sentimens des maîtres à notre égard, car les habitans restaient dans les dispositions les plus amicales.

Suivant l'invitation qui leur en avait été faite, MM. Rewes et Lane se rendirent de nouveau chez le mayhoun. On les tint écartés de la

Digitized by Google

place où Son Excellence était assise, et aussitôt qu'ils eurent renouvelé leur demande d'une permission pour se rendre à Rangoun, le mayhoun ordonna à ses péons d'aller chercher au louto l'ordre du départ de ces messieurs et de lui amener les individus dont M. Lane avait à se plaindre. Les péons qui avaient bien certainement leur leçon faite d'avance, déclarèrent qu'il leur fallait à chacun vingt tacals pour aller au louto, et sur-le-champ cinquante tacals pour aller arrêter les coupables; ils dirent aussi que les officiers du louto exigeraient deux cents tacals pour le travail qu'on leur demandait. Ces conditions étaient vexatoires, et tout ce qui se passait avait tellement l'air d'une mauvaise plaisanterie, que MM. Lane et Rewes déclarèrent qu'ils ne donneraient de réponse positive qu'après m'avoir consulté. Je leur conseillai de ne pas pousser plus loin cette affaire, de porter sur mes bateaux tout ce qui leur appartenait, et de me confier le soin d'arranger le reste.

J'envoyai ensuite mon interprète chez l'enga Whoun, avec du biscuit que j'avais fait préparer à sa demande, pour lui recommander de recueillir tout ce que l'on disait sur mes affaires. L'enga Whoun me fit répondre qu'il me re-

Digitized by Google

merciait beaucoup; qu'il ne mangerait jamais un biscuit sans penser à moi, et qu'il était sincèrement affligé de ne pouvoir me rendre service, mais que le mayhoun et le mhée whoungée avaient gâté mon affaire; que le premier surtout n'avait pas répondu aux espérances qu'il avait fondées sur lui. Une occasion favorable de parler de moi s'était offerte, ajoutait-il, et on l'avait manquée. L'empereur avait demandé ce que je faisais depuis si longtemps à Amarapoorah. Le mayhoun s'était contenté de répondre que je souhaitais seulement m'en aller. « Quelle cause l'en empêche, » reprit l'empereur. » Le mayhoun garda le silence. L'avis de l'enga Whoun était que je me retirasse, et que le plutôt serait le mieux.

Tous mes bagages étant transportés dans mes bateaux, je quittai enfin la fatale maison que j'occupais à Amarapoorah. Me préserve le Ciel d'y rentrer jamais! En sortant, je donnai quelque argent au peuple qui s'était rassemblé autour de nous, et qui se conduisit avec décence et respect. Je n'ai point laissé d'amis, mais point d'ennemis non plus. Je m'étais toujours appliqué à être juste envers tout le monde.

Dans la soirée j'envoyai mon interprète et

Digitized by Google

Moncourtuse au mayhoun pour le prier de me faire délivrer par le louto un sauf-conduit, afin que je ne fusse pas exposé aux vexations des agens du gouvernement pendant ma navigation sur le fleuve. Le mayhoun me fit répondre qu'il désirait que je m'arrêtasse cinq ou six jours à Chegain ou à Ava, parce qu'il était lui-même au moment de quitter Amarapoorah, et qu'il serait bien aise de descendre la rivière avec moi, afin de me mettre à l'abri des accidens qui pourraient m'arriver, si je faisais seul le voyage. C'était, avait-il ajouté, la dernière grâce qu'il attendait de moi, et il me priait de lui faire parvenir une prompte réponse.

Cette invitation était trop amicale pour que je la repoussasse. Je promis ce que l'on me demandait. J'espérai même profiter de ce rapprochement pour tenter un dernier effort vis-à-vis des hommes dont la conduite avait le plus souvent blessé mon amour-propre, car je devais l'entier sacrifice de mes sentimens particuliers à l'intérêt général. J'écrivis donc au mayhoun que j'agréais sa proposition ; et je saisis cette occasion pour lui présenter de nouvelles considérations sur le but de ma mission, en lui proposant d'avoir à ce sujet une entrevue avec M. Keys. J'envoyai, dès le matin,

Digitized by Google

cette lettre par Moncourtuse et M. Rowland, mais le mayhoun était déjà au palais. C'était le jour où les princes et les nobles birmans rendaient leurs hommages à l'empereur. Le soir, M. Rowland y retourna seul et fut plus heureux. Le mayhoun le reçut fort bien, le fit asseoir à ses côtés et écouta la lecture de ma lettre avec beaucoup de satisfaction. Il dit ensuite à M. Rowland qu'il sentait toute la force et la justesse de mes observations, mais qu'il n'osait épouser ouvertement mes intérêts, parce que les ministres étaient opposés à toute espèce d'accommodement avec les Anglais; qu'il avait beaucoup d'ennemis; qu'on l'avait même accusé de conspirer contre l'empereur; et que ces insinuations malveillantes l'obligeaient à agir avec une extrême prudence. Enfin, il ajouta qu'il serait satisfait de recevoir M. Keys et qu'il enverrait du monde au-devant de lui.

Il tint sa parole et envoya en effet plusieurs de ses agens pour accompagner M. Keys. Il le reçut avec assez d'affabilité, écouta attentivement les observations que mon envoyé était chargé de lui faire, et s'excusa de nouveau d'avoir négligé mes intérêts, par la crainte qu'il avait d'exciter la jalousie de ses compatriotes. Il reconnaissait qu'ils étaient d'une

Digitized by Google

perfidie achevée et que l'on ne pouvait faire aucun fond sur leurs promesses. Il dit même que tout en appréciant la puissance de la nation anglaise, il ne pouvait l'annoncer publiquement sans exposer sa vie. Le mayhoun savait en effet que nous avions des flottes nombreuses, des armées bien disciplinées, et que Sa Majesté birmane pouvait tout au plus disposer d'une force de cinq mille hommes mal armés et nullement aguerris. Ce qu'il y avait de plus singulier dans ces confidences, c'est qu'elles étaient faites en présence de plusieurs Birmans.

Avant cette visite au mayhoun, un Mahométan qui accompagnait le cousin de l'engée Teckien, quand il venait chez moi, se hâta de me prévenir que le prince désirait me voir. Cette nouvelle me surprit au point que je répondis, que j'allais envoyer quelqu'un prendre des informations, à cet égard, chez l'enga Whoun. M. Keys avait parlé de ce message au mayhoun qui avait aussi témoigné beaucoup de surprise et avait prétendu qu'il était faux. Malgré cette observation, M. Keys, curieux d'éclaircir le fait, alla trouver l'enga Whoun à l'youngdho des princes. En le voyant, le vieillard lui demanda brusquement

Digitized by Google

quel motif pouvait l'amener en cet endroit. M. Keys lui fit observer que c'était pour obéir à sa propre invitation. « C'est vrai, reprit-il, » le prince veut voir le résident avant son dé- » part. — Mais, demanda M. Keys, sur » quel pied cette entrevue doit-elle avoir lieu ? — Nous parlerons de cela dans un autre mo- » ment, ajouta-t-il; le capitaine Cox peut » compter qu'il ne sera pas obligé de se dé- » chausser, et on n'aurait jamais exigé de lui » cette formalité sans le zèle outré de ses pre- » miers introducteurs. » Il finit par dire que vers le milieu de la journée il m'enverrait des chevaux, parce qu'à ce moment le prince aurait le loisir de m'attendre, étant occupé le matin à recevoir les visites de la famille impériale, des chobwas et autres officiers du gouvernement. « C'est bien, général, dit M. Keys, » vous redevenez nos amis, et c'est ce que vous » pouviez faire de plus raisonnable; vous agi- » riez même encore mieux en envoyant au » capitaine Cox des éléphans au lieu de che- » vaux. — Très-volontiers, répartit le gé- » néral, j'enverrai deux éléphans. » M. Keys lui fit observer qu'il en faudrait trois, puisque nous étions trois qui devions être transportés; mais il persista à dire qu'il n'en enverrait que

Digitized by Google

deux. Moncourtuse l'avait indisposé à ce qu'il paraissait contre M. Burnet. Pendant le reste de l'entrevue l'enga Whoun fut très-affable et promit à M. Keys de lui faire voir encore une fois le camp avant son départ.

J'avais fait tous les préparatifs nécessaires pour me rendre chez l'engée Teckien; les présens que je lui destinais étaient même prêts à être enlevés, lorsque je reçus un message par lequel on m'apprenait qu'un de ses enfans étant mort pendant la nuit, il était convenable de remettre ma visite jusqu'à ce que la famille fût revenue de sa première douleur. Je pensai à profiter de ce délai pour m'entendre avec l'enga Whoun, afin que le cérémonial adopté pour ma visite fût plus conforme à ma manière de voir. Je réclamai ensuite trois éléphans au lieu de deux, et me plaignis de ce qu'on conservait du ressentiment contre un officier dont tout le crime était de m'avoir servi avec zèle. L'enga Whoun accéda à toutes mes demandes, fixa le jour de la visite, et donna sa parole d'honneur qu'il avait hautement désapprouvé devant l'engée Teckien l'oubli dans lequel le mayhoun m'avait laissé, ajoutant que c'était ce dernier, plus que tout autre, qui devait s'employer pour moi, puisque c'était lui qui m'a-

Digitized by Google

vait fait venir dans l'empire des Birmans ; mais que, bien loin d'agir comme il aurait dû le faire, il me laissait partir avec de justes sujets de ressentiment, et compromettait ainsi la tranquillité de sa patrie.

Cette réponse me fit plaisir, et, dans l'espoir d'engager le gouvernement à traiter avec égard les sujets anglais qui pourraient à l'avenir pénétrer aussi avant dans ce pays, je me décidai à conduire à l'audience du prince MM. Rewes et Lane pour les recommander à la protection de Son Altesse. Je prévins l'enga Whoun de cette disposition ; il l'approuva et me proposa même d'envoyer des chevaux pour ces messieurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Visite chez l'engée Teckien. — Description des présens destinés au prince. — L'enga Whoun invite le capitaine à entrer chez lui. — Halte chez Son Excellence. — Son portrait. — Conversation sur l'art de la guerre. — Entrée dans les appartemens du prince. — Description de la salle d'audience. — Place réservée au capitaine. — Il la fait changer. — Disposition des personnes de la suite et des officiers du prince. — Le prince entre dans la salle. — Son costume. — Sa taille. — Il fait servir des rafraîchissemens. — Ses questions au sujet des Français et des Anglais. — Sur les forces des deux nations. — Leurs positions respectives. — Ses plaintes sur la prise de quelques navires birmans par les Anglais. — Réponses du capitaine. — Fourberie de l'interprète. — Discours du résident. — Le prince se retire avant qu'il soit terminé. — Sortie de la députation anglaise. — Mauvais état dans lequel se trouvent la cour et l'escalier du prince.

A une heure, un nakhan, un sandoghan et un serédoghée arrivèrent avec les éléphans pour me conduire chez l'engée Teckien. Le temps de harnacher les chevaux, de charger les présens, fit que je ne pus me mettre en route qu'à deux heures passées. Les présens destinés au prince se composaient d'un phaéton et de ses harnais, d'une tente, d'un orgue de Bar-

Digitized by Google

barie avec trois cylindres différens, d'un fusil de chasse dans une caisse d'acajou, de deux habillemens en drap superfin, l'un rouge et bleu, l'autre écarlate, d'une pièce de namsook, tissue or et argent, de deux pièces de mousseline, l'une fine, l'autre ordinaire, de deux pièces de cachedas, de deux poudrières, d'un bocal de fruits confits, d'un verre grossissant, de trois bouteilles d'otta, de plusieurs flacons remplis d'essence de rose et de diverses autres essences.

A trois heures, nous arrivâmes à la demeure de l'enga Whoun, qui était située près de la grille d'entrée du palais du prince; à cet endroit Son Excellence m'engagea à me reposer chez elle, sous prétexte que l'on avait encore quelques préparatifs à faire dans l'intérieur du palais. Après lui avoir fait promettre de me rendre ma visite, je descendis de mon éléphant et me laissai conduire dans une pièce intérieure où je trouvai pour moi et l'enga Whoun un lit couvert de tapis. On avait étendu des nattes à terre pour le reste des assistans. On n'avait pas voulu que je retirasse mes souliers en entrant, mais je le fis afin de montrer que je savais me conformer aux usages établis.

L'enga Whoun me parut robuste et âgé d'en-

Digitized by Google

viron soixante ans ; on me dit qu'il en avait soixante-deux. Sa figure n'appartenait pas au type birman ; il était originaire du Pégu. Mince et d'une taille de cinq pieds sept pouces à peu près, il avait une contenance calme, mais peu imposante. Après les premiers complimens, nous parlâmes des usages et de l'art de la guerre dans nos patries respectives. Comme il était militaire, il dut être satisfait que je l'eusse mis à même de discourir sur ce qu'il connaissait le mieux. Les Birmans se piquent d'être très-ingénieux en stratagèmes. Il me demanda si dans nos guerres nous en faisions usage. Je lui avais déjà rapporté deux ou trois traits, que je croyais capables de satisfaire sa curiosité, lorsqu'il m'interrompit pour me faire observer que dans son pays l'art de faire la guerre n'était que l'art d'imaginer des stratagèmes, et que l'habileté de leurs généraux consistait à en inventer avec facilité. Il m'en indiqua plusieurs qui étaient véritablement bien entendus. Comme il avait l'air de s'étonner que les Anglais eussent beaucoup de cipayes à leur solde, je lui fis entendre que, pour conserver la paix avec nos voisins, notre système était d'être toujours prêts à faire la guerre. Par amour-propre, sans doute, il reprit que la nation des

Digitized by Google

Birmans était toute guerrière ; cependant, ajouta-t-il, il y a chez nous des classes qui sont exclusivement employées au service militaire ; c'est une sorte d'héritage que les pères transmettent aux enfans. Tous sont pauvres, car ceux qui ont quelque bien achètent des exemptions de service. Nos marchands aiment assez à faire la guerre, et la moitié de nos armées est souvent composée d'hommes appliqués à trafiquer. Ils portent un ballot de marchandises en même temps que leurs armes. Une pareille armée, pensai-je en moi-même, n'est pas très-propre à pousser de vives attaques. L'enga Whoun n'ajouta à ses premières paroles aucune réflexion qui pût me faire penser qu'il trouvât cette discipline défectueuse.

Après avoir pris une tasse de thé, nous descendîmes pour nous rendre au palais. Il marchait à côté de moi, et les présens nous précédaient. Avant de passer la grille, l'enga Whoun demanda qu'une partie de ma suite me quittât et que les négocians qui m'accompagnaient retirassent leurs chaussures. Nous traversâmes ensuite une cour de cent verges de longueur, et nous gagnâmes les degrés qui conduisaient à la salle d'audience. A peu de distance de ces degrés, Son Excellence retira sa chaussure, et, à

Digitized by Google

la première marche, moi et M. Keys remîmes les nôtres à nos domestiques.

La salle d'audience était divisée en trois parties qui avaient chacune des dimensions de cinquante pieds sur quatorze. L'extérieur était orné d'un balcon avec une balustrade assez légère. Des piliers de bois grossier et dépourvus d'ornemens soutenaient les plafonds. A l'extrémité de cette salle, du côté du palais, il y avait un lit de repos, doré, garni de matelas et de coussins, dont les coutures étaient cachées par un galon d'or, et surmonté d'un dais en toile de coton, suspendu par des cordes attachées à ses quatre angles. On avait couvert le plancher tout autour de ce lit, au moyen d'un tapis de la Chine. Une natte propre, bordée en coton rouge, était placée pour nous dans un compartiment de la droite de la salle.

Du premier coup d'œil, je jugeai qu'à la place que l'on nous destinait, la disposition des piliers nous priverait de la vue de Son Altesse. J'en fis l'observation à l'enga Whoun, qui sur-le-champ me plaça dans le compartiment du milieu, directement en face du trône, et à une distance de trente pieds. Les personnes de ma suite, ainsi que Baba-Shein, qui avait voulu me suivre, s'assirent à ma droite.

Digitized by Google

J'avais Moncourtuse à ma gauche et les présens devant moi. L'enga Whoun s'assit entre les piliers du compartiment de la gauche, et les officiers du prince, tous en jemmas blancs, dans celui de la droite.

Après environ un quart d'heure d'attente, le prince entra par une porte particulière. Il était vêtu d'un jemma de mousseline à fleurs d'or; un mouchoir d'étoffe semblable était roulé autour de sa tête; il avait un lungée de soie. Des bagues enrichies de diamans ornaient ses doigts, et il tenait dans sa main une épée birmane, dont le fourreau était couvert de plaques d'or. Le prince avait cinq pieds cinq pouces de hauteur et était assez corpulent. Malgré son teint, qui était d'un brun très-foncé, il me parut être âgé de trente-six ou trente-sept ans; son extérieur annonçait la gaîté et la vivacité. Après être montée sur son trône au moyen d'un marche-pied, et s'y être assise, Son Altesse commença par nous examiner très-attentivement pendant un quart d'heure et sans proférer une parole. Elle demanda enfin lequel de nous était le résident; puis après une nouvelle pause, elle donna l'ordre de servir le thé, des confitures et du bétel. Elle fit ensuite, par l'intermédiaire de l'enga Whoun, qui nous adressa

Digitized by Google

continuellement la parole, plusieurs questions relatives à la puissance des nations anglaise et française. Le prince dit qu'on l'avait assuré que les Français étaient plus puissans sur la terre et les Anglais sur la mer. Il parut désirer savoir si cinq vaisseaux anglais en battraient bien dix français? combien la France avait d'habitans? Je répondis à toutes ces questions avec exactitude et impartialité. Mais, ajouta-t-il, puisque les Anglais sont si puissans sur mer, il est étonnant que leurs vaisseaux ne viennent plus à Rangoun comme autrefois, et bien plus encore que des sujets anglais se permettent de capturer des navires birmans. Je lui fis sentir qu'il était impossible à la nation anglaise de protéger à la fois tous les marchands contre les corsaires, et que c'était, dans ce cas, l'affaire des gouvernemens de se mettre à l'abri des voleurs de toutes espèces. Je lui expliquai surtout avec soin, que, si des Anglais s'étaient emparé de navires birmans, ces actes de piraterie n'avaient lieu que parce que le ministère birman n'avait pas encore su prendre les arrangemens propres à les empêcher. Je comptais sur l'effet de ces paroles; mais l'indigne Moncourtuse en altéra le sens, afin de servir les Français auxquels il était dévoué. Aussitôt

Digitized by Google

que les rafraîchissemens eurent été desservis, Son Altesse demanda avec affabilité si j'avais encore quelque chose à lui dire. Je développai aussitôt en termes modérés la conduite que j'avais tenue depuis mon arrivée dans l'empire, et je lui opposai les procédés si difficiles à justifier dn mhée whoungée et du mayhoun à mon égard. Je finis par dire à Son Altesse que je la priais de m'accorder sa protection. Le prince me répondit que le soin de me protéger était dans les attributions du mayhoun; que Sa Majesté n'écoutait que lui pour ce qui pouvait me concerner; que c'était donc avec lui seul que je devais m'entendre. Je répliquai que j'avais tout fait auprès du mayhoun; qu'il m'avait trompé comme tous les autres, et que c'était pour ce motif que je sollicitais l'intervention de Son Altesse. Le prince reprit que son opinion était que j'allasse recevoir la commission de l'empereur; que je me rendisse ensuite avec le mayhoun à Rangoun, où nous pourrions nous entendre beaucoup mieux qu'à Amarapoorah; que d'ailleurs je devais m'attendre à être écouté bien plus favorablement par Sa Majesté, après lui avoir donné plusieurs preuves de mon zèle pour ses intérêts.

Pendant l'audience, le prince avait envoyé

Digitized by Google

chercher le mayhoun; mais celui-ci ne vint pas, faisant dire pour excuse qu'il était occupé dans le moment à des recherches alchimiques avec l'empereur. Que cette défaite ait été vraie ou supposée, le mayhoun n'en parut pas moins à mes yeux avoir pris ses précautions pour me nuire. On aurait dit que Babashein avait été envoyé exprès par lui pour m'interrompre et me harceler sans cesse, de sorte qu'il me fut impossible de faire connaître au prince ma façon de penser; il se retira même au milieu de mon plaidoyer.

Nous pensâmes aussi à revenir à la résidence; et, en descendant, l'enga Whoun me dit qu'il allait chercher à arranger l'affaire avec le mayhoun; qu'il l'attendait au palais dans la soirée, et comptait le décider à porter mes mémoires à l'empereur, et à lui parler de manière à ce que j'obtinsse promptement satisfaction. Il m'engagea à compter sur lui, et à lui envoyer le surlendemain M. Keys pour savoir quel serait le résultat de ses démarches. Dans l'intention d'accélérer mes affaires, je lui proposai d'envoyer M. Keys le lendemain; il y consentit. Je montai alors sur mon éléphant, et nous partîmes.

La cour que nous traversâmes en sortant

Digitized by Google

était humide et sale; l'escalier de la salle d'audience n'avait pas été balayé, et cependant nous étions attendus! C'était une nouvelle preuve de l'imprévoyance et de la folle arrogance de ces gens là. Le soir, j'amusai le peuple qui s'était rassemblé sur le rivage, avec des danseurs et des musiciens.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

L'enga Whoun se trouve chargé des affaires du capitaine Cox. — Il se plaint du mayhoun. — Ses observations à M. Keys.— Le prince envoie demander un ouvrier pour apprendre à ses gens à monter et à démonter une voiture. — On veut embaucher cet homme. — Il rejette les offres brillantes qui lui sont faites. — Changement de station. — Envoi de présens à la seconde reine, à son whoun, à l'impératrice-mère. — Pourquoi cette dernière prend ce titre. — Aimable accueil qu'elle fait à M. Rowland. — Ses questions au sujet du capitaine. — Elle promet de parler à l'empereur. — Invitation qu'elle fait porter au mhée whoungée et au mayhoun. — Elle tient sa promesse. — Son entrevue avec Sa Majesté. — Elle ne peut rien obtenir en faveur des Anglais. — Motifs des craintes de l'empereur. — Conseils que donne la princesse à M. Rowland. — Faiblesse du mayhoun. — Nouvelle que l'on fait passer au résident. — Sa communication à l'enga Whoun à ce sujet. — Réponse de ce dernier. — La vérité se découvre tout-à-fait. — On vient demander au capitaine Cox des présens pour l'impératrice. — Ses soupçons à ce sujet. — Il envoie chez la princesse. — Bienveillance de cette dernière. — Elle fait offrir de l'argent au capitaine. — Refus et observations. — Demande d'un officier d'escorte. — Réponses de l'impératrice-mère. — Présens qu'elle fait au résident et à M. Rowland. — Ses bonnes intentions.

M. Keys se rendit dès le matin chez l'enga Whoun, mais celui-ci était au palais; de sorte

Digitized by Google

que Moncourtuse resta pour savoir ce qu'il pouvait avoir à me communiquer. A son retour, il prévint M. Keys que Son Excellence serait bien aise de le voir sur le soir ; mais lorsque le docteur arriva à ce nouveau rendez-vous, l'enga Whoun était sur le point de sortir. Cet incident l'empêcha de communiquer les observations que je l'avais prié de faire sur notre situation. Le ministre n'eut que le temps de le prévenir que c'était lui qui était chargé de tout ce qui me concernait ; que le mayhoun avait reçu l'ordre de partir pour Rangoun, et qu'il était fort inquiet de savoir si je partais avec lui ; que pour lui personnellement il était obligé de se donner beaucoup de peine pour me satisfaire, parce qu'il avait aussi reçu l'ordre de se mettre en marche avec l'armée. Il finit en me faisant promettre une nouvelle audience du prince.

A peine M. Keys était-il de retour, que le prince m'envoya prier de lui adresser un homme en état de montrer à ses gens à monter et à démonter une voiture. J'ordonnai à un de mes ouvriers de se rendre chez Son Altesse avec un interprète ; mais on refusa l'entrée du palais à l'interprète, et on chercha à embaucher l'ouvrier par les offres les plus généreuses. Elles

Digitized by Google

n'éblouirent pas cet homme, qui était véritablement attaché à sa patrie, et d'ailleurs le misérable état dans lequel vivent les Mahométans suffirait pour dégoûter quiconque aurait quelque envie de se fixer dans ce pays.

Craignant de ne pouvoir être tranquille auprès de la capitale, je gagnai, avec mes embarcations, une petite île de sable qui était en face. De cette façon, tout mon monde était rassemblé, se trouvait sous ma main, et je pouvais partir à ma volonté. Le lendemain du jour où je pris cette résolution, j'envoyai dès le matin M. Rowland porter des présens à l'impératrice-mère, à la seconde reine qui était mère du petit-fils de l'empereur, et au whoun de cette dernière, qui avait contribué à me faire avoir une audience de l'engée Teckien. M. Rowland vit l'impératrice-mère (ainsi désignée parce que la première femme de l'empereur était sa fille) : elle était parente du fameux Alam-Praw, fondateur de la dynastie régnante. Elle reçut mon interprète avec beaucoup d'affabilité, et lui demanda en quoi elle pouvait me servir. M. Rowland lui parla très-succinctement de mes affaires, et se résuma en disant que je désirais seulement voir mes mémoires présentés, et qu'on y répondît. « Êtes-vous sûr, reprit-

Digitized by Google

» elle, que ce soit bien là tout ce que désire » le résident? On m'a dit qu'il voulait obtenir » l'île de Négrais. » M. Rowland lui jura que ce fait était aussi faux que plusieurs autres que l'on débitait sur le compte des Anglais; que je ne demandais qu'à être traité avec le respect dû au représentant du gouverneur général; à avoir le droit de protéger les marchands anglais, que leur commerce amenerait dans l'empire. « C'est bien, dit l'impératrice; je vais » entreprendre d'arranger cette affaire. Je n'ai » besoin d'aucun prince, d'aucun ministre: » je vais en parler directement à l'empereur! » Elle ordonna aussitôt à l'un de ses serviteurs de se rendre chez le mhée whoungée et le mayhoun, et de leur dire de porter, tout de suite, mes mémoires chez l'empereur, annonçant qu'elle allait se rendre chez Sa Majesté pour plaider ma cause. Elle indiqua ensuite à M. Rowland un de ses gens qui devait servir d'intermédiaire entre elle et moi. Cependant, malgré sa bonne volonté, elle ne put le jour même voir l'empereur, ni personne de sa famille, parce qu'on ne lui avait pas envoyé la permission sans laquelle il ne lui était pas permis d'entrer au palais. Le lendemain, elle fut plus heureuse; elle passa la journée et la

Digitized by Google

moitié de la nuit chez l'empereur, mais sans rien obtenir en ma faveur. Elle fit venir M. Rowland pour lui dire que nos ennemis nous avaient perdu dans l'esprit de Sa Majesté, en lui faisant accroire que notre intention était de le déposséder de ses états, et que le mhée whoungée, le mayhoun et le shabunder Malabare, dont l'influence était extrême, étaient les plus acharnés à présenter ces calomnies pour des réalités. Elle finit par dire à M. Rowland qu'elle m'engageait à renoncer à tout, puisqu'elle n'avait rien pu obtenir.

La candeur de cette bonne princesse me toucha infiniment : c'était la seule personne qui m'eût parlé avec l'accent de la vérité depuis mon arrivée chez les Birmans. Le mayhoun n'imitait pas cette conduite. Par faiblesse, par légèreté, incapable de résister aux insinuations dont on l'entourait, il s'était décidément opposé à mes intérêts, et, dans cette circonstance, Babashein et Jhansey n'avaient rien épargné pour conserver leur influence, et lui inspirer des alarmes à mon sujet.

On m'avait annoncé que le mayhoun devait me conduire à Rangoun, et là traiter avec moi. Je crus devoir me mettre à l'abri de cette décision en informant l'enga Whoun, que je la

Digitized by Google

considérais, venant des ministres, comme un refus de traiter avec moi. J'ajoutai qu'il ne me convenait pas d'être plus long-temps dupe de pareils subterfuges ; et je le priai de dire à quelle heure il pourrait recevoir M. Keys pour prendre les derniers arrangemens. Il prétexta d'abord un mal de dents pour faire reculer cette entrevue ; mais cependant il fallut bien l'accorder, et alors je vis le dénoûment de la comédie. L'enga Whoun, forcé dans ses derniers retranchemens, déclara qu'il ne pouvait tenir les promesses qu'il avait faites, puisqu'il était à l'opposition générale qui s'était déclarée contre moi comme un est à dix.

Ce fut au milieu du mécontentement que me causait cette conduite, que l'on m'apporta une lettre de l'impératrice-mère, par laquelle elle me demandait une pièce d'étoffe et un peu d'otta pour son usage particulier. Soupçonnant encore quelque fraude, j'envoyai mon interprète s'assurer auprès d'elle-même de la vérité de cette missive ; mais elle certifia que c'était en effet d'après son ordre que l'on s'était présenté chez moi. Je lui fis porter une pièce de mousseline qu'elle accepta, en disant qu'elle allait s'en faire faire un habillement pour aller à la pagode prier pour moi. Elle avait ajouté

Digitized by Google

qu'elle était honteuse de recevoir tant de présens de ma part, sans m'en offrir un ; mais qu'elle avait fait en ma faveur tout ce qu'il était possible de faire auprès de l'empereur.

Cependant, comme si elle avait été mécontente d'en agir ainsi avec moi, elle prit le lendemain conseil de son whoun, qui, de suhado ou chef de poonghées, était devenu son intendant ; et elle me fit porter par ce dernier soixante tacals pour m'aider à faire mon voyage de Rangoun. Je ne voulus voir dans cette offre qu'une marque de bienveillance ; mais je dis au whoun que je le priais de reprendre ses soixante tacals, en l'engageant à me faire obtenir une bague en échange. J'ajoutai en même temps un beau vase en cristal à mes autres présens, et je donnai au conseiller une bague enrichie de diamans, en le chargeant de dire de ma part à l'impératrice que j'étais aussi touché des peines qu'elle s'était données pour moi que de la franchise qu'elle avait montrée dans nos relations ; que je désirais qu'elle parvînt à effacer de l'esprit de l'empereur les injustes préventions qu'il avait accueillies contre les Anglais ; que les Français seuls avaient des projets sur le territoire birman, et qu'il était au pouvoir des seuls Anglais d'apporter des obstacles à

Digitized by Google

leurs desseins. Je n'oubliai pas de faire savoir en même temps à la princesse combien on venait de me maltraiter en me forçant à louer des bateaux marchands pour me transporter à Rangoun ; et en lui faisant connaître l'indifférence du mayhoun au sujet de l'insubordination de quelques-uns des gens de nos équipages, je la priai de me faire donner un officier d'escorte pour les maintenir pendant le voyage. Son pouvoir n'était pas assez grand pour me faire accorder cette faveur ; elle me fit dire qu'il fallait obtenir un ordre du louto pour se faire donner une pareille sauve-garde, et que, pour l'obtenir, les circonstances ne lui paraissaient pas assez favorables. Elle me fit remettre en même temps une bague ornée d'un fort beau saphir, et une autre de moindre valeur pour mon interprète. Si elle avait eu plus de temps, elle se proposait de me donner un rubis, et même de me procurer un yacht particulier, si j'eusse pu différer mon départ de deux jours.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

La flotille anglaise quitte la station qu'elle occupait devant Amarapoorah. — Sa composition. — Départ du mayhoun. — Motif des notes ajoutées aux derniers chapitres. — Aspect du pays où se trouve Chegain. — Bords de la rivière. — Vue d'Amarapoorah. — Ava. — Chegain. — Commerce de coton. — Moulin pour le nettoyer de ses graines. — Chunam. — Terrain sanctifié. — Vieille tradition. — Observations sur le sol. — Présence de mines. — Cavernes curieuses. — Ermites birmans. — Caverne d'Eléphanta. — Sa description. — Plantes et arbustes de l'empire birman. — Pagode remarquable. — Station de la flotille pour attendre des nouvelles d'Amarapoorah. — Conduite insolente des gens des équipages. — Ruines d'Ava. — Kiouptaloum. — Largeur de l'Erawaddy. — — Rapidité de son courant.

Rien ne me retenait plus dans la capitale, j'étais même empressé de la quitter; aussi à peine eus-je terminé mes dernières affaires que je fis donner le signal du départ. A deux heures de l'après-midi nous quittâmes la station que j'occupais devant Amarapoorah. J'avais cinq bateaux pour moi; un sixième suivait avec MM. Rewes et Lane, aussi-bien qu'un marchand mahométan qui s'était joint à nous avec

Digitized by Google

sa petite embarcation. Le mayhoun était parti avant moi avec une escorte de quatre embarcations de guerre. A quatre heures nous arrivâmes à Chegain, que je parcourus en partie dans la soirée. Je poussai même assez près de Keoun-Meoun [1].

Toutes les montagnes qui entourent ce pays vers le sud, sont couvertes de pagodes et de keoums, auxquels on parvient par des esca-

[1] Dans son retour d'Amarapoorah à Rangoun, le capitaine Cox donne un peu plus de détails géographiques et historiques sur les villes et les autres endroits habités qu'il rencontre, que pendant son voyage de Rangoun à la capitale. Son itinéraire devrait être le même que celui de Symes's, puisque tous deux ont exactement suivi la même route; mais ils présentent de très-grandes différences. Quelquefois ils ne sont pas d'accord sur les noms de quelques villes ou villages, sur la description de quelques monumens; l'un s'est plus étendu que l'autre, en parlant de quelques endroits qu'il lui a été plus facile de parcourir, et sur lesquels on lui a fourni des notions plus exactes. Enfin, de leurs observations faites sur des points différens, il était facile de composer un itinéraire à peu près complet; c'est ce que j'ai tenté, en suppléant dans les derniers chapitres au silence de l'auteur par des notes qui complètent ses descriptions, ou empêcheront peut-être de regretter qu'il ne se soit pas livré à de plus nombreuses investigations.

Digitized by Google

liers. Presque toutes ces constructions sont en briques recouvertes de maçonnerie, et ne paraissent pas devoir être de longue durée. Je montai à l'une de ces pagodes, de laquelle on jouissait d'une vue magnifique. Le pays était agréable, fertile en apparence, mais il ne paraissait pas cultivé, et était presque partout couvert de forêts. Les bords de la rivière sont en cet endroit plus élevés que le pays adjacent; ce qui se voit dans tous les lieux sujets aux inondations. Beaucoup d'endroits étaient couverts d'eau quoique le fleuve ne fût pas à plus de cinq à six pieds au-dessus de son niveau ordinaire à l'époque des sécheresses.

Vu de cet endroit, Amarapoorah n'avait qu'une médiocre apparence. Ses flèches dorées se confondaient avec les cheminées, et la fumée qui sortait des verreries les rendait presque invisibles. Au reste, cette ville, lors même qu'on en est plus près, n'a rien qui donne une haute idée de son luxe, de son commerce et de son industrie. Ava, qui selon moi, est mieux située qu'Amarapoorah, semble enterrée sous ses propres ruines. Elle était, il y a quinze ans, la capitale des Birmans. Aujourd'hui elle est dépeuplée et couverte de débris et d'herbes sauvages. Deux ou trois pagodes seules arrêtent les

Digitized by Google

regards du voyageur curieux. La ville de Chegain est aussi en décadence. Les maisons religieuses exceptées, le reste des habitations est misérable et ne sert de demeure qu'à une population peu nombreuse. Ce qui soutient principalement ce port, c'est son commerce de coton avec la Chine, à laquelle il fournit aussi beaucoup de navires [1]. Près de cette cité on voit Chunam, qui produit beaucoup de pierres à chaux. Le bas prix de cette matière est la cause de la grande quantité de pagodes que l'on élève de toutes parts, surtout dans les environs. Je n'ai pas appris que ces lieux fussent particulièrement réputés saints, excepté cependant un endroit couvert de rochers qui est sur la rive opposée. Une vieille tradition rapporte que lorsque Gaudma, métamorphosé en coq, quitta le ciel pour venir habiter la terre, il se nourrissait de grains d'or répandus sur les sables environnans.

[1] Chegain est le principal entrepôt du coton de toutes les parties de l'empire. On l'y dégage de ses graines. Ce sont des femmes qui le passent au moulin pour les ôter. Le moulin est composé de deux cylindres qui tournent par le moyen d'une bascule qu'une femme fait aller avec le pied, tandis qu'avec les mains elle pousse le coton entre les deux cylindres.

Digitized by Google

Plusieurs excursions que je fis dans les montagnes, pour reconnaître la nature du sol, me mirent à même d'observer partout la présence de minéraux. Je ne pus saisir que des indices de mines de fer; mais je sais que l'on trouvait de l'argent, du cuivre, du plomb et des pierres précieuses dans toutes les hauteurs environnantes. J'appris aussi que des mines avaient été découvertes et exploitées avec beaucoup d'avantages sous les règnes précédens. Je vis aussi l'entrée de deux cavernes considérables creusées artistement[1]. L'obscurité qui y régnait m'empêcha de faire aucune observation, et la situation dans laquelle je me trouvais vis-à-vis du gouvernement

[1] Symes's parle aussi de cavernes qu'il rencontra sur sa route, et qui sont, je le crois bien, les mêmes que celles remarquées par le capitaine Cox. Il dit que ces cavernes étaient autrefois habitées par des ermites, qui les creusaient eux-mêmes pour y passer le reste de leur vie loin du monde : on leur apportait leur manger au bas du rocher, et ils le montaient avec des cordes; c'était la seule communication qu'ils eussent avec les hommes. Mais comme les Birmans ne sont plus très-portés à ces actes de dévotion fanatique, les cavernes ont été bientôt abandonnées, et sont devenues les repaires d'une multitude de reptiles; on n'osait plus y pénétrer lors du passage des voyageurs. Leurs ouvertures ressemblaient à d'étroites allées.

Digitized by Google

m'empêcha de me livrer à des recherches aussi approfondies que je l'eusse fait dans toute autre circonstance. Ces deux cavernes me parurent aussi grandes que celle d'Éléphanta [1], dans

[1] On ignore dans l'Inde même, l'époque à laquelle ces immenses excavations furent entreprises, et les plus anciens livres sanskrits n'offrent aucune explication des figures colossales et allégoriques qui ornent ces souterrains. Cependant ces figures offrent tous les traits de la physionomie éthiopienne, et les caractères des inscriptions qui les accompagnent ressemblent beaucoup aux lettres éthiopiennes. Ces observations ont porté quelques auteurs à croire que l'Inde, aussi-bien que l'Égypte, ont tiré leurs sciences et leurs arts de l'Éthiopie.

Peu d'auteurs ont donné d'exactes descriptions de la caverne célèbre d'Éléphanta. Celle qui a été publiée par Maria Graham est si détaillée et si peu connue, que je crois indispensable de la rapporter ici. Elle décrit d'abord les endroits qu'elle visita avant d'y entrer, et dit ensuite :

« ..... Après avoir ramé pendant une heure, et passé devant l'île des Bouchers, que les gens du pays appellent Devadevi, ou île sainte, nous arrivâmes à Eléphanta, île formée d'une seule montagne, avec un double sommet, et boisée jusqu'à la cime. En face du lieu de débarquement est la pierre colossale de l'éléphant, d'après laquelle les Portugais nommèrent l'île. Elle est mutilée et crevassée, dommage dont la tradition accuse les Portugais. Ce rocher, trop grand pour avoir pu être transporté, a dû être taillé sur la place en forme d'éléphant. Après

Digitized by Google

laquelle j'ai pénétré. Je ne pus vérifier si elles étaient creusées dans le roc, parce que leurs entrées étaient en maçonnerie. Les monta-

avoir traversé un village nommé par les habitans Gharipouri, ainsi que toute l'île, nous montâmes la colline par des sentiers romantiques, tantôt ombragés par des arbres, tantôt enfermés dans des rochers, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le souterrain, qui nous apparut tout d'un coup. J'avoue que je n'ai jamais éprouvé autant d'étonnement qu'en apercevant son entrée; elle me parut d'abord tout-à-fait obscure, tandis que sur le haut de la colline, sur ses côtés et même à sa base, des arbustes en fleurs brillaient, à l'ardeur du soleil, d'une grande variété de couleurs. En avançant dans le souterrain, les objets devinrent plus distincts. J'aperçus bientôt le vaste salon dans lequel je me trouvais. Son entrée a cinquante-cinq pieds de large, sa hauteur est de dix-huit, et sa longueur de cinquante-cinq. Il est supporté par d'immenses piliers taillés dans le roc; les chapiteaux ont la forme d'un coussin, pressé et serré par un filet ou lien: la partie supérieure de ces colonnes ressemble à un faisceau de roseaux, qui supporte une poutre. Six de ces colonnes traversent le souterrain. Le bas de la colonne peut être comparé à une cloche flûtée, qui repose sur un bloc uni et octogone, placée sur une pierre carrée, aux quatre coins de laquelle sont assises les figures de Hanuman, Ganesa, ou quelque autre dieu inférieur. Les côtés du souterrain sont sculptés en compartimens, et représentent des personnages de la mythologie; la partie en face de

Digitized by Google

gnes, qui les entouraient, étaient pleines d'aspérités et couvertes de fortes bruyères, de pruniers de l'Inde et de plusieurs variétés d'eu-

l'entrée est la plus remarquable. Au centre de ce panneau, est sculpté un trimurti, ou dieu sous trois formes. Brahma le créateur est vu en face : sa physionomie est calme, sa coiffure ornée de joyaux. Vishnou, le dieu conservateur, est représenté sous les plus belles formes : son visage exprime la bienveillance; il tient un lotus dans sa main. La même fleur sainte orne sa coiffure, ainsi que le triveni, ou triple tresse de cheveux, emblème des trois rivières, Gunga (le Gange), Yamuna (le Jumna) et Sérasvati; il est encore décoré d'autres ornemens qui indiquent ses attributs. Le dieu Siva fronce le sourcil; son nez est aquilin, sa bouche entr'ouverte; il tient dans sa main la couleuvre capelle, emblème de la destruction. Sur son bonnet, parmi d'autres symboles, on voit une tête de mort et un enfant nouveau-né, pour qu'il soit représenté sous le double aspect de dieu destructeur et de dieu reproducteur. Ces figures seraient très-belles si la lèvre inférieure n'était pas remarquablement épaisse; la longueur des visages, depuis le menton au sommet de la tête, est d'environ six pieds, la hauteur de trois. Les bustes sont entiers, il n'y a que les mains de la figure en face qui soient détruites; derrière la main de Siva, il y a quelques marches cachées qui conduisent à un banc commode, placé derrière le bonnet de la figure; là, sans doute, se cachait le brahme pour opérer quelque pieuse fraude. De chaque côté du trimurti est un pilier, dont la face est cou-

Digitized by Google

phorbe. Je vis aussi dans ces lieux un opuntia parfaitement semblable à celui qui avait été envoyé de l'Amérique dans l'Inde, et déposé dans

verte d'une figure de quatorze pieds de haut; elle est penchée sur un nain : les deux figures sont fort défigurées. A droite est un grand compartiment carré, un peu creusé, et sculpté d'un grand nombre de figures, dont la plus grande a seize pieds de haut; elle représente la double forme de Siva et de Parvati, moitié homme et moitié femme. Siva est sur le côté droit, sa femme sur le côté gauche. Elle a quatre mains : les deux plus basses, qui devaient reposer sur le taureau Nundi, sont rompues; la main droite élevée tient la couleuvre capelle, la gauche un bouclier. A la droite du viraj, ou double figure, est Brahma à quatre faces, assis sur un lotus; à la gauche est Vishnou, assis sur Garouda. Près de Brahma sont Indra et Indranée sur leur éléphant, et au-dessous la figure d'une femme qui tient un chamara ou chowri, espèce de fouet pour chasser les mouches. Il est fait de poils de vache, de plumes de paon, ou de copeaux d'ivoire, avec un manche de deux pieds de long; on le porte toujours derrière les personnes de distinction. La partie supérieure de ce compartiment est couverte de petites figures dans l'attitude de l'adoration; de l'autre côté du trimurti, est un compartiment faisant le pendant de celui que je viens de décrire. Je crois que la principale figure est celle de Siva, appuyé sur l'épaule de Parvati, qui est à sa gauche; entre eux il y a un nain, sur la tête duquel est une des mains de Siva; il y en a un autre près de Parvati. Siva

Digitized by Google

le jardin royal de Kew. J'en emportai des échantillons. Je remarquai aussi que les endroits creux et enfoncés étaient couverts d'un

porte le zenar sur l'épaule : il tient la couleuvre capelle dans une de ses quatre mains ; il est environné des mêmes figures que le viraj ; sa hauteur, que nous mesurâmes avec une ligne d'aplomb depuis sa tête, est de 14 pieds ; celle de Parvati, de 10. Toutes ces figures sont en alto-relievo, ainsi que celles des autres côtés du souterrain. La plus remarquable est celle de Siva dans son attribution de vengeur ; il a huit mains, un chapelet de têtes de morts autour du col, et il paraît occupé à faire un sacrifice humain.

» A droite, en entrant dans le souterrain, est un appartement carré, avec quatre portes qui sont portées chacune par deux statues colossales. Cet appartement contient le symbole gigantesque de Maha-Deo ; il est taillé dans le roc, comme toutes les parties de ce souterrain. On trouve un appartement semblable dans un souterrain plus petit et plus caché, dans lequel on entre par le coin du grand souterrain, près du viraj. La couverture de ce passage est tombée. Ayant grimpé sur les débris, nous nous trouvâmes dans un vestibule qui n'a point d'issue, et qui est éclairé par le haut, la colline étant percée dans toute son épaisseur. Le souterrain auquel appartient ce vestibule ne contient que la chambre carrée où est Maha-Deo, et une chambre de bain à chaque bout, dont l'une est ornée de riches sculptures. Quand nous fûmes las d'examiner les merveilles du souterrain de

Digitized by Google

gazon délicat et court. J'y reconnus les vestiges d'un daim et aperçus deux lièvres.

On m'avait parlé d'une pagode fort ancienne et célèbre dans l'histoire birmane, dont je n'é-

l'Eléphanta, je m'assis pour faire une esquisse du grand compartiment en face de l'entrée ; et de retour à Bombay, je la comparai aux dessins de Niebbur, dont je reconnus l'exactitude. J'ai vu avec chagrin les piliers et les sculptures du souterrain, défigurés par les noms de ceux qui les visitent ; les uns barbouillés en noir, les autres creusés dans la pierre. Le zèle mal entendu des Portugais, qui les porta à faire la guerre aux temples et aux dieux, comme aux Indiens eux-mêmes, a, ainsi que les ravages du temps, réduit ce vaste monument de l'idolâtrie à l'état de ruine. La terre est jonchée de fragmens de statues ; on voit des colonnes privées de leur base, suspendues au plafond où elles ont été sculptées. D'autres sans chapiteaux, ou fendues en deux, ne supportent plus la colline qui les couvre.

» Le temple d'Éléphanta, et les autres immenses souterrains des environs, ont dû être l'ouvrage d'un peuple très-avancé dans les arts utiles, riche et puissant ; mais ces avantages furent entre les mains d'une monacaille rusée, qui n'en fit usage que pour l'honneur et la richesse de son ordre, et qui, connaissant la vérité, ne prêchait à la multitude que de misérables et grossières superstitions. Il serait curieux de suivre les progrès et la décadence des arts qui ont produit de pareils monumens. Il ne reste aucune trace de leur histoire ; nous devons la chercher

Digitized by Google

tais éloigné que de six milles ; mais je n'osai m'aventurer aussi loin. Cette pagode différait des autres en ce qu'elle était surmontée d'un dôme. Quoiqu'elle fût dans un enfoncement, je pus l'apercevoir à la distance de douze ou

dans les progrès naturels d'un peuple adroit, ingénieux, mais comprimé par la superstition, et dont les vertus et les talens ne pourront jamais l'élever au-dessus de ce qu'étaient ses ancêtres.

» Les histoires locales et particulières des établissemens des brahmes, qui auraient pu jeter quelque jour sur cet objet, ainsi que sur d'autres également intéressans, sont perdues depuis long-temps. Les stala, purannas, sont littéralement les registres des églises, dans lesquels sont inscrits les noms de leurs bienfaiteurs, les sommes qu'ils ont données, avec la date de ces dons ; et ces documens même sont remplis de fables. Par exemple, lorsqu'un prince pieux a voulu bâtir un temple, une apparition ou un songe lui en a marqué la place, et lui a fait trouver les idoles qu'il devait y adorer : c'est toujours le Ciel qui les lui envoie. Un grand nombre de ces registres furent détruits dans les querelles entre les sectateurs de Siva et ceux de Vishnou, avant la conquête de l'Inde par les Mahométans, et probablement ces fiers conquérans en détruisirent un plus grand nombre, en pillant les temples des Indoux.

» On dit qu'il y a d'autres souterrains dans l'île d'Éléphanta ; je n'ai vu personne qui les ait visités : j'en conclus qu'ils sont peu considérables. »

Digitized by Google

quinze milles. Des personnes qui disaient l'avoir vue m'assurèrent qu'elle avait une circonférence triple de celle de Daghon, et qu'elle était aussi solidement bâtie.

En m'arrêtant dans cet endroit, mon but était d'attendre des avis d'Amarapoorah; de compléter mes provisions et mon équipage, qui, malgré mes avances, n'était pas aussi fort qu'il aurait dû l'être. Je n'étais pas fort à mon aise avec les gens qui le composaient. Ils étaient tous fort enclins à faire les insolens; quelques-uns même avaient déjà frappé mes domestiques, et, lorsque je leur avais fait des représentations, ils avaient menacé de m'abandonner. J'étais entièrement à leur merci, et, qui plus est, forcé, par ma position, d'endurer leurs mauvais procédés avec patience. Le soir, je vis arriver au même endroit le mewjerry de Rangoun, pour y attendre Babashein et un chekey qui étaient restés à Amarapoorah.

Les ruines de l'ancienne Ava, que nous longeâmes, étaient éparses dans l'eau du fleuve, et paraissaient avoir été plus considérables que celles du fort de la capitale actuelle, qui ont douze à treize cents pieds en carré, et par cela même devaient être de meilleure défense.

Digitized by Google

Les rochers que j'avais reconnus en venant étaient alors couverts d'eau. Après avoir passé devant le chokey de Keouptolong, sans éprouver la moindre difficulté, nous gagnâmes le bord occidental du fleuve dans l'intention de prendre le canal de Nabaiek.

Les terres adjacentes étaient partout en culture ; mais cette culture avait quelque chose de désordonné. Sur l'autre côté du fleuve, depuis Amarapoorah jusqu'à environ six milles avant d'atteindre Keouptolong [1], la plaine adjacente avait une longueur considérable, et s'étendait jusqu'au pied des montagnes qui viennent joindre le fleuve en suivant une pente progressive. Les terrains entre Chegain et Nabaiek étaient tous cultivés. L'Erawaddy, devant Ava et au-dessous, a un mille et demi de largeur ; le courant est de trois milles et même davantage par heure. Près de Keouptolong, la largeur du canal n'est que de trois quarts de mille. Vers Nabaiek, le canal est divisé par un grand nombre d'îles.

[1] Symes's l'appelle Kiouptaloum.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

M. Rowland débarque pour aller visiter le père Louis. — Nabaiek. — Etat misérable et superstitions des catholiques qui l'habitent. — Triste vie du père Louis. — On rencontre des bateaux marchands et Babashein. — Namaiguey. — Précautions que prend le capitaine pendant ses stations de nuit. — Pagham. — Guycaim, ou Neoundah. — Description de leurs environs, de leurs temples, de leurs ruines. — Temple de Schoé-Zigoun. — Construction des anciennes murailles. — Tradition des rhahaans sur la chevelure de leur dieu. — Culture du bétel. — Singulière histoire au sujet d'une pagode. — Trahison d'un roi de Pagham envers un roi de Chittong. — Mort de ce dernier. — Sort de ses descendans. — Race des Caens. — Détails sur leurs costumes, leur religion, leur croyance et leurs mœurs.

En suivant la rive occidentale de l'Erawaddy, et en approchant de l'entrée du canal de Nabaiek, je me rappelai le père Louis et ses promesses. Comme il n'y avait pas assez d'eau pour nos embarcations, je lui envoyai mon interprète dans un petit canot. Pendant son absence, nous continuâmes à descendre le fleuve, et il nous atteignit devant le village de Namaiguey. Il m'apprit que Nabaiek n'était

Digitized by Google

qu'un misérable hameau composé de trente ou quarante maisons habitées par des Birmans catholiques. Deux ou trois églises et autant de petits hameaux en dépendaient et s'étendaient dans les terres à l'ouest. La maison du père Louis était dorée comme les keoums des rhahaans et des poonghées; comme ces prêtres, il ne vivait que d'aumônes, et ne faisait jamais rien cuire chez lui. Malgré son désir de former et d'éclairer son troupeau, il était forcé de fermer les yeux sur beaucoup de pratiques et de superstitions, qui tenaient du pays. Il m'avait promis des livres, des notes; il ne m'envoya rien, et ne put offrir à mon interprète qu'une tasse de thé.

Assez mécontent d'être trompé dans mon espoir, je suivis jusqu'au coucher du soleil le canal oriental qui n'a que trois ou quatre cents verges de largeur; puis je repris le bord occidental, en dépassant plusieurs bateaux marchands. Je le fus bientôt moi-même par Babashein, qui ne m'accorda point la moindre marque d'attention. Un peu au-dessous de Namaiguey, le fleuve s'étend à trois milles vers l'ouest, et le milieu du canal est obstrué par quelques îlots et bancs de sable.

La route que je parcourais était très-fré-

Digitized by Google

quentée ; à chaque instant je rencontrais des bateaux marchands et de guerre. Malgré cela, toutes les fois que je m'arrêtais pour passer la nuit, je prenais mes précautions, et postais tout autour de notre station des sentinelles armées. Je craignais toujours que l'on ne m'attendît dans une embuscade, et qu'on ne me fît un mauvais parti.

A partir du confluent du Keoun-Dowien et de l'Erawaddy, la rive occidentale offre une plaine bien cultivée, et bornée par des montagnes à sept ou huit milles dans l'intérieur des terres. La rive orientale, qui a une profondeur de dix à douze milles, n'est cultivée que sur une largeur de deux à trois milles, à partir du fleuve qui est limité par des dunes boisées et souvent taillées à pic. Cette disposition naturelle se fait remarquer sur toute l'étendue de la route de Pagham.

J'étais curieux de voir l'ancienne ville de Pagham ou Pokghong. Après avoir dépassé la nouvelle ville de Guycaim [1], devant laquelle je

[1] Le major Symes's appelle cette nouvelle ville Neoundah. Voici ce qu'il en dit : « Je vis d'abord une rue longue, peu droite et large de trente pieds à peu près. Elle était remplie de boutiques, où l'on voyait, sur le devant, de la

Digitized by Google

trouvai beaucoup de vaisseaux marchands stationnés, je fis faire halte pour aller visiter les ruines de l'ancienne ville. Je montai d'abord par des escaliers étroits et tombant en ruines, au sommet d'une vieille pagode, qui avait plusieurs étages et un dôme. Les deux premiers étages étaient entourés de galeries formées d'arcades, dans lesquelles étaient placées des statues de divinités birmanes. Le bâtiment était quadrangulaire et orienté suivant les quatre points cardinaux. Au milieu de chaque face, il y avait un portique avancé qui recouvrait un trône, sur lequel était une figure colossale et dorée de Gaudma. Le portique, sous lequel était placée la principale de ces statues, avait plus de développement que les autres, parce que c'était là que la foule des fidèles portait ses tributs et ses prières. L'intérieur des divers étages de cette

poterie vernissée, des boîtes, des bassins, des coupes, et différens objets de couleurs variées, vernies avec goût; on y voyait dessinées des figures, des guirlandes de fleurs, etc., etc. En quittant cette rue, je traversai un pont de bois jeté sur un ruisseau, et j'entrai dans le bazar, qui était garni de toutes sortes de provisions. Après avoir traversé un second pont, je parcourus d'autres rues qui formaient des lignes parallèles. Les maisons, élevées au-dessus du sol comme à l'ordinaire étaient de bambous. »

Digitized by Google

pagode, et il y en avait cinq, était fort obscur. On montait de l'un à l'autre par des escaliers étroits, placés dans les angles de chacun d'eux.

Du haut de cette pagode, on voyait parfaitement les ruines de l'ancienne cité, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Le pays environnant était hérissé de dunes, de buissons, et paraissait stérile et inculte. A trois milles, au sud-est, dans les terres, le sol s'élevait tout à coup et s'étendait sur une ligne de six milles du nord au sud. Les ruines des maisons et des pagodes étaient éparses, dans un espace de quatre à cinq milles de longueur, et d'un mille et demi de largeur[1].

Immédiatement au-dessus de l'endroit où mon bateau stationnait, il y avait une portion

[1] Ce que le capitaine Cox dit ici de ce temple, sans le nommer, se rapporte exactement à la description de Schoé-Zigoun, que donne le major Symes's. « Parvenu à l'extrémité de la ville, après avoir suivi un chemin bien pavé, dit ce dernier, je trouvai le temple de Schoé-Zigoun. De chaque côté de la route, on voyait de petits temples abandonnés et en ruines, tandis que les couvens des prêtres étaient tous bien entretenus. Schoé-Zigoun n'était ni si vaste, ni si bien bâti que les temples de Rangoun et de Pégu. Il n'avait pas plus de cent cinquante pieds de haut. La terrasse qui le supportait était spacieuse, bien pavée et chargée d'un grand nombre de petits

Digitized by Google

de muraille qui appartenait au fort occidental de la ville. Je passai dans une ouverture de cette muraille, à un mille de la première place devant laquelle je m'étais arrêté, et je crus bien distinguer, à environ sept cents verges, l'angle nord du même fort. Il était donc probable que ce fort n'était pas aussi considérable que celui d'Amarapoorah, et la raison en est, je suppose, que les Birmans donnent des dimensions particulières à leurs forts royaux. Ces

temples dorés et ornés de sculptures. On parvenait à une galerie située à peu près à un tiers de la hauteur du temple, par un escalier qui était en dehors de l'édifice. De là on voyait la campagne qui *paraissait absolument stérile ;* des ruines d'édifices religieux la couvraient de tous côtés. »

Pagham fut, disent les Birmans, la résidence de quarante-cinq rois, qui occupèrent successivement le trône. On l'abandonna sur un ordre du Ciel. Les édifices religieux étaient d'une structure différente de ceux que l'on voyait dans d'autres provinces. Au lieu d'une mince aiguille très-élevée, placée sur une vaste base, les temples de Pagham conservaient le même diamètre jusqu'à leur sommet, et se terminaient tout à coup en pointe, ce qui faisait assez mauvais effet. La plupart des anciens temples de Pagham n'avaient point été bâtis sur une base pleine. Un dôme cintré supportait une lourde bâtisse dans laquelle on enchâssait une statue de Gaudma assise. Quatre passages de forme gothique conduisaient sous le dôme.

Digitized by Google

vieilles murailles en briques et en terre avaient quatorze pieds d'épaisseur et étaient entourées de fossés à sec. Une de ces murailles, que j'ai examinées avec soin, me parut être des plus parfaites que j'aie jamais vues : elle avait deux cents pieds de profondeur et cent quatre-vingt-trois de largeur à sa base. Les briques avec lesquelles elle avait été bâtie étaient de deux espèces ; les unes avaient dix-sept pouces de long, huit de large et trois d'épaisseur ; les autres, quatorze pouces de long, six d'épaisseur et un et demi de large. Ces briques étaient bien cuites et assemblées avec beaucoup de précision. Cette construction me parut fort bonne ; mais je ne sais si elle résisterait au canon : elle était dans toutes ses parties revêtue d'une couche de plâtre. Ce ne fut que dans les endroits dont le revêtement était tombé que je pus examiner à fond le travail.

Un peu plus loin, à l'est et au-dehors de l'enceinte du fort, il y avait un autre bâtiment fort remarquable, qui venait d'être réparé par les soins du prince de Pagham. Ce bâtiment était quadrangulaire, et, au milieu de chacune de ses façades, on avait pratiqué des niches, dans lesquelles étaient placées des statues dorées de Gaudma, qui avaient vingt-cinq pieds de hau-

Digitized by Google

teur. La chevelure de ces statues est crépue : malgré cela, les poonghées ne veulent pas reconnaître ce rapport avec la coiffure des Caffres. Ils disent, pour expliquer cette particularité remarquable, que lorsque Gaudma prit l'habit religieux, il se coupa les cheveux avec son épée, et qu'ils restèrent alors hérissés et en désordre. Je dois faire observer toutefois que Birmans ont beaucoup de rapport, pour la figure, avec les Caffres.

Dans ce bâtiment, les niches où l'on a placé Gaudma, le saint des saints, sont entourées de balustrades, afin d'empêcher la multitude d'approcher trop près. Sous le vestibule de la façade occidentale, on voit une large pierre qui conserve l'empreinte des pieds de Gaudma. Cette pierre est unique dans l'empire[1]. L'on entre dans l'intérieur par des portes qui ont dix pieds de largeur ; les murailles en ont quatorze d'épaisseur. Le bâtiment a en général cent quarante-trois pieds sur cent un. J'ai compté jusqu'à deux mille images dans leurs niches particulières.

On me dit que le prince de Pagham avait

[1] Le capitaine Cox oublie ici celle dont il a parlé lorsqu'il visita Mheghoun.

Digitized by Google

une maison dans les environs ; mais il ne me fut pas possible de la visiter. Près du fleuve, on me montra des jardins où l'on cultivait le bétel. Il était tenu couvert et bien soigné, d'après le même système de culture que dans l'Indostan. La méthode d'irrigation des Birmans ressemble aussi à celle de la côte de Coromandel, et à celle des Chinois. En général, ce lieu est presque désert; Guycaim s'est emparé peu à peu de son commerce et de sa navigation.

Non loin de cet endroit, s'élevait une pagode fameuse, bâtie par les anciens rois de Pagham : elle était fraîchement réparée, dorée et enrichie de nouvelles dotations. On rapportait à son sujet un fait fort singulier. Du temps des rois de Pagham, un roi de Chittong, déclara la guerre aux Jumes, tribu de Shans. Trouvant que ses forces étaient insuffisantes pour assurer sa conquête, il sollicita l'alliance et les secours du roi de Pagham, qui les lui accorda. En retour de ce service, le roi de Chittong offrit au roi de Pagham sa fille en mariage. L'offre fut acceptée, et le premier des généraux du roi de Pagham fut chargé de conduire la princesse dans la capitale où elle devait régner. Le général, oubliant ses devoirs, débaucha, chemin faisant, la future de son souve-

Digitized by Google

rain, qui, pour se venger, le fit mettre à mort, sans toutefois donner de publicité à cet acte de sévérité, et tout en entretenant le soupçon que le roi de Chittong avait eu l'envie de le déshonorer et de le détrôner à l'aide du général et de la princesse. Décidé aussi à se venger du roi de Chittong, il le fit inviter à assister à l'inauguration de la pagode en question. Le roi de Chittong ne soupçonnant aucune perfidie, se rendit avec ses principaux officiers, et sous une faible escorte, à l'invitation du roi de Pagham. Au milieu de la cérémonie, le roi de Pagham saisit tout à coup le roi de Chittong et l'immola en l'honneur de la nouvelle pagode. Tous ceux qui l'accompagnaient furent condamnés à rester esclaves de la pagode, et leurs descendans y demeurent encore. Les héritiers du roi de Chittong jouissent cependant de quelques-unes des prérogatives de la royauté. Ils sortent dans des chars dorés; leurs chaussures sont dorées et couvertes de pierres précieuses. Ils conservent le droit de vie et de mort sur leur peuple en particulier, qui forme la principale partie de la population de Chittong.

Sur la rive occidentale de la rivière, vis-à-vis Guycaim, une rangée de montagnes commence et s'étend au loin vers le sud. Ce pays,

Digitized by Google

du côté de l'ouest, est habité par un peuple indépendant des Birmans, et que l'on nomme Caens[1]. En cet endroit, le milieu du fleuve est

[1] Les Kains forment une race de montagnards absolument distincts des Carainers. Ils parlent une langue qui diffère autant de celle de ces derniers que de celle des Birmans. Ils sont originaires des hauteurs de l'Arakan, et moitié par force, moitié par persuasion, depuis que les Birmans ont fait la conquête de ce royaume, ils ont consenti à abandonner leurs montagnes natales et à s'établir dans des plaines qu'on leur a désignées. Ils occupaient plusieurs villages lors du passage du major Symes's, mais celui-ci ne dit pas qu'ils fussent indépendans. Leur vêtement est ordinairement un habit mal fait de grosse toile de coton noir. Le vêtement de l'homme, que l'on vit, était plus court que celui de la femme, mais tous deux étaient bordés de bandes rouges, blanches et jaunes. L'homme avait sur l'épaule droite une bandoulière qui soutenait une gibecière ornée de cordons et de petits coquillages. Leur coiffure était un turban de la forme de ceux que portent les Birmans. La femme avait le cou et les bras ornés de colliers et de bracelets de grains de verre; son visage était tatoué. L'homme disait que cette coutume de laisser tatouer les femmes était fort ancienne, mais qu'il en ignorait l'origine. On lui demanda où il espérait aller quand il mourrait. Il répondit qu'il reviendrait enfant; que c'étaient les mouzings qui opéraient cette métamorphose; que les mouzings étaient le père et la mère du monde; et qu'ils résidaient sur une grande mon-

Digitized by Google

rempli d'îles très-fertiles qui fournissent beaucoup de grains et d'indigo.

tagne où étaient déposées les statues des morts. Cet homme n'avait aucune idée des peines et des récompenses d'un autre monde.

Les Kains ne prient jamais, parce qu'ils ne peuvent voir leurs divinités. Ils s'imaginent que leurs statues les prient après leur mort. Ils ramassent les cendres des cadavres après les avoir brûlés et les renferment dans des urnes qu'ils gardent dans une maison. Les restes d'un homme y sont déposés pendant six jours, ceux d'une femme pendant cinq; on les porte ensuite dans un tombeau, et, sur la terre qui recouvre l'urne, on place une petite statue de bois qui représente, à ce qu'ils disent, le défunt, et prie les mouzings pour ses restes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX ET DERNIER.

Continuation du voyage. — Chelay. — On passe la nuit contre un banc de sable. — Chambew-Mew. — Banc de sable qui est placé devant cette ville. — Whegwengai. — Loungwée. — Leurs différens noms. — Description de ces deux cités. — Rencontre du mayhoun. — Il ne fait aucun mouvement pour se rapprocher du capitaine Cox. — Meadai. — Seiai-Mew. — Palo. — Commencement du gouvernement du prince de Prone. — Patoi. — Droit qu'exerce le mayhoun au détriment des chokeys. — Environs de Comma. — Leur situation pittoresque. — Ils offrent beaucoup de gibier. — Prone. — Nouvelles observations sur cette ville, son sol, ses productions et son industrie. — Anecdote curieuse. — Patoune. — M. Rewes descend à terre et va rendre visite au fils du Mewdaghée. — Accueil et offres qu'on lui fait. — Pohunghée. — Yongjerry. — Trough-Mou. — Limites du gouvernement du mayhoun de Hunzawaddy. — Situation malheureuse des péguans. — Meaoun. — Autre nom qu'on lui donne. — Le capitaine Cox et son escorte sont assaillis à coups de pierres par des vagabonds. — Kaunsung. — Schoegain. — Rencontre singulière. — Prudence du capitaine. — Aspect différent des rives de l'Erawaddy. — Motifs des changemens fréquens dans la situation des villes et des villages. — Tanghain. — Rapidité du courant du fleuve. — Villages birmans. — Bateaux dorés qu'ils sont obligés de fournir à l'empereur. — Division de la rivière près de Panlang. — Mousquites redoutables. — Pays entre Pan-

Digitized by Google

lang et Rangoun. — Arrivée près de cette dernière ville. — Nouvelles du Bengale. — Le capitaine entre au môle de Rangoun. — Fin du voyage.

Le 23 octobre, nous nous remîmes en marche à la pointe du jour, et nous suivîmes le canal oriental depuis Pagham jusqu'à Chelay. La rive orientale était couverte de grands arbres, principalement de tamarins et de pepols. Les terrains adjacens s'élevaient graduellement jusqu'à des collines absolument incultes. La rive ouest était serrée par une suite de montagnes : je trouvai le canal souvent embarrassé d'îles de sable en partie cultivées.

Sur les trois heures, nous passâmes devant Chelay, ville manufacturière, bâtie sur la rive est, dans les environs de laquelle on m'assura que l'on cultivait le cossoumbo. Au-dessus de Chelay, les montagnes qui serrent le fleuve, s'en écartent et laissent un espace intermédiaire, qui me parut cultivé. Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes contre une île de sable, dans un endroit où la rivière prend beaucoup de largeur.

Le 24, à sept heures du matin, nous passâmes devant Chambew-Mew, ou la ville de l'Éléphant-Blanc. L'Érawaddy a déposé devant

Digitized by Google

cette place un banc de sable, très-large, très-uni, sur le bord duquel, pendant la saison des sécheresses, les marchands s'établissent dans des cabanes, pour s'y livrer avec moins d'embarras aux soins de leur commerce. Au moment de notre passage, plusieurs bateaux marchands y étaient stationnés. Un peu au-dessous de cette ville, qui occupe une vaste étendue de terrain, le sol était hérissé de dunes, et nous y aperçûmes de petits hameaux et du bétail. Whegwengai et Loungwée[1] ne tardèrent pas à s'offrir à nos yeux; puis nous lon-

[1] Symes's appelle ces deux villes ou villages Mialsah-Gain et Loung-Ghé.

La première est située sur la rive occidentale de l'Erawaddy, au pied d'une jolie colline, bien cultivée et ornée de quelques temples élégans.

La seconde a un nom singulier. Loung-Ghé signifie *grand cable*. Voici pourquoi elle le porte. Un grand rocher pointu qui s'élève dans l'Erawaddy du côté opposé à cette ville, est joint au rivage par une prolongation pierreuse semblable à une grosse corde. Les gens du pays racontent qu'il y a un grand nombre d'années qu'un cable flottant sur la rivière s'arrêta en cet endroit, et qu'un de ses bouts touchant le rocher et l'autre la terre, il fut aussitôt changé en pierre. Ils disaient de plus que l'île qui était en face de leur ville avait fait autrefois partie d'une autre île qui est à quinze milles plus haut, mais

Digitized by Google

geâmes l'île de Tonguin-Huindo, qui était couverte d'arbres de la plus haute dimension. Dans cet endroit, le fleuve à un mille de largeur, et son canal est parfaitement libre. Ses rives sont couvertes de pâturages et d'arbres. Un peu plus loin, il était coupé par plusieurs bancs de sable, et ses rives, escarpées d'un côté, étaient garnies de l'autre d'habitations et de troupeaux.

Je rencontrai, devant Meaday[1], le yacht du mayhoun et les bateaux de sa suite qui y étaient stationnés. On hissa son pavillon, lorsque je

qu'un tremblement de terre l'en avait détachée et portée à la place où elle se trouvait.

La propriété qu'ont, à ce que l'on dit, les eaux de l'Erawaddy de changer le bois en pierre, rend la métamorphose du cable assez croyable.

[1] Cette ville, appelée aussi Miaiday n'était pas considérable, mais elle était très-jolie et très-propre. Il y avait deux rues principales. A l'extrémité nord de la nouvelle ville, se trouvaient les murailles de l'ancienne, qui, ainsi que presque toutes les fortifications et maçonneries que l'on voyait dans l'empire birman, n'étaient plus que des ruines. A peu de distance de Miaiday coulait une rivière, au milieu d'une plaine où il y avait quelques champs de tabac et de riches pâturages. Du côté du sud et du sud-est la ville était entourée d'un ravin profond, dont les bords

Digitized by Google

passai, et, malgré l'intention qu'il avait précédemment manifestée de me recevoir à son bord, dans cet endroit, il ne fit aucun mouvement. Il paraît qu'il attendait que je fisse les premières démarches. Après cette rencontre, nous nous arrêtâmes à une île de sable, proche de Seiai-Mew ou la ville des cuirs, bâtie sur la rive occidentale du fleuve, à environ quatre milles au-dessous de Meaday.

Le pays, après cette station, se montrait partout bien cultivé et fort peuplé. De chaque côté du fleuve, l'on voyait des collines, des bancs de sable, et nous ne cessâmes d'en apercevoir jusqu'au chokey de Palo situé sur la rive orientale, et devant lequel nous passâmes, accompagnés de plusieurs embarcations de la suite du mayhoun, qui marchèrent de conserve avec nous. Cette ville appartenait au prince de Prone, et c'était là que commençait son territoire. Un peu au-dessous, je remarquai la ville

étaient à pic, et où l'on voyait les restes d'un mur de briques, qui probablement servait de défense au premier faubourg. Hors de la ville, il y avait plusieurs temples et couvens au milieu de bosquets d'arbres. La campagne était cultivée au loin. On y remarquait des rizières et des sentiers conduisant dans l'intérieur du pays.

Digitized by Google

et le chokey de Patoi qui appartenaient à une reine ; je vis aussi le pahoun ou grand yacht du mayhoun, entouré d'un grand nombre de bateaux marchands qu'il convoyait pour ainsi dire. C'était un privilége qu'il exerçait aux dépens des chokeys du gouvernement, toutes les fois qu'il remontait ou descendait le fleuve. Il nous dépassa en ce moment et dut être satisfait de l'espèce de pompe sauvage de sa flotille comparée à la simplicité de mes six bateaux. Son yacht vaste et commode était conduit par cent rameurs. Sa femme se montra au-dehors, et jeta quelque temps les yeux de notre côté ; quant au mayhoun personne ne l'aperçut.

C'est à Comma, dont les environs sont remplis de collines verdoyantes et bien boisées, dont le paysage est des plus pittoresques, que passe la grande route du Bengale par Arakan. On m'assura qu'Arakan était éloigné de soixante-dix milles de cet endroit, près duquel la largeur du fleuve est presque de trois quarts de mille, le courant modéré et le canal très-sûr. Les terres adjacentes étaient fournies de gibier ; on y voyait des daims, des perdrix, des lièvres, des bécassines, des cailles, etc., etc. Je suis persuadé que, pour un voyageur qui

Digitized by Google

serait bien vu du gouvernement, le trajet de la capitale jusqu'à Rangoun, serait, dans la saison pendant laquelle je voyageais, le plus agréable qu'il pût faire; plus agréable certainement que sur le Gange ou sur tout autre fleuve que je connaisse. Je jetai encore un coup d'œil sur Prone ou Piai-Miou, l'ancienne capitale des Birmans, que j'avais vue en me rendant à Amarapoorah. Cette ville était toujours considérable et très-florissante. Les mines de fer sont assez nombreuses dans ses environs; les bois de toutes espèces y abondent, et fournissent les moyens d'y construire des bâtimens souvent de cinq cents tonneaux. Au moment de notre passage il y en avait un de trois cents tonneaux sur les chantiers. La ville de Prone renfermait une manufacture de papiers très-considérable, et l'on y faisait les divers articles qui dépendent de la papeterie. Les terres qui l'environnent produisent du grain en abondance, l'air y est même plus salubre que dans toute autre partie de l'empire. Cette ville formait les anciennes limites du royaume de Pégu, et elle serait susceptible de recevoir un port excellent. Après l'avoir examinée tout à mon aise, je m'arrêtai à un mille au-dessous.

Digitized by Google

Le mayhoun se plaça presque en face de moi, mais de l'autre côté du fleuve[1].

En quittant notre station, je vis un peu au-dessus de Patoune une île couverte d'arbres dans sa partie occidentale, et du même côté un banc de sable très-vaste qui touchait presque aux montagnes qui limitaient le fleuve. Cette ville de Patoune que nous dépassâmes promptement, était importante. C'était la résidence d'un mewdaghée, dont la juridiction s'étendait sur toute la rive occidentale jusqu'à Meaoun. M. Rewes, qui, en allant à Amarapoorah, avait promis au fils du mewdaghée de

[1] Puisque le capitaine Cox a cru devoir parler encore de Prone, je suivrai son exemple pour compléter la description de cette ville, qui se trouve aux pages 56, 57, 58 et 59 du premier volume. Il parle d'une ancienne ville, dont on voit les ruines dans les environs de Prone. D'autres voyageurs sont d'accord avec lui; mais il suppose que cette ville ruinée s'appelle Theraikitra, et c'est Prone que l'on appelle aussi Theraikettri, c'est-à-dire *simple peau*. Voici d'où vient ce singulier nom. Une esclave favorite de Tutebong-Mangi, ou le puissant souverain aux trois yeux, pria son maître de lui faire présent d'un terrain. Tutebong-Mangi consentit à le lui accorder, et lui demanda de quelle étendue elle souhaitait qu'il fût. Alors la favorite répondit comme Didon. Ce rapprochement est curieux.

Digitized by Google

le venir voir, descendit chez lui et en fut parfaitement reçu, aussi-bien que du père, fort occupé à rassembler des hommes et des armes pour l'expédition de Siam. On l'engagea à se fixer dans le pays pour s'y livrer à la construction des vaisseaux; on lui promit tous les avantages, toutes les facilités possibles, il refusa. Les planches de Shinban se vendaient dans cette ville deux tacals et demi la paire, argent à cinq pour cent. Je comptai vingt et un bateaux neufs sur le rivage de Patoune. A six et sept milles de cet endroit, on voit de hautes montagnes, et la rivière a un mille et demi de largeur, mais elle est couverte de grandes îles. Nous longeâmes plusieurs de ces îles placées vis-à-vis la ville de Pohunghée [1], située dans une vallée magnifique sur la côte occidentale. Je note cet endroit comme un des plus avantageux pour l'établissement de chantiers de construction. Devant Yongjerry, dont les maisons sont éparpillées sur un très-long espace de terrain, il y avait beaucoup de bateaux de commerce et de guerre en station.

La juridiction du prince de Prone, dont nous venions de traverser le gouvernement,

[1] Peing-Ghé (Symes's).

Digitized by Google

finissait à Trough-Mou [1], c'était aussi là que commençait celle du mayhoun de Hunzawaddy, qui se prolongeait en suite sur le côté oriental jusqu'à la mer. Il avait encore une autre juridiction sur la rive occidentale depuis Meaoun jusqu'à la rivière de Bassem, où commençait le territoire du prince de ce nom. Au-dessous de Prone, les arbres sont beaucoup plus élevés qu'au-dessus, et tout annonce une terre beaucoup plus fertile. Autrefois le pays au sud de Prone était habité par les Peguans ou Talliens, comme les nomment les Birmans. Mais vaincus par ces derniers, ils ont été dépouillés de leurs propriétés de telle sorte que tous les villages qui bordent le fleuve sont habités par des Birmans exclusivement. Les malheureux Peguans se sont retirés dans les lieux les plus écartés, ou ont quitté leur pays.

Notre station du soir de ce jour fut un endroit au-dessus de Meaoun [2]. Cette ville de miséra-

[1] Tirroup-Miou, ou la Ville Chinoise (Symes's).

[2] Mayahoun, suivant Symes's. Elle s'appelait autrefois Lounzai, et fut célèbre dans les guerres des Birmans et des Peguans. Cette ville, suivant le voyageur que je cite, était très-ancienne et occupait un espace de deux milles sur le bord de la rivière. il la regarde presque

Digitized by Google

ble apparence était encombrée d'ordures et d'herbes comme presque toutes les villes de cet empire. De vastes champs de riz annonçaient la fertilité du sol. Pendant que nous nous disposions à prendre quelque repos, de misérables vagabonds vinrent nous assaillir à coups de pierres. J'en reçus une à l'épaule. Mes gens débarquèrent pour les poursuivre et châtier leur insolence; mais ils s'enfuirent. Afin d'éviter cependant toute récidive, j'allai stationner dans une autre place au-dessous de la ville.

A Kaunsung les habitans ont été assez industrieux pour pratiquer une espèce de quai sur la rive du fleuve [1]. J'y rencontrai plusieurs ba-

comme un village, mais il la trouve remarquable par ses temples dorés et ses vastes keoums. Ses environs *produisaient une grande quantité de riz*, qui servait aux approvisionnemens de la capitale. Il y avait aussi, au moment de son passage, de grands magasins en bois couverts de chaume, qui appartenaient à l'empereur et qui étaient toujours pleins de grains prêts à être transportés dans toutes les parties de l'empire.

[1] Le major Symes's dit dans son voyage : « Nous ne » tardâmes pas à découvrir *Kanounghé*, ville fort lon- » gue, où l'on voit un quai fort bien construit, avec un » parapet, où l'on monte par un escalier en bois qui a » cent marches. La population de cette ville est très-con-

Digitized by Google

teaux de guerre et de commerce. En passant devant Shoegain [1], j'en vis plusieurs autres qui remontaient le fleuve. Une bonne brise du nord vint favoriser notre marche, malgré les îles et les bancs de sable qui obstruaient le fleuve en cet endroit. On voyait dans les terres d'assez hauts arbres, des hameaux d'assez mauvaise apparence, et qui me firent difficilement croire à ce que me disaient quelques personnes, que plus loin il y avait des villages considérables, et que la terre y était bien cultivée.

Après avoir dépassé l'entrée de la rivière de Bassem, nous nous étions arrêtés contre une petite île proche la rive occidentale. En cet endroit trois bateaux chargés d'hommes d'une allure assez équivoque vinrent nous reconnaître sans donner de prétextes plausibles. Mon patron me dit que c'étaient des pirates. Ils n'osè-

» sidérable. » Bien certainement les deux voyageurs ont voulu désigner le même endroit; mais ils ne l'appellent pas du même nom, car il y a une grande différence entre Kunsung et Kanounghé.

[1] C'est probablement l'endroit que le major Symes's désigne sous le nom de Schouayé-Gaim. On dit que pendant la saison des pluies les habitans de ce grand village trouvent quelquefois de l'or dans les sables de l'Erawaddy. Cet or vient des montagnes où la rivière prend sa source.

Digitized by Google

rent agir contre nous, et, ne voulant pas les effrayer, je les laissai satisfaire amplement leur curiosité, sans leur permettre toutefois de s'approcher beaucoup. Le nouveau shabunder de Mengue qui se nommait Mores, et un bateau appartenant à Jhansey se tenaient près de nous depuis deux jours pour nous protéger en cas de besoin. Il paraît qu'ils avaient eu connaissance des projets et de la marche de ces pirates.

Le 30 octobre, nous partîmes de grand matin, et avec plaisir, car, la veille au soir et pendant la nuit, nous avions été cruellement tourmentés par les mousquites, qui ne nous abandonnèrent guère qu'à Rangoun. Sur notre route, le canal du fleuve était embarrassé d'îles et de bancs de sable; des arbres couvraient tout le pays voisin, qui nous paraissait désert. On aurait dit que la plupart des villages de la rive orientale n'étaient plus ce qu'ils étaient lors de mon premier passage. La raison de ces différens aspects, c'est que les villes se bâtissent ici à peu de frais et en peu de temps; puis le désir de se soustraire à l'oppression de maîtres trop durs et trop exigeans; l'exemption de toutes charges pendant deux années, que l'on accorde aux villes et aux villages nouvellement

Digitized by Google

fondés, sont autant de motifs pour engager chaque population à changer de place.

Avant d'entrer dans la partie de la rivière où se trouve Rangoun, nous passâmes dans le canal, nommé Creck-Sailoun, après avoir examiné la ville et le chokey de Tanghain. Le courant du fleuve était alors d'un mille et demi à deux milles par heure. Un peu plus loin, on apercevait des plantations de plantain, et de misérables huttes sur les bords du fleuve, qui était étroit et avait des remoles; dans quelques places, il n'avait guère que soixante à soixante-dix verges. Je vis encore sur ma route le village de Neapawhoun, le plus considérable de la rive orientale, et qui était entouré de hameaux; celui de Thouweelai, qui doit fournir à l'empereur un bateau doré. Beaucoup de villages riverains sont assujétis, m'assure-t-on, à une taxe semblable.

La rivière, comme je l'ai déjà dit au commencement de ce voyage, se divise en trois branches près de la ville et du chokey de Panlang, que nous dépassâmes bientôt. L'une de ces branches se dirige vers l'ouest, et va se perdre dans la mer à China-Bukeer, et communique avec la rivière de Bassem. La branche orientale passe par Rangoun et fait presque de Panlang une île.

Digitized by Google

Nous rencontrâmes alors la marée, et je fis prendre du repos à mon équipage, qui en avait besoin, et qui avait eu surtout beaucoup à souffrir des mousquites. Je n'en ai jamais vu d'aussi redoutables et d'aussi nombreux [1]. Nous partîmes ensuite avec le jusant, en ayant près de nous le village de Tashai, fort considérable. Entre Panlang et cet endroit, je n'aperçus ni habitations, ni culture; je ne vis, à travers des fourrées inabordables, que quelques petits villages habités par des Carrians, qui sont la race originaire du pays. Je m'arrêtai

[1] Le major Symes's se plaignit aussi vivement de ces insectes, lorsqu'il passa par cet endroit. Il dit qu'ils étaient d'une grosseur extraordinaire et beaucoup plus venimeux que ceux des autres pays où il avait été. Deux paires de bas très-épais ne garantissaient pas ses jambes de leurs piqûres; quoiqu'il se fût couché avec ses bottes, ses habits et une double serviette sur le visage, il ne put prendre aucun repos. Les matelots birmans, dont la peau est assez dure, ne peuvent résister à leurs aiguillons. Ces insectes naissent et vivent dans les roseaux qui croissent sur le bord de la rivière, et qui heureusement ne s'étendent pas bien loin. Une chaloupe de guerre qui rame avec vitesse peut échapper aux dards des habitans de ces roseaux; mais une pesante barge est forcée de rester exposée à leurs atteintes pendant toute une marée.

Digitized by Google

encore, à cause de la marée, à trois milles au-dessus de Rangoun. Ce fut là que l'on m'apporta un paquet de lettres du Bengale; mais il n'y en avait aucune du gouvernement. Cet oubli m'affligea. Dans la situation embarrassante où je me trouvais, j'avais besoin d'instructions, et il me coûtait d'en être privé.

Enfin, le 1er novembre, à sept heures du matin, nous arrivâmes au môle de Rangoun. Nous y trouvâmes le sehau anglais le Peggy, commandé par le capitaine Carey, du Bengale. Le shabunder Jhansey vint, accompagné de M. Dyer, déjeuner à bord avec moi. Après le déjeuner, je descendis à terre pour me rendre à ma maison, et faire débarquer mes bagages. C'est ainsi que se termina mon expédition à Amarapoorah. Elle dura onze mois et quelques jours.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE Ier. — Présens de l'empereur. — Le capitaine Cox se décide à envoyer quelques cadeaux aux épouses de Sa Majesté. — Sa fermeté vis-à-vis du rayhoun. — Il écrit au vice-roi. — Réponse polie de ce dernier. — Mensonges de Moncourtuse. — Visite de trois parens du second whoungée. — Fête des Birmans. — Feux d'artifice. — On construit un pavillon pour que le capitaine Cox puisse les voir. — Description de ces pièces d'artifice. — Maladresse des ouvriers birmans. — Singulier usage. — Maladie du capitaine. — Triste fin de la fête. — Température du pays. — Convalescence du capitaine. — Bruits de cour. — Ils ne produisent aucun effet. — Discussions au sujet des roupies frappées par ordre de l'empereur. — Le capitaine Cox refuse de les reprendre. — Motifs de son refus. — Arrivée du trésorier de l'empereur. — Nouveau refus. — Crainte du vice-roi et de Moncourtuse. — Les caisses de roupies sont déposées à la porte du capitaine. 1

CHAP. II. — Les pluies font augmenter la rivière. — M. Burnet et M. Rowland se rendent chez le vice-roi. — Questions pressantes de M. Burnet. — Réponse de Son Excellence au sujet du refus de reprendre les roupies. — Demande d'embarcations. — Nouveaux présens à l'empereur. — Lettre du vice-roi. — Réponse ferme du capitaine Cox. — Réflexions au sujet des ambassadeurs du pays de Wezaddy. — Nouvelle visite chez le mayhoun. — Son affabilité. — Singulière conduite du gouvernement et de

Digitized by Google

Moncourtuse. — Visite de la femme du rayhoun. — Sérieuse explication. — Présens des épouses de l'empereur. — Départ de Sa Majesté. — Son cortége. — Soldats birmans en marche. — Nouvelles de la cour. — On annonce au résident que le cérémonial de son entrevue avec les whoungées est réglé. — Marque de bienveillance de l'empereur. — Cruauté du gouvernement birman envers les Français. — Égoïsme des Anglais. — Demande de la dent de Gaudma. — Entrevue avec les whoungées. — Description de l'intérieur du pavillon de l'entrevue. — Complimens que s'adressent le capitaine et le premier whoungée. — Leur conversation. — Sortie du capitaine. — Cortége du premier whoungée. — Son portrait. 19

Chap. III. — Visite du woundock du whoungée. — Ses questions. — Visite particulière au mhée-whoungée. — Description de la salle d'audience. — Les femmes assistent à l'entrevue. — Questions du whoungée. — Son costume. — Présens qu'il offre au capitaine. — Il lui rend sa visite. — Dispositions que le capitaine Cox fait dans son logement. — Cortége du mhée-whoungée. — Son porteur d'épée. — Son costume et sa coiffure. — Échange de complimens. — Présens offerts par le capitaine. — Singulier discours du whoungée. — Désir qu'a l'empereur de posséder la dent de Gaudma. — Réponse du résident. — Il envoie Moncourtuse et le rayhoun chez le vice-roi. 41

Chap. IV. — Le capitaine Cox rend visite au mayhoun. — Arrivée du mhée-whoungée. — Nouveaux témoignages de son affabilité. — Départ pour Amarapoorah. — Arrivée dans cette capitale. — Espérances du rayhoun renversées. — Singulière entrée du capitaine. — Il prend possession de sa maison. — Indifférence et oubli du gouvernement. — M. Burnet se rend chez le mayhoun. — Demande de présens pour l'engée Teckien. — On cherche à engager le

Digitized by Google

capitaine à partir pour Rangoun. — Motifs de ces démarches. — Refus du capitaine. 56

Chap. V. — Visite au mayhoun. — Intérieur de sa famille. — S. Exc. tente de décider le capitaine à se rendre à Rangoun. — Refus du résident. — Il demande à être introduit chez l'engée Teckien. — Préparatifs faits pour cette visite. — Contre ordre. — Cérémonial proposé pour la réception. — Refus du capitaine d'y accéder. — Fausse conduite du rayhoun. — Avis de l'enga Whoun. — Nouvelles du Bengale. — Capture d'un bâtiment anglais. — Nouveaux efforts du mayhoun. — Observations du capitaine. — Rupture. — Message du mayhoun. — Lettre du résident. — Singulière conduite du rayhoun. 67

Chap. VI. — Contradictions dans la manière d'agir du mayhoun. — Faiblesse de caractère de S. Exc. — Portraits du rayhoun, du shabunder, de Moncourtuse. — Nouvelle discussion au sujet du paiement des monnaies. — Fourberie des officiers du gouvernement birman. — M. Rowland se charge d'un message pour la femme du mayhoun. — Affection de cette dame pour le jeune interprète. — Bienveillance de l'enga Whoun. — Le mayhoun s'apprête à partir. — Entrevue à bord du yacht de Son Excellence. — Ses recommandations à son beau-frère. — Dispositions en faveur du capitaine Cox. — Séparation touchante. 78

Chap. VII. — Politesse de l'enga Whoun. — Offres de service du fils du mhée whoungée. — Singulière demande du rayhoun. — Son départ. — Il ne voit pas le capitaine Cox. — Nouvelles démarches pour obtenir l'audience du prince. — Retards. — Punition infligée aux domestiques du capitaine. — Le vol est puni de mort chez les Birmans. — Goût des ouvriers pour la chair de cheval. — Le peuple ne mange que des animaux morts de maladie. — Résul-

Digitized by Google

tats funestes de cette coutume. — Mendians birmans. — Bienfaisance du capitaine Cox. — Arrivée d'un messager de l'empereur. — Nouvelles de la cour. 87

Chap. VIII. — Fête de l'eau chez les Birmans. — Défense de l'empereur. — Désappointement des femmes. — Description de la fête. — Jeu des échecs chez les Birmans. — Tentatives commerciales du capitaine. — Résultat de sa conversation avec le marchand de la cour. — Mines d'argent. — Carrière de pierres à chaux. — Goût de l'empereur et des courtisans pour l'étude de l'alchimie. — Chef des bramines de l'empereur. — Royaume de Meckley. — Affaire des réfugiés d'Arakan. — Départ de Moncourtuse pour la cour. — Son prompt retour. — Nouvelles qu'il apporte. — Empressement du mhée whoungée, de l'empereur pour savoir des nouvelles de la santé du capitaine. — Détails sur l'expédition de Wezaddy. — Mécontentement du résident. — Récit d'un messager birman qui s'était rendu à Calcutta. — Description du pays d'Oude, de Lahore, de Lucknow, de Balazore. — Incrédulité de l'empereur. — Chemin d'Amarapoorah à Calcutta. 96

Chap. IX. — Visite rendue au résident. — Refus de celui-ci de traiter avec les personnes que lui envoie le louto. — Motifs de ce refus. — Discussion du louto. — Rapport fait par les serédogées. — Aventure singulière. — Impudence et fourberie d'un Birman. — Plainte à l'enga Whoun. — Insulte faite à M. Rowland. — Nouvelles plaintes à l'enga Whoun. — Un des coupables est arrêté. — Restitution d'objets volés. — Fruits birmans. — Instruction de l'enga Whoun. — Il montre ses livres à M. Burnet. — Se propose d'en adresser au capitaine Cox. — Message envoyé au woundock. — Hésitation et réponse de ce dernier. — Détermination du capitaine. — Il se résout à envoyer MM. Burnet et Rowland à la cour. — Curiosité

Digitized by Google

des ministres. — Demande d'un bateau. — Singulière manière de traiter les affaires. — Anecdote curieuse. — Difficultés pour obtenir le bateau. — Visite au packaam whoungée. — Portrait de ce vieillard. — Départ de messieurs Burnet et Rowland pour la cour. 115

Chap. X. — Conduite et intrigues du shabunder de Rangoun. — Ses liaisons avec les ennemis des Anglais. — Prudence du capitaine Cox. — Précaution du shabunder pour intercepter les nouvelles. — Elle devient inutile. — Marché passé entre deux officiers anglais et le capitaine d'un bâtiment français pris à Coringa. — Plainte du résident à ce sujet. — Apreté du peuple pour le gain. — Manque d'égards des gens de l'engée Teckien. — Cérémonie du lavement de tête du prince. — Délivrance de prisonniers. — Processions de prêtres, de danseurs et de musiciens. — Demande d'une bouteille d'eau-de-vie. — Superstition du peuple et des courtisans. — Retour de Moncourtuse. — Ordres de l'empereur. — Nouveaux délais. — Demande d'un bateau par Moncourtuse. — Mensonges de ce dernier. — Fausses nouvelles. — Visite d'un parent de l'engée Teckien et du fils du rajah de Shans. — Prévenance de ce dernier. — Peinture allégorique. — Motifs secrets de la visite de ces deux seigneurs. — Le capitaine profite de leur curiosité. — Observations atmosphériques. — Température. 127

Chap. XI. — Nouvelles de M. Burnet. — Mauvais procédés de Moncourtuse. — Lettre du capitaine Cox à M. Burnet à ce sujet. — Retour de ce dernier. — Récit de son voyage. — Description du pays au-dessus de Mheghoun. — Monchaboo. — Résidence de l'empereur. — Palais de voyage. — Tendresse de l'empereur pour son petit-fils. — Cour de ce dernier. — Logement des courtisans et de l'armée. — Présentation de M. Burnet à l'empereur. — Descrip-

Digitized by Google

tion du costume et de la coiffure de Sa Majesté. — Son lever. — Interrogatoire de quelques prêtres. — L'empereur les trouve fort ignorans. — Ses observations à ce sujet. — Réforme qu'il méditait. — Sa faiblesse pour quelques superstitions. — M. Burnet rend visite au petit-fils de l'empereur. — Timidité de cet enfant. — Désir qu'ont tous les courtisans de retourner dans la capitale. — Triste dîner que le mhée whoungée offre à M. Burnet. — Trait de vilenie du ministre. — Arrivée de l'émissaire du Bengale. — Conduite plaisante du mhée whoungée. 137

Chap. XII. — Visites assidues du fils du rajah de Shans et de son compagnon. — Singulière conversation. — Plaisante définition de la qualité de résident. — Erreur de l'empereur. — Proposition faite par le louto. — Serment d'allégeance. — Eau sanctifiée. — Visites de la femme, de la belle-mère, de la mère du fils du rajah de Shans. — Mécontentement ridicule de ce dernier. — On lui donne des habits européens et une leçon de politesse. — Curiosité des officiers du prince. — Le capitaine Cox leur fait quelques expériences de physique et de chimie. — Il regrette de n'avoir point un chirurgien auprès de lui. — Représentation au packaam whoungée. — Message à l'enga Whoun. — Réponse et conseils de ce dernier. — Aumônes distribuées aux poonghées. — Fête pour la pleine lune. — Repas donné aux prêtres. — Usages et cérémonies religieuses de ces prêtres. — Manière de se placer des hommes et des femmes, et de réciter leurs prières. 147

Chap. XIII. — Continuation de la querelle au sujet de la demande de l'entrevue. — Lettre traduite par Moncourtuse. — Mécontentement du prince. — Insinuation du beau-frère du mayhoun. — Curieuse réponse de l'engée Turkiom. — Mécontentement du capitaine. — Ses observations. — Ex-

Digitized by Google

plications de l'enga Whoun. — Menaces faites à Moncourtuse. — Visite de M. Burnet à l'enga Whoun. — Promesses de celui-ci. — Manière dont il les tient. — Rencontre du prétendu domestique du capitaine Blackwel. — On demande son arrestation. — Mauvaise volonté du gouvernement. — Motifs de cette conduite. — Penchant des Birmans à l'ivrognerie. — Réflexions du capitaine à ce sujet. — Résultats de l'indifférence des autorités envers l'ambassade anglaise. — Insultes faites au capitaine Cox et à M. Burnet. — Annonce de l'arrivée de l'empereur. — Préparatifs. — Preuves de respect et de dévouement des Birmans pour leur souverain. — Inquiétude du packaam whoungée au sujet des décorations que le capitaine veut faire élever sur la façade de sa maison. 157

Chap. XIV. — Débarquement de l'empereur. — Manière de l'annoncer. — Marche du cortége. — Costume des jeunes princes. — Les uns sont sur des éléphans, les autres sur le dos des porteurs. — Fantassins, cavaliers et lanciers birmans. — Mauvais état, en général, des chevaux et des éléphans. — Pièces de canon traînées par des hommes. — Satisfaction de l'empereur à la vue du capitaine. — Disposition et décoration extérieure de la façade de la maison de l'ambassade. — Bienveillance de Sa Majesté. — Malhonnêteté affectée de l'engée Teckien et du prince de Prone. — Le capitaine Cox envoie complimenter le mhée whoungée. — Il lui rend visite. — Éclipse de lune. — Explications de ce phénomène. — Goût subit du mhée whoungée pour l'astronomie ou plutôt pour l'astrologie. — Ses paroles obligeantes. — Le capitaine Cox dîne souvent avec lui. — Pardon accordé à Moncourtuse. — Sa bassesse. — Trop grande familiarité des gens du mhée whoungée. — Colère extrême de Son Excellence. — Attention qu'a pour elle le capitaine Cox. — Présens qu'il

Digitized by Google

lui adresse. — Nouvelle mauvaise volonté de Moncourtuse. 166

Chap. XV. — Le capitaine Cox parcourt Amarapoorah. — Monument religieux. — Visite au mhée whoungée. — Idée que l'on peut prendre de la futilité de la conversation des Birmans. — Plaisant mensonge. — Vie intérieure du mhée whoungée. — Son déjeuner. — Audience qu'il donne. — Il interroge deux criminels. — Moncourtuse. — Difficultés que fait le mhée whoungée pour parler des affaires du capitaine. — Singulière demande. — Les grands n'ont aucune idée juste de leur véritable dignité. — Avarice du mhée whoungée. — Discussion au sujet de la rédaction des mémoires. — Suspension. — Dimanche chez les Birmans. — Arrivée d'une princesse assamèse. — Ordre aux habitans de décorer la façade de leurs maisons. — Punitions infligées à ceux qui y contreviennent. — Habitation provisoire de la princesse. — Empressement que l'on témoigne pour elle. — Description du cortége de la princesse et de son entrée. — Arrivée du chirurgien anglais M. Keys. — Zemaun-Sha. — Les négocians de Rangoun envoient un mémoire au capitaine Cox. — M. Keys se rend chez le petit-fils de l'empereur. — Société réunie chez le jeune prince. — Expérience sur l'électricité. — On fait voir à M. Keys et à M. Burnet l'éléphant blanc du prince. 179

Chap. XVI. — Entrevue avec le mhée whoungée. — Il engage le résident à se rendre chez lui. — Orgueil affecté du ministre. — Le capitaine Cox le force à devenir plus civil. — Lecture des mémoires. — Observations du mhée whoungée. — Le résident persiste dans sa demande. — Préambule des mémoires. — Bienveillance momentanée du mhée whoungée. — Le capitaine Cox lui envoie M. Keys. — M. Rowland se rend au louto. — Abondance des affaires. — Celles du résident anglais sont appelées les premières. — Emis-

Digitized by Google

saires envoyés par le jeune prince. — L'empereur prend connaissance des mémoires. — Embarras de Sa Majesté. — Elle revient sur la réforme projetée contre les prêtres. — Confidences du woundock. — Dénonciations du shabunder d'Arakan. — Ces dénonciations sont confirmées par le whoun de la reine. — Bienveillance du woundock. Il se prononce hautement en faveur du capitaine. — Ses paroles. — Le mhée whoungée reçoit fort mal M. Keys. — Sa gourmandise. — Le capitaine Cox se décide à envoyer une note au louto. — M. Burnet est chargé de la porter. — Il résiste au mhée whoungée qui ne veut pas qu'on en donne connaissance à l'assemblée. — Réquisitoire du nackhan de la cour. — L'assemblée se sépare. — Traduction de la note du capitaine. — Le but qu'il voulait atteindre est rempli. 199

Chap. XVII. — Avances bienveillantes du woundock. — Il presse M. Rowland de lui faire part des secrets desseins du capitaine. — Nouveaux délais. — Chasse aux éléphans. — Manière de prendre ces animaux chez les Birmans et dans l'Inde. — Récit de plusieurs chasses extraordinaires. — Le woundock est jugé peu favorablement par le capitaine. — Séance du louto. — On refuse de recevoir les mémoires du résident. — Propositions ridicules des membres du gouvernement. — Leurs soupçons. — Les chokeys et les chokeydars. — Promesses et interventions du woundock. — Changement dans la conduite de la cour. — Pensées du capitaine Cox. — Ses réflexions sur la manière de voir du major Symes's. — Refroidissement du woundock. — Ses avis tous différens des premiers qu'il avait donnés. — Prétention de l'empereur sur quelques propriétés anglaises. — Raisonnemens du woundock. — Mécontentement du capitaine Cox au sujet de l'incertitude de son prédécesseur. — Arrogance des Birmans et en particulier du mhée

Digitized by Google

whoungée. — Le capitaine prévient le louto qu'il est prêt à recevoir sa commission. — On envoie au mayhoun de Hunaawaddy l'ordre de partir pour Amarapoorah. — M. Burnet se rend au louto pour recevoir la commission. — On la lui refuse et l'on demande que le capitaine vienne la prendre lui-même. — Les cipayes. — Les soontabourdars. — Visite du secrétaire du mhée whoungée. — Réponse du capitaine. 211

Chap. XVIII. — Le capitaine Cox annonce l'intention de quitter Amarapoorah. — Observations du woundock. — Il rend justice au capitaine. — Blâme la conduite du mhée whoungée. — M. Burnet se rend au louto. — On lui fait des difficultés pour entrer. — Observations du woundock. — Réponse de M. Burnet. — Insolence du secrétaire du mhée whoungée. — Emportement de ce dernier. — Ses paroles arrogantes. — Embarras du résident. — Avis du woundock et de l'enga Whoun. — Ce dernier prie le capitaine de pardonner à Moncourtuse. — Conduite de celui-ci. — Il essaie de se justifier. — Ses confidences et ses jugemens sur les Birmans et leur gouvernement. — L'engée Teckien refuse de s'employer pour les Anglais. — Proposition du capitaine. — Explications données par le packaam whoungée. — Accusation contre les Anglais. — Un Birman prend leur défense et déclame contre les Français. — L'empereur défend de faire usage de certaines pièces de monnaie. — Embarras des commerçans. — Indulgence de quelques officiers du gouvernement. — L'empereur suspend de leurs fonctions deux whoungées et deux mayhouns. — On obtient leur pardon. — Sollicitation du packaam whoungée. — On laisse circuler l'argent fleuri. 229

Chap. XIX. — L'enga Whoun engage le résident à faire une nouvelle tentative. — Singulière intervention de madame Thansey. — Ignorance affectée de l'empereur. — Demandes

Digitized by Google

de madame Jhansey. — Quelques mots sur cette femme et son mari. — Le capitaine se trompe sur la réalité de sa mission. — Il cherche, mais trop tard, à profiter de sa faveur. — Il croit avoir atteint son but. — Maladie de Moncourtuse. — Elle retarde encore les affaires du résident. — Le mhée whoungée paraît se décider à présenter les mémoires à l'empereur. — Visite chez le mhée whoungée. — Il cherche de faux prétextes pour insulter le capitaine. — Réponse de M. Rowland. — Fureur du ministre. — Ses fausses acusations. — Ses menaces contre le jeune interprète. — Funérailles d'un prêtre birman. — Plaintes du capitaine Cox portées chez l'enga Whoun et l'engée Teckien. — Manière dont celui-ci juge le mhée whoungée. — Le capitaine ferme ses portes, refuse tout message. — On engage le fils du mhée whoungée à calmer son père. — On y envoie aussi Moncourtuse. — Réponse du mhée whoungée. — Son woundock se rend à l'ambassade anglaise. — Le résident lui exprime son mécontentement, mais avec calme. — Lui laisse deviner qu'il connaît les secrets desseins de la cour. — Bonne intention du woundock. — Motif du changement de la cour. — Influence du parti assamèse. — Projets de l'empereur. — Désappointement de l'engée Teckien. — L'empereur cède avec peine à ses représentations. — Fermeté du capitaine Cox. 240

CHAP. XX. — Le capitaine Cox reçoit le père Louis, missionnaire italien. — L'empereur le consultait quelquefois. — Il fait offre de ses services. — Changement dans sa manière d'être, huit jours après sa première visite. — Nouvelles qu'il donne. — Son désintéressement. — Soupçons du capitaine. — Nouveaux mensonges de Moncourtuse. — Le mhée whoungée devient plus affable. — Permet à M. Rowland de retourner chez lui. — A quelle condition. — Le capitaine la regarde comme une plaisanterie. — Maladie de la mère du

Digitized by Google

mayhoun de Hunzawaddy.—L'engée Teckien envoie un message à ce dernier.—Le capitaine Cox envoie M. Rowland chez la mère du mayhoun pour s'assurer de la vérité de sa maladie et pour lui offrir des secours. — Réalité de sa maladie. — Incertitude que cause l'absence du mayhoun. — Promesses de l'enga Whoun.—Le capitaine n'y ajoute plus de foi. — La fête des lanternes. — Elévation du fils du mhée whoungée à la place d'attawhoun de l'engée Teckien. — Dégradation du somba whoungée et du packaam whoungée. — Traitement sévère infligé à ce dernier. — Mesures de police extraordinaires. — Serédogées et poonghées mis aux fers. — Destitution du troisième woundock. — Punition infligée à un domestique de M. Burnet. — Le fils du mhée whoungée fait punir la complice de ses vols. — Sa politesse. — Nouvelles tentatives. — M. Rowland se rend chez l'attawhoun du palais. — Singulières paroles de cet officier.—Histoire d'un marchand birman, ancien administrateur, condamné à mort par l'empereur. — Son exécution. — Affreux usage. — Superstitions. — Suites de la mort du marchand birman. — Motifs de sa perte.—Fourberie du gouvernement. 258

Chap. XXI. — Conspiration découverte. — Arrestation du mhée whoungée, de son fils, du fils du rajah de Shans. — C'est par la femme de ce dernier que la conspiration est découverte. — Politique du gouvernement. — Interrogatoire du mhée whoungée et de son fils. — On les met à la torture. — On ne peut leur arracher aucun aveu. — Mesures de sûreté. — L'empereur refuse de faire mourir le mhée whoungée. — Motif de son indulgence. — Détails historiques sur le règne de Chenguza. — Anecdotes curieuses sur l'empereur Menderagée Praw. — Manière dont le capitaine Cox explique la clémence de l'empereur. — Préparatifs de départ suspendus. — Nouvelles de Madras. — Manille. —

Digitized by Google

Arrivée du mayhoun. — M. Rowland va au devant de lui. — Pourquoi le mhée whoungée était devenu l'ennemi des Anglais. — Fâcheuse position du capitaine. — Paroles du mayhoun. — Vif intérêt qu'il prend à la position des Anglais. — Il se rend à la cour et parle du capitaine à l'empereur. — Réponse de ce dernier. — Conversation futile des courtisans. — Fusées extraordinaires. — Opinion et conseils du mayhoun. — M. Rewes. — Arrive dans de mauvaises circonstances. — Commence à se défaire de ses marchandises. — Est mandé chez le prince de Prone. — On le reçoit fort bien. — Il est introduit dans les appartemens intérieurs. — Demande singulière du prince. — Un de ses enfans est malade. — M. Rewes lui conseille de demander le chirurgien de l'ambassade. — Silence du prince à cette question. — Il ne répond pas plus à celle qu'on lui adresse au sujet des affaires des Anglais. — M. Rewes se retire très-satisfait de son entrevue. 273

Chap. XXII. — Demande du mayhoun. — Conduite insolente de quelques bateliers. — On les arrête. — Plaintes de la femme du mayhoun. — Ce dernier reçoit le capitaine Cox sur un yacht. — Intérieur du yacht. — Conversation. — Embarras du capitaine au sujet du serment qu'on exige de lui. — Il se résume. — Résultat de l'entrevue. — Mécontentement du mayhoun. — Il écrit au capitaine. — Réponse de ce dernier. — Son opinion sur la conduite que l'on doit tenir avec les Birmans. — Violences exercées envers M. Rewes. — Plainte que le capitaine porte au mayhoun. — M. Rewes est remis en liberté. — Audience du mayhoun. — Observation de M. Keys. — Paroles de Son Excellence. — Les Birmans s'emparent volontiers des idées des autres pour se les approprier. 290

Chap. XXIII. — M. Keys va avec l'enga Whoun visiter un camp birman. — Sa disposition. — Youngdho ou rhoun. — Res-

Digitized by Google

sources du trésor impérial.—M. Keys retourne inutilement au camp, on l'empêche d'y rester.—Il y rencontre le mhée whoungée. — Punition infligée à un cipaye. — Offenses de quelques Birmans.— Goût de l'empereur et des courtisans pour l'alchimie.—Folies du mayhoun à ce sujet.—Amitié de l'enga Whoun pour M. Keys.—Ils passent une journée ensemble. — Conversation sur l'alchimie. — Passage de Niébuhr.— Opinion du capitaine Cox sur l'introduction de l'alchimie dans l'empire birman. — Horrible tentative de l'engée Teckien pour se procurer de l'or. — Plaisanteries de M. Keys.—Elles ne déplaisent pas à l'enga Whoun. — Il promet de s'intéresser aux affaires des Anglais.— Le capitaine Cox est mécontent du mayhoun. — Celui-ci revient un peu.— Plainte d'un négociant de Rangoun.— Nouvelles vexations exercées contre M. Rewes. — Visite d'un cousin de l'engée Teckien.— Il propose sa médiation et celle d'une des épouses de l'empereur. — Proposition qu'il fait au capitaine. — Résolution de celui-ci. . . 300

Chap. XXIV.—Préparatifs de départ.—MM. Rewes et Lane se rendent chez le mayhoun.—Surprise de Son Excellence. —Généreuse conduite du capitaine envers ses compatriotes.— Insultes commises à leur égard. — Vexations dont on veut les rendre victimes.— M. Rowland va chez l'enga Whoun. — Observations de ce dernier au sujet de la conduite du mayhoun et du mhée whoungée. — Son avis. — Départ d'Amarapoorah. — Largesse que le capitaine fait au peuple.— Visite de Moncourtuse au mayhoun.— Message de Son Excellence.— Réponse du capitaine.— Il demande une entrevue pour M. Keys. — Elle est accordée. — Singulières confidences du mayhoun.— On prévient le capitaine Cox que l'engée Teckien désire le voir. — Son étonnement à cette nouvelle. — Il envoie prendre des renseignemens sur sa véracité. — L'enga Whoun certifie son exactitude.—Sa conversation avec M. Keys. — Le

Digitized by Google

capitaine Cox se prépare à aller chez l'engée Teckien. — Contre ordre causé par la mort de l'enfant du prince. — Le capitaine profite de ce délai pour faire faire quelques changemens au cérémonial de la visite. 313

Chap. XXV. — Visite chez l'engée Teckien. — Description des présens destinés au prince.—L'enga Whoun invite le capitaine à entrer chez lui.—Halte chez Son Excellence.— Son portrait.—Conversation sur l'art de la guerre.—Entrée dans les appartemens du prince. — Description de la salle d'audience.—Place réservée au capitaine.—Il la fait changer.—Disposition des personnes de la suite et des officiers du prince.—Le prince entre dans la salle.—Son costume. — Sa taille. — Il fait servir des rafraîchissemens. — Ses questions au sujet des Français et des Anglais. — Sur les forces des deux nations. — Leurs positions respectives. — Ses plaintes sur la prise de quelques navires birmans par les Anglais. — Réponses du capitaine. — Fourberie de l'interprète.— Discours du résident. — Le prince se retire avant qu'il soit terminé. — Sortie de la députation anglaise. — Mauvais état dans lequel se trouvent la cour et l'escalier du prince.. 324

Chap. XXVI.—L'enga Whoun se trouve chargé des affaires du capitaine Cox.—Il se plaint du mayhoun.—Ses observations à M. Keys.— Le prince envoie demander un ouvrier pour apprendre à ses gens à monter et à démonter une voiture.—On veut embaucher cet homme.—Il rejette les offres brillantes qui lui sont faites.—Changement de station. Envoi de présens à la seconde reine, à son whoun, à l'impératrice-mère. — Pourquoi cette dernière prend ce titre.— Aimable accueil qu'elle fait à M. Rowland.—Ses questions au sujet du capitaine. — Elle promet de parler à l'empereur. — Invitation qu'elle fait porter au mhée whoungée et au mayhoun.—Elle tient sa promesse.—Son

Digitized by Google

entrevue avec Sa Majesté. — Elle ne peut rien obtenir en faveur des Anglais. — Motifs des craintes de l'empereur. — Conseils que donne la princesse à M. Rowland. — Faiblesse du mayhoun. — Nouvelle que l'on fait passer au résident. — Sa communication à l'enga Whoun à ce sujet. — Réponse de ce dernier. — La vérité se découvre tout-à-fait. — On vient demander au capitaine Cox des présens pour l'impératrice. — Ses soupçons à ce sujet. — Il envoie chez la princesse. — Bienveillance de cette dernière. — Elle fait offrir de l'argent au capitaine. — Refus et observations. — Demande d'un officier d'escorte. — Réponses de l'impératrice-mère. — Présens qu'elle fait au résident et à M. Rowland. — Ses bonnes intentions. 334

Chap. XXVII. — La flotille anglaise quitte la station qu'elle occupait devant Amarapoorah. — Sa composition. — Départ du mayhoun. — Motif des notes ajoutées aux derniers chapitres. — Aspect du pays où se trouve Chegain. — Bords de la rivière. — Vue d'Amarapoorah. — Ava. — Chegain. — Commerce de coton. — Moulin pour le nettoyer de ses graines. — Chunam. — Terrain sanctifié. — Vieille tradition. — Observations sur le sol. — Présence de mines. — Cavernes curieuses. — Ermites birmans. — Caverne d'Eléphanta. — Sa description. — Plantes et arbustes de l'empire birman. — Pagode remarquable. — Station de la flotille pour attendre des nouvelles d'Amarapoorah. — Conduite insolente des gens des équipages. — Ruines d'Ava. — Kiouptaloum. — Largeur de l'Erawaddy. — — Rapidité de son courant. 342

Chap. XXVIII. — M. Rowland débarque pour aller visiter le père Louis. — Nabaiek. — Etat misérable et superstitions des catholiques qui l'habitent. — Triste vie du père Louis. — On rencontre des bateaux marchands et Babashein. — Namaiguey. — Précautions que prend le capitaine pendant

Digitized by Google

ses stations de nuit. — Pagham. — Guycaim, ou Neoundah. — Description de leurs environs, de leurs temples, de leurs ruines. — Temple de Schoé-Zigoun. — Construction des anciennes murailles. — Tradition des rhahaans sur la chevelure de leur dieu. — Culture du bétel. — Singulière histoire au sujet d'une pagode. — Trahison d'un roi de Pagham envers un roi de Chittong. — Mort de ce dernier. — Sort de ses descendans. — Race des Caens. — Détails sur leurs costumes, leur religion, leur croyance et leurs mœurs. 356

Chap. XXIX et dernier. — Continuation du voyage. — Chelay. — On passe la nuit contre un banc de sable. — Chambew-Mew. — Banc de sable qui est placé devant cette ville. — Whegwengai. — Loungwée. — Leurs différens noms. — Description de ces deux cités. — Rencontre du mayhoun. — Il ne fait aucun mouvement pour se rapprocher du capitaine Cox. — Meadai. — Seiai-Mew. — Palo. — Commencement du gouvernement du prince de Prone. — Patoi. — Droit qu'exerce le mayhoun au détriment des chokeys. — Environs de Comma. — Leur situation pittoresque. — Ils offrent beaucoup de gibier. — Prone. — Nouvelles observations sur cette ville, son sol, ses productions et son industrie. — Anecdote curieuse. — Patoune. — M. Rewes descend à terre et va rendre visite au fils du Mewdaghée. — Accueil et offres qu'on lui fait. — Pohunghée. — Yongjerry. — Trough-Mou. — Limites du gouvernement du mayhoun de Hunzawaddy. — Situation malheureuse des péguans. — Meaoun. — Autre nom qu'on lui donne. — Le capitaine Cox et son escorte sont assaillis à coups de pierres par des vagabonds. — Kaunsung. — Schoegain. — Rencontre singulière. — Prudence du capitaine. — Aspect différent des rives de l'Erawaddy. — Motifs des changemens fréquens dans la situation des villes et des villages. — Tanghain. — Rapidité du courant du fleuve.

Digitized by Google

— Villages birmans. — Bateaux dorés qu'ils sont obligés de fournir à l'empereur. — Division de la rivière près de Panlang. — Mousquites redoutables. — Pays entre Panlang et Rangoun. — Arrivée près de cette dernière ville. — Nouvelles du Bengale. — Le capitaine entre au môle de Rangoun. — Fin du voyage. 368

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

APR 20 1965

Digitized by Google

Digitized by Google